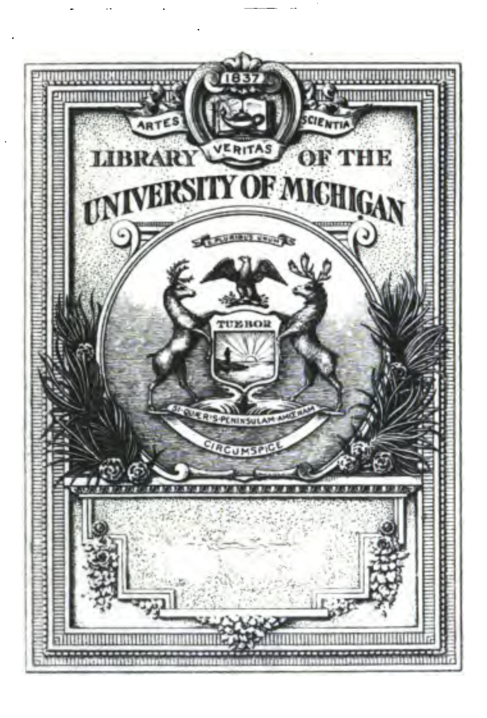

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

MELANGES
DE
LITTERATURE, D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

TOME QUATRIEME.

Alembert, Jean Lerond d'.

MELANGES DE LITTERATURE, D'HISTOIRE, ET DE PHILOSOPHIE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée très-considérablement par l'Auteur.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCLX.



ESSAI SUR LES ÉLÉMENS DE PHILOSOPHIE, OU SUR LES PRINCIPES DES CONNOISSANCES HUMAINES.

I.

Tableau de l'Eſprit Humain au milieu du XVIII. Siecle.

IL ſemble que depuis environ trois cens ans, la Nature ait deſtiné le milieu de chaque ſiecle à être l'époque d'une révolution dans l'eſprit humain. La priſe de Conſtantinople au milieu du quinzieme ſiecle a fait renaître les Lettres en Occident. Le milieu du ſeizieme a vu changer rapidement la Religion & le Syſtême d'une grande partie de l'Europe;

les nouveaux dogmes des Réformateurs, soutenus d'une part & combattus de l'autre avec cette chaleur que les intérêts de Dieu bien ou mal entendus peuvent seuls inspirer aux hommes, ont également forcé leurs partisans & leurs adversaires à s'instruire; l'émulation animée par ce grand motif a multiplié les connoissances en tout genre; & la lumiere, née du sein de l'erreur & du trouble, s'est répandue sur les objets même qui paroissoient les plus étrangers à ces disputes (*a*). Enfin Descartes au milieu du dix-septieme siecle a fondé une nouvelle Philosophie, persécutée d'abord avec fureur, embrassée ensuite avec superstition, & réduite aujourd'hui à ce qu'elle contient d'utile & de vrai (*b*).

Pour peu qu'on considere avec des yeux attentifs le milieu du siecle où nous vivons, les événemens qui nous agitent, ou du moins qui nous occupent,

(*a*) Je prens ici l'époque du Protestantisme au Concile de Trente, commencé en 1545. & qui a tracé pour ainsi dire la ligne de séparation entre les Catholiques & les Protestans.

(*b*) La Philosophie de Descartes n'a proprement commencé à se répandre qu'après sa mort, arrivée en 1650.

pent, nos mœurs, nos ouvrages, & jusqu'à nos entretiens, il est difficile de ne pas appercevoir qu'il s'est fait à plusieurs égards un changement bien remarquable dans nos idées; changement qui par sa rapidité semble nous en promettre un plus grand encore. C'est au tems à fixer l'objet, la nature & les limites de cette révolution, dont notre postérité connoîtra mieux que nous les inconvéniens & les avantages.

Tout siecle qui pense bien ou mal, pourvu qu'il croye penser, & qu'il pense autrement que le siecle qui l'a précédé, se pare du titre de Philosophe; comme on a souvent honoré du titre de Sages ceux qui n'ont eu d'autre mérite que de contredire leurs contemporains. Notre siecle s'est donc appellé par excellence le siecle de la Philosophie; plusieurs Ecrivains lui en ont donné le nom, persuadés qu'il en rejailliroit quelqu'éclat sur eux; d'autres lui ont refusé cette gloire dans l'impuissance de la partager.

Si on examine sans prévention l'état actuel de nos connoissances, on ne peut disconvenir des progrès de la Philosophie parmi nous. La Science de la Nature acquiert de jour en jour de nouvel-

les richesses; la Géométrie en reculant ses limites, a porté son flambeau dans les parties de la Physique qui se trouvoient le plus près d'elle; le vrai Systême du Monde a été connu, développé & perfectionné; la même sagacité qui s'étoit assujetti les mouvemens des corps célestes, s'est portée sur les corps qui nous environnent; en appliquant la Géométrie à l'étude de ces corps, ou en essayant de l'y appliquer, on a su appercevoir & fixer les avantages & les abus de cet emploi; en un mot depuis la Terre jusqu'à Saturne, depuis l'Histoire des Cieux jusqu'à celle des Insectes, la Physique a changé de face. Avec elle presque toutes les autres Sciences ont pris une nouvelle forme, & elles le devoient en effet. Quelques réflexions vont nous en convaincre.

L'étude de la Nature semble être par elle-même froide & tranquille, parce que la satisfaction qu'elle procure est un sentiment uniforme, continu & sans secousses, & que les plaisirs, pour être vifs, doivent être séparés par des intervalles & marqués par des accès. Néanmoins l'invention & l'usage d'une nouvelle méthode de philosopher, l'espece d'en-

d'enthousiasme qui accompagne les découvertes, une certaine élevation d'idées que produit en nous le spectacle de l'Univers; toutes ces causes ont dû exciter dans les esprits une fermentation vive; cette fermentation agissant en tout sens par sa nature, s'est portée avec une espece de violence sur tout ce qui s'est offert à elle, comme un fleuve qui a brisé ses digues. Or les hommes ne reviennent guere sur un objet qu'ils avoient négligé depuis long-tems, que pour réformer bien ou mal les idées qu'ils s'en étoient faites. Plus ils sont lents à secouer le joug de l'opinion, plus aussi, dès qu'ils l'ont brisé sur quelques points, ils sont portés à le briser sur tout le reste; car ils fuyent encore plus l'embarras d'examiner, qu'ils ne craignent de changer d'avis; & dès qu'ils ont pris une fois la peine de revenir sur leurs pas, ils regardent & reçoivent un nouveau systême d'idées comme une sorte de récompense de leur courage & de leur travail. Ainsi depuis les principes des Sciences profanes jusqu'aux fondemens de la Révélation, depuis la Métaphysique jusqu'aux Matieres de goût, depuis la Musique jusqu'à la Morale, depuis les dis-

putes ſcholaſtiques des Théologiens juſqu'aux objets du Commerce, depuis les droits des Princes juſqu'à ceux des Peuples, depuis la Loi naturelle juſqu'aux Loix arbitraires des Nations, en un mot depuis les queſtions qui nous touchent davantage juſqu'à celles qui nous intéreſſent le plus foiblement, tout a été diſcuté, analyſé, agité du moins. Une nouvelle lumiere ſur quelques objets, une nouvelle obſcurité ſur pluſieurs, a été le fruit ou la ſuite de cette efferveſçence générale des eſprits, comme l'effet du flux & reflux de l'Océan eſt d'apporter ſur le rivage quelques matieres, & d'en éloigner les autres.

II.

Deſſein de cet Ouvrage.

EN obſervant le tableau que nous venons de préſenter, il ſemble que la Raiſon ſe ſoit comme repoſée durant plus de mille ans de barbarie, pour manifeſter enſuite ſon réveil & ſon action par des efforts réitérés & puiſſans. Ces révolutions de l'eſprit humain, ces eſpeces de ſecouſſes qu'il reçoit de tems en tems

tems de la Nature, sont pour un spectateur philosophe un objet agréable, & sur-tout instructif. Il seroit donc à souhaiter que nous en eussions un tableau exact à chaque époque. Si cette partie intéressante de l'Histoire du Monde eût été moins négligée, les Sciences n'auroient pas avancé si lentement; les hommes ayant sans cesse devant leurs yeux les progrès ou le travail de leurs prédécesseurs, chaque siecle, par une émulation naturelle, eût été jaloux d'ajouter quelque chose au dépôt que lui auroient laissé les siecles précédens; il en eût été de chaque Science comme de l'Astronomie, qui s'enrichit & se perfectionne tous les jours des observations nouvelles ajoutées aux anciennes.

Une Société des Gens de Lettres à essayé de faire pour notre siecle & pour les suivans, ce que nous reprochons avec raison à nos ancêtres de n'avoir pas fait pour nous. Le plan de l'Encyclopédie a été formé dans cette vue. Nous avons tâché de faire sentir ailleurs (*c*) les secours que nos contemporains & nos des-

(*c*) Voyez le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, & la Préface du troisieme Volume.

defcendans en pourront tirer, quand ce ne feroit que pour en faire une meilleure. Ce que le Public a déjà vu de cet Ouvrage, fait defirer qu'il ne foit ni opprimé par fes ennemis, ni abandonné ou dégradé par fes Auteurs. Mais foit que nos contemporains aient l'avantage d'achever heureufement un fi grande entreprife, ou que l'honneur en foit réfervé à la génération fuivante & à des tems plus favorables, il fera permis au moins de mettre fous les yeux des Gens de Lettres les projets qui peuvent tendre à l'améliorer. Dans la multitude des vérités que l'Encyclopédie embraffe, & qu'en vain on chercheroit à faifir toutes enfemble, il en eft qui s'élevent & qui dominent fur les autres, comme quelques pointes de rochers au milieu d'une mer immenfe. Ces vérités qu'il importe le plus de connoître, étant réunies & rapprochées dans des élémens de Philofophie qui ferviroient à l'Encyclopédie comme d'introduction, l'utilité de ce grand Ouvrage en deviendroit fans doute plus générale & plus affurée. Entrons là-deffus dans quelque détail.

L'Hiftoire générale & raifonnée des Sciences & des Arts renferme quatre grands

grands objets ; nos connoissances, nos opinions, nos disputes & nos erreurs. L'Histoire de nos connoissances nous découvre nos richesses, ou plutôt notre indigence réelle. D'un côté elle humilie l'homme en lui montrant le peu qu'il sait, de l'autre elle l'éleve & l'encourage, ou elle le console du moins, en lui développant les usages multipliés qu'il a su faire d'un petit nombre de notions claires & certaines. L'Histoire de nos opinions nous fait voir comment les hommes, tantôt par nécessité, tantôt par impatience, ont substitué avec des succès divers la vraisemblance à la vérité ; elle nous montre comment ce qui d'abord n'étoit que probable, est ensuite devenu vrai à force d'avoir été remanié, approfondi, & comme épuré par les travaux successifs de plusieurs siecles ; elle offre à notre sagacité & à celle de nos descendans des faits à vérifier, des vues à suivre, des conjectures à approfondir, des connoissances commencées à perfectionner. L'Histoire de nos disputes montre l'abus des mots & des notions vagues, l'avancement des Sciences retardé par des questions de nom, les passions sous le masque du zele, l'obstina-

nation ſous le nom de fermeté : elle nous fait ſentir combien les conteſtations ſont peu faites pour apporter la lumiere, combien même lorſqu'elles roulent ſur certains objets, elles ſont turbulentes & dangereuſes ; cette étude, la moins utile pour augmenter nos connoiſſance réelles, devroit être la plus propre à nous rendre ſages ; mais ſur cela, comme ſur tout le reſte, l'exemple des autres eſt toujours perdu pour nous. Enfin l'Hiſtoire de nos erreurs les plus remarquables, ſoit par leur reſſemblance avec la vérité, ſoit par leur durée, ſoit par le nombre ou l'importance des hommes qu'elles ont ſéduits, nous apprend à nous défier de nous-mêmes & des autres ; de plus, en montrant les chemins qui ont écarté du vrai, elle nous facilite la recherche du véritable ſentier qui y conduit. Il ſemble que la Nature ſe ſoit étudiée à multiplier les obſtacles en ce genre. L'eſprit faux s'égare en préférant à une route ſimple des voies difficiles & détournées ; l'eſprit juſte ſe trompe quelquefois, en prenant, comme il doit, la voie qui lui ſemble la plus naturelle : l'erreur doit alors en quelque maniere précéder néceſſairement la vérité ; mais l'erreur même

me doit alors devenir instructive, en épargnant à ceux qui nous suivront des pas inutiles. Les routes trompeuses qui ont séduit & perdu tant de grands hommes, nous auroient, comme eux, éloignés du vrai; il étoit nécessaire qu'ils les tentassent pour que nous en connussions les écueils. Ainsi le Philosophe spéculatif profite de l'égarement de ses semblables, comme le Philosophe pratique des fautes & du malheur d'autrui. Ainsi les Nations que le joug de la superstition & du despotisme retient encore dans les ténebres, profiteront un jour, si elles peuvent enfin briser leurs chaînes, des contradictions que les vérités de toute espece ont essuyées parmi nous; éclairées par notre exemple, elles franchiront en un instant la carriere immense d'erreurs & de préjugés, où mille obstacles nous ont retenus durant tant de siecles, & passeront tout-à-coup de l'obscurité la plus profonde à la vraie Philosophie que nous n'avons rencontrée que lentement & comme à tâtons.

Mais des quatre grands objets que nous venons de présenter à nos Lecteurs, & qui font la matiere importante de l'Encyclopédie, il n'en est point qui

puisse nous éclairer davantage, & qui par conséquent soit plus digne d'être transmis à nos descendans, que le tableau de nos connoissances réelles ; il est l'histoire & l'éloge de l'esprit humain ; le reste n'en est que le roman ou la satyre. Ce tableau est le seul que l'empreinte de la vérité rend immuable, tandis que les autres changent ou s'effacent. Il semble même que les trois autres objets, quoique très-utiles, ne soient qu'une espece de ressource à laquelle nous avons recours au défaut d'un bien plus solide. Plus on acquiert de lumieres sur un sujet, moins on s'occupe des opinions fausses ou douteuses qu'il a produites ; on ne cherche à savoir l'Histoire de ce qu'ont pensé les hommes, que faute d'idées fixes & lumineuses auxquelles on puisse s'arrêter : par cette apparence vraie ou fausse de savoir, on tâche de suppléer autant qu'il est possible à la Science véritable. C'est pour cela que l'Histoire des Sophismes est si courte en Mathématique, & si longue en Philosophie.

Rien ne feroit donc plus utile qu'un Ouvrage qui contiendroit, non ce qu'on a pensé dans tous les siecles, mais seu-

le-

lement ce qu'on a pensé de vrai. Ce plan bien approfondi, est moins immense qu'il ne paroît. Il ne s'agit point ici de rassembler cette foule de connoissances particulieres, isolées, & souvent stériles, que les hommes ont acquises sur chaque matiere; il ne s'agit point de montrer en détail le chemin long, pénible, & tortueux que les Inventeurs ont suivi; il s'agit de fixer & de recueillir les principes de nos connoissances certaines; de présenter sous un même point de vue les vérités fondamentales; de réduire les objets de chaque Science particuliere à des points principaux & bien distincts pour les parcourir plus aisément; d'éviter également dans cette décomposition, l'esprit minutieux & borné qui laisse le tronc pour les branches, & l'esprit trop avide de généralités, qui perd & confond tout en voulant tout embrasser & tout réduire.

Dans le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, Discours dont nous supposerons ici tous les principes, nous nous sommes contentés d'expliquer comment les différens objets de la Nature, considérés d'abord séparément & successivement, unis & rapprochés ensui-

te; combinés, approfondis, décompofés & recompofés, ont mené les hommes d'une Science à l'autre. Obligés de nous tenir dans une efpece de lointain pour embraffer cette perfpective immenfe, & compofée de parties fi nombreufes & fi difparates, nous n'avons pu y jetter qu'un coup d'œil rapide & général; dans des élémens de Philofophie on doit fe placer à cette jufte diftance qui permettra d'examiner fucceffivement les parties principales du tableau, celles qui peuvent être faifies à la vue fimple par un Obfervateur attentif, les maffes & les objets principaux.

Notre deffein dans cet Effai n'eft point de parcourir en détail les différentes matieres qui doivent entrer dans les élémens dont nous parlons; nous ne voulons que les expofer fommairement, & en faire comme une efpece de table; nous nous bornerons à indiquer l'ordre fuivant lequel il nous paroît qu'on doit difpofer ces matieres, & les principes par lefquels on doit les traiter. Ce n'eft ici que le fimple projet d'un Ouvrage que nous aurons peut-être le courage d'entreprendre, fi le Public

donne

donne son approbation à l'espece d'esquisse que nous allons lui en offrir.

III.

Objet & Plan général.

LA Philosophie n'est autre chose que l'application de la Raison aux différens objets sur lesquels elle peut s'exercer. Des élémens de Philosophie doivent donc contenir les principes fondamentaux de toutes les connoissances humaines; or ces connoissances sont de trois especes, ou de faits, ou de sentiment, ou de discussion. Cette derniere espece seule appartient uniquement & par tous ses côtés à la Philosophie, mais les deux autres s'en rapprochent par quelques-unes des faces sous lesquelles on peut les envisager. La Science des faits de la Nature est un des grands objets du Philosophe; non pour remonter à leur premiere cause, ce qui est presque toujours impossible, mais pour les combiner, les comparer, les rappeller à différentes classes, expliquer enfin les uns par les autres, & les appliquer à des usages sensibles. La Science des faits histo-

hiſtoriques tient à la Philoſophie par deux endroits, par les principes qui ſervent de fondement à la certitude hiſtorique, & par l'utilité qu'on peut tirer de l'Hiſtoire. Les hommes placés ſur la ſcene du Monde, ſont appréciés par le Sage comme témoins, ou jugés comme acteurs; il étudie l'Univers moral comme le phyſique, dans le ſilence des préjugés; il ſuit les Ecrivains dans leur récit avec la même circonſpection que la Nature dans ſes phénomenes; il obſerve les nuances qui diſtinguent le vrai hiſtorique du vraiſemblable, le vraiſemblable du fabuleux; il reconnoît les différens langages de la ſimplicité, de la flatterie, de la prévention & de la haine; il en fixe les caracteres; il détermine quels doivent être, ſuivant la nature des faits, les divers degrés de force dans les témoignages, & d'autorité dans les témoins. Eclairé par ces regles auſſi fines que ſûres, c'eſt principalement pour connoître les hommes avec qui il vit qu'il étudie ceux qui ont vécu. Pour le commun des Lecteurs, l'Hiſtoire eſt l'aliment de la curioſité ou le ſoulagement de l'ennui; pour lui elle n'eſt qu'un recueil d'expériences mora-

les

les faites sur le genre humain; recueil qui seroit plus court & plus complet s'il n'eût été fait que par des Sages, mais qui tout informe qu'il est, renferme encore les plus grandes leçons; comme le recueil des observations médicinales de tous les âges, toujous augmenté & toujours imparfait, forme néanmoins la partie la plus essentielle de l'Art de guérir.

Les vérités de sentiment appartiennent au Goût ou à la Morale, & sous ces deux points de vue elles présentent à la Philosophie des objets importans de méditation. Les principes de Morale sont liés au systême général de la Société, à l'avantage commun du tout & des parties qui le composent; la Nature qui a voulu que les hommes vécussent unis, les a dispensé du soin de chercher par le raisonnement les regles suivant lesquelles ils doivent se conduire les uns par rapport aux autres; elle leur fait connoître ces regles par une espece d'inspiration, & les leur fait goûter par le plaisir intérieur qu'ils éprouvent à les suivre, comme elle les porte à perpétuer leur espece par la volupté qu'elle y attache. Elle conduit donc la multi-

tude

tude par le charme de l'impression, la seule espece d'impulsion qui lui convienne; mais elle laisse au Sage à pénétrer ses vues. Aussi tandis que les autres hommes se bornent aux sentimens que la Nature leur a donnés pour leurs semblables, le Sage cherche & apperçoit l'union intime de ces sentimens avec son intérêt propre; il la découvre à ces mêmes hommes qui ne la voyoient pas, & affermit par-là les liens qui les unissent.

Il porte une analyse semblable dans les vérités de sentiment qui ont rapport aux matieres de goût. Eclairé par une Métaphysique subtile & profonde, il distingue les principes de goût généraux & communs à tous les Peuples, d'avec ceux qui sont modifiés par le caractere, le génie, le degré de sensibilité des Nations ou des individus; il démêle par ce moyen le beau essentiel d'avec le beau de convention; également éloigné d'une décision machinale & sans principes, & d'une discussion trop subtile, il ne pousse l'analyse du sentiment que jusqu'où elle doit aller, & ne la resserre point non plus trop en-deçà du champ qu'elle peut se permettre; il étudie son impression, s'en rend compte à lui-même & aux

autres,

autres, & quand il a mis, si on peut parler de la sorte, son plaisir d'accord avec la raison, il plaint sans orgueil, & sans chercher à les convaincre, ceux qui ont reçu soit de la nature, soit de l'habitude, une autre façon de sentir.

Puisque la Philosophie embrasse tout ce qui est du ressort de la Raison, & que la Raison étend plus ou moins son empire sur tous les objets de nos connoissances naturelles, il s'ensuit qu'on ne doit exclure des Élémens de Philosophie qu'un seul genre de connoissances, celles qui tiennent à la Religion révélée. Elles sont absolument étrangeres aux Sciences humaines par leur objet, par leur caractere, par l'espece même de conviction qu'elles produisent en nous. Plus faites, comme l'a remarqué Pascal, pour le cœur que pour l'esprit, elles ne répandent la lumiere vive qui leur est propre que dans une ame déjà préparée par l'opération divine; la Foi est une espece de sixieme sens que le Créateur accorde ou refuse à son gré; & autant que les vérités sublimes de la Religion sont élevées au-dessus des vérités arides & spéculatives des Sciences humaines, autant le sens intérieur & surnaturel

par

par lequel des hommes choisis saisissent ces premieres vérités, est au-dessus du sens grossier & vulgaire par lequel tout homme apperçoit les secondes.

Mais si la Philosophie doit s'abstenir de porter une main sacrilege sur les objets de la Révélation, elle peut & elle doit même discuter les motifs de notre croyance. En effet les principes de la Foi sont les mêmes que ceux qui servent de fondement à la certitude historique; avec cette différence que dans les matieres de Religion les témoignages qui en sont la base doivent avoir un degré d'étendue, d'évidence, & de force, proportionné à l'importance & à la sublimité de l'objet. C'est donc à la Raison à établir en ce genre les regles de Critique qui serviront à écarter les preuves foibles, à distinguer celles qui pourroient être communes à toutes les Religions d'avec celles qui ne sont propres qu'à la seule vraie, à donner enfin aux véritables preuves toute la lumiere dont elles sont susceptibles. Ainsi la Foi rentre par ce moyen dans le domaine de la Philosophie, mais c'est pour jouir d'un triomphe plus assuré.

Trois grands appuis font la base du Chris-

Christianisme; les prophéties, les miracles & les martyrs. La Philosophie détermine la qualité que ces appuis doivent avoir pour être inébranlables. Elle borne les prophéties à deux conditions essentielles, celle d'avoir précédé indubitablement les faits prédits, & celle de les annoncer avec une clarté qui ne permette pas de se méprendre sur l'accomplissement. Elle prouve qu'il ne peut y avoir de vrais miracles que dans la seule Religion véritable; elle donne les moyens d'apprécier, soit en les expliquant, soit en les niant, les prétendus prodiges dont les fausses Religions s'appuient. Enfin le Sage, qui n'ignore pas que l'erreur a ses martyrs, remarque en même tems que l'avantage de la vérité doit être d'en avoir un plus grand nombre; ainsi pour distinguer ceux qui ont donné leur vie par conviction de ceux qui l'ont prodiguée par fanatisme, il n'établit point d'autre regle que celle de compter les suffrages.

Sur ces différens objets le Philosophe se contente d'établir les principes, & en laisse aux Théologiens l'usage & l'application; ce détail seroit étranger à des Elémens de Philosophie, qui ne doivent con-

contenir que des germes de vérités premieres, sans mêlange & sans controverse; les preuves de la Religion ont d'ailleurs été développées par un si grand nombre d'Ecrivains, que les lumieres de la Philosophie semblent n'avoir plus rien à y ajouter, & que de nouveaux Ecrits sur ce sujet seroient plus louables que nécessaires.

Mais un objet qui intéresse & qui regarde particuliérement le Philosophe, c'est de distinguer avec soin les vérités de la Foi d'avec celles de la Raison, & de fixer les limites qui les séparent. Faute d'avoir fait cette distinction si nécessaire, d'un côté quelques grands génies sont tombés dans l'erreur, de l'autre les défenseurs de la Religion ont quelquefois supposé trop légérement qu'on lui portoit atteinte. Cette discussion nous écarteroit trop de notre sujet, & mérite par son importance d'être la matiere d'un Ecrit particulier.



IV.

Méthode générale qu'on doit suivre dans des Elémens de Philosophie.

NOus n'avons fait jusqu'ici que fixer en général les différens objets qui appartiennent à des Elémens de Philosophie. Examinés plus en détail, ses objets peuvent se réduire à quatre, l'espace, le tems, l'esprit & la matiere. La Géométrie se rapporte à l'espace; l'Astronomie & l'Histoire au tems; la Métaphysique à l'esprit; la Physique à la matiere; la Méchanique à l'espace, à la matiere & au tems; la Morale à l'esprit & à la matiere réunies, c'est-à-dire à l'homme; les Belles-Lettres & les Arts à ses goûts & à ses besoins. Mais quelque différentes que ces Sciences soient entr'elles, soit par leur étendue, soit par leur nature, il est néanmoins des vues générales qu'on doit suivre dans la maniere d'en traiter les élémens; il est ensuite des nuances différentes dans la maniere d'appliquer ces vues générales aux élémens de chaque Science particuliere; c'est ce qu'il faut développer.

Tous les êtres, & par conséquent tous les objets de nos connoissances, ont

ont entr'eux une liaiſon qui nous échappe; nous ne devinons dans la grande énigme du Monde que quelques ſyllabes dont nous ne pouvons former un ſens. Si les vérités préſentoient à notre eſprit une ſuite non interrompue, il n'y auroit point d'élémens à faire, tout ſe réduiroit à une vérité unique dont les autres vérités ne ſeroient que des traductions différentes. Les Sciences ſeroient alors un labyrinthe immenſe, mais ſans myſtere, dont l'Intelligence Suprême embraſſeroit les détours d'un coup d'œil, & dont nous tiendrions le fil. Mais ce guide ſi néceſſaire nous manque; en mille endroits la chaîne des vérités eſt rompue; ce n'eſt qu'à force de ſoins, de tentatives, d'écarts même que nous pouvons en ſaiſir les branches: quelques-unes ſont unies entr'elles, & forment comme différens rameaux qui aboutiſſent à un même point; quelques autres iſolées, & comme flottantes, repréſentent les vérités qui ne tiennent à aucune.

Or quelles ſont les vérités qui doivent entrer dans des Elémens de Philoſophie? Il y en a de deux ſortes; celles qui forment la tête de chaque partie de la

la chaîne, & celles qui se trouvent au point de réunion de plusieurs branches.

Les vérités du premier genre ont pour caractere distinctif de ne dépendre d'aucune autre, & de n'avoir de preuves que dans elles-mêmes. Plusieurs Lecteurs croiront que nous voulons parler des axiomes, & ils se tromperont; nous les renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs (*d*), que ces sortes de principes ne nous apprennent rien à force d'être vrais, & que leur évidence palpable & grossiere se réduit à exprimer la même idée par deux termes différens; l'esprit ne fait alors autre chose que tourner inutilement sur lui-même sans avancer d'un seul pas. Ainsi les axiomes, bien loin de tenir en Philosophie le premier rang, n'ont pas même besoin d'être énoncés. Que devons-nous donc penser des Auteurs qui en ont donné des démonstrations en forme? Un Mathématicien moderne, célébré de son vivant en Allemagne comme Philosophe, commence ses Elémens de Géométrie par ce théorême, *que la partie*

(*d*) Discours préliminaire de l'Encyclopédie, *Tom. I, page* 45.

partie est plus petite que le tout, & le prouve par un raisonnement si obscur, qu'il ne tiendroit qu'au Lecteur d'en douter. La futilité & une vérité puérile sont le moindre défaut des axiomes; quelques-uns de ceux même dont on fait le plus d'usage, ne présentent pas toujours des notions justes, & sont capables d'induire en erreur par les fausses applications qu'on en peut faire. Pour n'en citer qu'un seul exemple, que signifie ce principe si commun, qu'*il faut exister simplement, avant que d'exister de telle ou telle maniere?* comme si l'existence réelle n'emportoit pas une certaine maniere déterminée d'exister? L'idée d'existence simple, sans qualité ni attribut, est une idée abstraite qui n'est que dans notre esprit, qui n'a point d'objet au-dehors; & un des grands inconvéniens des prétendus principes généraux, est de réaliser les abstractions.

Quels sont donc dans chaque Science les vrais principes d'où l'on doit partir? Des faits simples & reconnus, qui n'en supposent point d'autres, & qu'on ne puisse par conséquent ni expliquer ni contester; en Physique les phénomenes journaliers que l'observation découvre

à tous les yeux ; en Géométrie les propriétés sensibles de l'étendue ; en Méchanique l'impénétrabilité des corps, source de leur action mutuelle ; en Métaphysique le résultat de nos sensations ; en Morale les affections premieres communes à tous les hommes. La Philosophie n'est point destinée à se perdre dans les propriétés générales de l'être & de la substance, dans des questions inutiles sur des notions abstraites, dans des divisions arbitraires & des nomenclatures éternelles ; elle est la Science des faits, ou celle des chimeres.

Non seulement elle abandonne à l'ignorante subtilité des siecles barbares ces objets imaginaires de spéculations & de disputes, dont les Ecoles retentissent encore : elle s'abstient même de traiter des questions dont l'objet peut être plus réel, mais dont la solution n'est pas plus utile au progrès de nos connoissances. La Géométrie, par exemple, étant la même pour toutes les sectes de Philosophie, il résulte de cet accord que les vérités géométriques ne tiennent point aux questions si agitées sur la nature de l'Etendue ; le Philosophe ne cherchera donc point dans la solution

de ces questions les premiers principes de la Géométrie; il portera sa vue plus haut & plus loin. Puisque les propriétés de l'étendue, démontrées en Géométrie, sont admises sans contradiction, il en conclura qu'il est sur la nature de l'étendue des idées communes à tous les hommes, un point commun où les sectes se réunissent comme malgré elles, des principes vulgaires & simples d'où elles partent toutes sans s'en appercevoir; principes que les disputes ont obscurcis ou fait négliger, sans en étouffer le germe. Ce sont ces notions communes & primitives, dégagées des nuages que le Sophisme cherche à y répandre, que le Philosophe saisira pour en faire la base des vérités géométriques. De même, quoique le mouvement soit l'objet de la Méchanique, le Philosophe apperçoit sans peine que la métaphysique obscure de la nature du mouvement est entiérement étrangere à cette Science: il suppose donc l'existence du mouvement, tel que tous les hommes le conçoivent, tire de cette supposition une foule de vérités utiles, & laisse bien loin derriere lui les Scholastiques s'épuiser en vaines subtilités sur le mouvement même.

me. Zénon chercheroit encore ſi les corps ſe meuvent, tandis qu'Archimede auroit trouvé les loix de l'Equilibre, Huygens celles de la Percuſſion, & Newton celles du ſyſtême du Monde.

On voit par ces réflexions, qu'il eſt un grand nombre de Sciences où il ſuffit pour arriver à-la-vérité de ſavoir faire uſâge des notions les plus communes. Cet uſage conſiſte à développer les idées ſimples que ces notions renferment, & c'eſt ce qu'on appelle *définir*. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que les Mathématiciens regardent les définitions comme des principes, puiſque dans les Sciences où le raiſonnement a la meilleure part, c'eſt ſur des définitions nettes & exactes que la plupart de nos connoiſſances ſont appuyées. Les définitions ſont donc un des objets auxquels on doit donner le plus de ſoin dans des élémens de Philoſophie; & puiſqu'elles ne conſiſtent qu'à ſavoir démêler dans chaque notion les idées ſimples qui y ſont contenues, il faut, pour apprendre à définir, ſavoir d'abord diſtinguer les idées compoſées de celles qui ne le ſont pas.

A proprement parler, il n'y a aucune de nos idées qui ne ſoit ſimple; car

quelque composé que soit un objet, l'opération par laquelle nous le concevons est unique; ainsi c'est par une seule opération simple que nous concevons un corps comme une substance tout à la fois étendue, impénétrable, figurée & colorée. Ce n'est donc point par la nature des opérations de l'esprit qu'on doit juger du degré de simplicité des idées; c'est la simplicité de l'objet qui en décide; & cette simplicité n'est pas déterminée par le petit nombre des parties de l'objet, mais par celui des propriétés qu'on y considere. Ainsi quoique l'espace soit composé de parties, & par conséquent ne soit pas un être simple, cependant l'idée que nous en avons est une idée simple, parce que toutes les parties de l'espace étant de même genre, les idées partielles que renferme l'idée de l'espace sont aussi entiérement semblables. Il en est de même de l'idée du tems. Mais l'idée de corps est composée, parce qu'elle renferme les idées différentes & séparables d'impénétrabilité, de figure & d'étendue.

Les idées simples peuvent se réduire à deux especes. Les premieres sont des notions abstraites; l'abstraction en effet n'est

n'est autre chose que l'opération par laquelle nous considérons dans un objet une propriété particuliere, sans faire attention aux autres; telles sont les idées déjà citées d'étendue & de durée; telles sont encore celles d'existence, de sensation, & d'autres semblables. La seconde espece d'idées simples renferme les idées primitives que nous acquérons par nos sens, comme celles des couleurs particulieres, du froid, du chaud, & ainsi du reste.

On ne sauroit mieux rendre les idées simples que par le terme qui les exprime; une définition ne feroit que les obscurcir. Mais toutes les notions qui renferment plusieurs idées simples doivent être définies, ne fût-ce que pour développer ces idées. Ainsi dans la Méchanique on ne définira, ni l'espace, ni le tems; mais le mouvement doit être défini, parce que l'idée du mouvement renferme celles du tems & de l'espace.

Les idées simples qui entrent dans une définition, doivent être tellement distinctes l'une de l'autre, qu'on ne puisse en retrancher aucune sans rendre la définition incomplette. C'est à quoi on ne sauroit apporter trop d'attention, pour

ne pas faire regarder comme deux idées diſtinctes ce qui n'eſt individuellement que la même. Suivant ce principe une définition ſera d'autant plus claire, tout le reſte d'ailleurs égal, qu'elle ſera plus courte; on peut même, pour l'abréger encore, y faire entrer des idées compoſées, pourvu qu'elles ayent été définies. En tout genre la briéveté bien entendue ſert plus qu'on ne penſe à la clarté; elle ne differe point de la préciſion, qui conſiſte à n'employer que les idées néceſſaires, à les diſpoſer dans l'ordre convenable, & à les exprimer par les termes qui leur ſont propres.

La plupart des Philoſophes ont prétendu que les définitions avoient pour objet d'expliquer la nature de la choſe définie. Cette notion, ſi on veut y attacher quelque ſens, retombe dans celle que nous avons donnée, & qui nous paroît beaucoup moins équivoque. En effet non ſeulement nous ignorons la nature de chaque être en particulier, nous ne ſavons pas même bien diſtinctement ce que c'eſt que la *nature* d'un être en lui-même. Mais la nature des êtres, enviſagée par rapport à nous, n'eſt autre choſe que le développement des idées ſim-

simples renfermées dans la notion que nous nous formons de ces êtres. On voit par-là combien est futile la question tant agitée, s'il y a des définitions *de chose*, c'est-à-dire, des définitions qui expliquent l'essence des êtres ; ou s'il n'y a que des définitions *de nom*, c'est-à-dire, de simples explications de ce qu'on entend par un mot. Les définitions dont il s'agit ici, ne sont proprement ni dans l'un ni dans l'autre cas ; elles sont plus que des définitions de nom, & moins que des définitions de chose ; elles expliquent la nature de l'objet tel que nous le concevons, mais non tel qu'il est.

On ne doit proprement appeller définitions de nom, que celles de certains termes particuliers aux Sciences, termes de pure convention qu'il suffit d'expliquer, & dont l'usage est inconnu au vulgaire. Les Sciences sont forcées de se servir de ces sortes de termes, soit pour abréger les circonlocutions, & contribuer à la clarté par ce moyen, soit pour désigner des objets peu connus sur lesquels le Philosophe s'exerce, & que souvent il se produit à lui-même par des combinaisons singulieres & nouvelles. Ces mots ont simplement besoin

d'être expliqués par d'autres plus simples & d'usage commun. Mais les termes scientifiques n'étant inventés que pour la nécessité, on ne doit pas les multiplier au hazard; on ne doit pas surtout exprimer d'une maniere savante ce qu'on dira aussi-bien par un terme que tout le monde peut entendre. On ne sauroit rendre la langue de la Raison trop simple & trop populaire: non seulement c'est un moyen de répandre la lumiere sur un plus grand espace, c'est ôter encore aux ignorans un prétexte de décrier le savoir. Plusieurs s'imaginent que toute la science d'un Mathématicien consiste à dire *corollaire* au-lieu de *conséquence*, *scholie* au-lieu de *remarque*, *théorême* au-lieu de *proposition*. Ils croient que la langue particuliere de chaque Science en fait tout le mérite, que c'est une espece de rempart inventé pour en défendre les approches; ne pouvant forcer la place, ils se vengent en insultant les dehors. Au reste le Philosophe, en parlant le plus qu'il lui est possible la langue du Peuple, ne proscrit point avec rigueur la langue établie. Il est dans les choses d'usage des limites en-deçà desquelles il s'arrête; il ne veut ni tout ré-

for-

former, ni se soumettre à tout, parce qu'il n'est ni Tyran ni Esclave.

C'est ainsi qu'on doit se conduire dans le choix, le développement & l'énonciation des principes fondamentaux de chaque Science, de ceux qui forment, comme nous l'avons dit, la tête de chaque portion de la chaîne. Nous les appellons *Principes*, parce que c'est-là que nos connoissances commencent. Mais bien loin de mériter ce nom par eux-mêmes, ils ne sont peut-être que des conséquences fort éloignées d'autres principes plus généraux que leur sublimité dérobe à nos regards. N'imitons pas les premiers habitans des bords de la Mer, qui ne voyant point de terme au-delà du rivage, croyoient qu'il n'y en avoit pas.

A l'égard des vérités qui se trouvent aux points de réunion des différentes branches de la chaîne, elles ne sont des principes, ni en elles-mêmes, ni par rapport à nous, puisqu'elles sont le résultat de plusieurs autres vérités. Mais elles doivent entrer dans des élémens par le grand nombre de vérités qu'elles produisent, & elles peuvent à cet égard être traitées comme des principes du second ordre. On reconnoîtra donc ces

principes au double caractere, d'avoir au-dessous d'eux un grand nombre de vérités de détail, & d'être eux-mêmes dépendans de deux ou de plusieurs vérités primitives. Si cette dépendance ne s'apperçoit pas du premier coup d'œil, on remplira l'intervalle par quelques vérités destinées à former la liaison, & qui doivent, non pas se toucher immédiatement, mais être disposées entre elles à cette juste distance qui permet à l'esprit le passage facile de l'un à l'autre. Ces vérités qui doivent mener des premiers principes à ceux du second ordre, auront pour l'ordinaire elles-mêmes quelques autres vérités au-dessous d'elles dans des branches collatérales; & par-là elles seront faciles à reconnoître pour celles qu'on doit employer par préférence dans des élémens de Philosophie.

V.

LOGIQUE.

PUisque les vérités fondamentales qui font la substance des Elémens, ne sont pas toutes des vérités premieres, &

& qu'il y en a qui ont besoin de combinaison pour être saisies & prouvées, il faut donc avant toutes choses connoître les regles suivant lesquelles cette combinaison doit se faire. Elle ne consiste que dans le chemin continu & successif que fait l'esprit du connu à l'inconnu : c'est ce qu'on appelle *raisonner*. L'Art de raisonner, qu'on a nommé *Logique*, est donc la premiere Science qu'on doit traiter dans les élémens de Philosophie, & qui en forme comme le frontispice & l'entrée. Nous avons sur la Logique des Ecrits sans nombre; mais la Science du raisonnement a-t-elle besoin de tant de regles? Pour y réussir il est aussi peu nécessaire d'avoir lu tous ces Ecrits, qu'il l'est d'avoir lu nos grands Traités de Morale pour être honnête homme. Les Géometres sans s'épuiser en préceptes sur la Logique, & n'ayant que le sens naturel pour guide, parviennent par une marche toujours sûre aux vérités les plus détournées & les plus abstraites; tandis que tant de Philosophes, ou plutôt d'Ecrivains en Philosophie, paroissent n'avoir mis à la tête de leurs Ouvrages de grands Traités sur l'Art du raisonnement, que pour

s'égarer ensuite avec plus de méthode; semblables à ces joueurs malheureux qui calculent long-tems, & finissent par perdre.

Ce n'est point, comme nous l'avons déjà dit, à l'usage illusoire des axiomes que les Géometres doivent la sûreté de leurs raisonnemens & de leurs principes; c'est au soin qu'ils ont de fixer le sens des termes, & de n'en abuser jamais, à la maniere dont ils décomposent leur objet, à l'enchaînement qu'ils savent mettre entre les vérités. Il est vrai qu'ils ont un avantage; c'est de travailler sur un sujet palpable, & simplifié le plus qu'il peut l'être par l'abstraction qu'on fait d'un grand nombre de ses qualités. Mais si dans les autres Sciences les intervalles entre les vérités sont plus grands, plus fréquens, plus difficiles à remplir, la méthode sera toujours uniforme pour parvenir à la connoissance des vérités qui nous sont soumises. Elle consiste à observer exactement leur dépendance mutuelle; à ne point remplir par une fausse généalogie les endroits où la filiation manque; à imiter enfin ces Géographes qui, en détaillant avec soin sur leurs cartes les régions connues,

nues, ne craignent point de laisser des espaces vuides à la place des terres ignorées.

Toute la Logique se réduit à une regle fort simple. Pour comparer des objets éloignés, on se sert de plusieurs objets intermédiaires; il en est de même quand on veut comparer deux ou plusieurs idées. L'Art du raisonnement n'est que le développement de ce principe, & des conséquences qui en résultent. Ce principe suppose un fait aussi certain qu'inexplicable, c'est que notre esprit peut non seulement avoir plusieurs idées à la fois, mais encore appercevoir à la fois l'union ou la discordance de ces idées. C'est un des mysteres de la Métaphysique, que cette multiplicité instantanée d'opérations dans une substance aussi simple que la substance pensante.

Tout raisonnement qui fait voir avec évidence la liaison ou l'opposition de deux idées, s'appelle *démonstration;* les Mathématiques n'emploient que des raisonnemens de cette espece; quelques-unes des autres Sciences en fournissent aussi des exemples, quoique moins fréquens; mais le comble de l'erreur seroit d'imaginer que l'essence des démonstrations consistât dans la forme géométrique,

que, qui n'en eſt que l'acceſſoire & l'écorce, dans une liſte de définitions, d'axiomes, de propoſitions & de corollaires. Cette forme eſt ſi peu eſſentielle à la preuve des vérités mathématiques, que pluſieurs Géométres modernes l'ont abandonnée comme inutile.

Cependant quelques Philoſophes trouvant cet appareil propre à en impoſer, ſans doute parce qu'il les avoit ſéduits eux-mêmes, l'ont appliqué indifféremment à toutes ſortes de ſujets; ils ont cru que raiſonner en forme, c'étoit raiſonner juſte; mais ils ont montré par leurs erreurs, qu'entre les mains d'un eſprit faux ou de mauvaiſe foi, cet extérieur mathématique n'eſt qu'un moyen de ſe tromper plus aiſément ſoi-même & les autres. On a mis juſqu'à des figures de Géométrie dans des Traités de l'Ame; on a réduit en Théorêmes l'énigme inexplicable de l'action de Dieu ſur les créatures; on a profané le mot de *démonſtration* dans un ſujet où les termes même de *conjecture* & de *vraiſemblance* ſeroient preſque téméraires. Auſſi il ne faut que jetter les yeux ſur ces propoſitions ſi orgueilleuſement qualifiées, pour découvrir la groſſiéreté du preſti-

prestige, pour démasquer le Sophiste travesti en Géometre, & pour se convaincre que les titres sont une marque aussi équivoque du mérite des Ouvrages, que du mérite des Hommes.

Il seroit sans doute à souhaiter qu'on n'employât jamais que des démonstrations rigoureuses ; il seroit à souhaiter du moins, que dans les cas où cette lumiere manque, on se bornât à avouer simplement son ignorance ; mais dans la plupart des Sciences, telles que la Physique, la Médecine, la Jurisprudence & l'Histoire, il est une infinité de cas, où sans être ni éclairés ni convaincus, nous sommes forcés d'agir & de raisonner comme si nous l'étions. Ne pouvant alors atteindre au vrai, ou du moins s'assurer qu'on y est parvenu, il faut en approcher le plus qu'il est possible. On imite les Mathématiciens, qui n'ayant pas, pour résoudre exactement un problême, ou assez de choses données, ou une méthode assez complette, essayent de le résoudre à-peu-près. Mais comme dans ces solutions même le Mathématicien connoît les limites qui l'éloignent ou qui l'approchent du vrai, ainsi on doit apprendre dans les matieres purement con-

conjecturales à ne pas confondre avec le vrai rigoureux ce qui est simplement probable, à saisir dans le vraisemblable même les nuances qui séparent ce qui l'est davantage d'avec ce qui l'est moins. Tel est l'usage de cet esprit de conjecture plus admirable quelquefois que l'esprit même de découverte, par la sagacité qu'il suppose dans celui qui en est pourvu; par l'adresse avec laquelle il fait entrevoir ce qu'on ne peut parfaitement connoître, suppléer par des à-peu-près à des déterminations rigoureuses, & substituer lorsqu'il est nécessaire la probabilité à la démonstration, avec les restrictions d'un Pyrrhonisme raisonnable.

L'Art de *conjecturer* est donc une branche de la Logique, aussi essentielle que l'Art de démontrer, & trop négligée dans les élémens de Logique ordinaires. Néanmoins, plus l'art conjectural est imparfait par sa nature, plus on a besoin de regles pour s'y conduire; c'est même, à parler exactement, le seul qui exige des regles; ajoutons qu'elles sont insuffisantes, si par un fréquent usage on n'apprend à les appliquer avec succès. Pour acquérir cette qualité précieuse de l'esprit, deux choses sont nécessaires; s'ex-

s'exercer aux démonstrations rigoureuses, & ne pas s'y borner. Ce n'est qu'en s'accoutumant à reconnoître le vrai dans toute sa pureté, qu'on pourra distinguer ensuite ce qui en approchera plus ou moins. La seule chose qu'on ait à craindre, c'est que l'habitude trop grande & trop continue du vrai absolu & rigoureux n'émousse le sentiment sur ce qui ne l'est pas: des yeux ordinaires, trop habituellement frappés d'une lumiere vive, ne distinguent plus les gradations d'une lumiere foible, & ne voient que des ténebres épaisses où d'autres entrevoient encore quelque clarté. L'esprit qui ne reconnoît le vrai que lorsqu'il en est directement frappé, est bien au-dessous de celui qui sait non seulement le reconnoître de près, mais encore le remarquer & le pressentir dans le lointain à des caracteres fugitifs. C'est-là ce qui distingue principalement l'esprit *géométrique*, applicable à tout, d'avec l'esprit purement *géometre*, dont le talent est restreint dans une sphere étroite & bornée. Le seul moyen d'exercer avantageusement l'un & l'autre, & de les faire marcher comme d'un pas égal, est de ne pas borner ses recherches aux

ſeuls objets ſuſceptibles de démonſtration; de conſerver à l'eſprit ſa flexibilité, en ne le tenant point toujours courbé vers les lignes & les calculs, & en tempérant l'auſtérité des Mathématiques par des études moins ſéveres; de s'accoutumer enfin à paſſer ſans peine de la lumiere au crépuſcule.

VI.

METAPHYSIQUE.

LA Logique étant l'inſtrument général des Sciences & le flambeau qui doit nous y guider, voyons préſentement ſuivant quel ordre & de quelle maniere nous devons porter ce flambeau dans les différentes parties de la Philoſophie.

Nos idées ſont le principe de nos connoiſſances, & ces idées ont elles-mêmes leur principe dans nos ſenſations; c'eſt une vérité d'expérience. Mais comment nos ſenſations produiſent-elles nos idées? Premiere queſtion que doit ſe propoſer le Philoſophe, & ſur laquelle doit porter tout le Syſtême des élémens de Philoſophie. La génération de nos idées appartient à la Métaphyſique; c'eſt

c'eſt un de ſes objets principaux, & peut-être devroit-elle s'y borner; preſque toutes les autres queſtions qu'elle ſe propoſe ſont inſolubles ou frivoles; elles ſont l'aliment des eſprits téméraires, ou des eſprits faux; & il ne faut pas être étonné ſi tant de queſtions ſubtiles, toujours agitées & jamais réſolues, ont fait mépriſer par les bons eſprits cette Science vuide & contentieuſe qu'on appelle communément métaphyſique. Elle eût été à l'abri de ce mépris, ſi elle eût ſu ſe contenir dans de juſtes bornes, & ne toucher qu'à ce qu'il lui eſt permis d'atteindre: or ce qu'elle peut atteindre eſt bien peu de choſe. On peut dire en un ſens de la Métaphyſique, que tout le monde la ſait ou perſonne, ou pour parler plus exactement, que tout le monde ignore celle que tout le monde ne peut ſavoir. Il en eſt des Ouvrages de ce genre comme des Pieces de Théatre; l'impreſſion eſt manquée quand elle n'eſt pas générale. Le vrai en Métaphyſique reſſemble au vrai en matiere de Goût; c'eſt un vrai dont tous les eſprits ont le germe en eux-mêmes, auquel la plupart ne font point d'attention, mais qu'ils reconnoiſſent dès qu'on le leur montre. Il ſem-

semble que tout ce qu'on apprend dans un bon Livre de Métaphysique, ne soit qu'une espece de réminiscence de ce que notre ame a déjà su; l'obscurité, quand il y en a, vient toujours de la faute de l'Auteur, parce que la Science qu'il se propose d'enseigner n'a point d'autre langue que la langue commune. Aussi peut-on appliquer aux bons Auteurs de Métaphysique ce qu'on a dit des bons Ecrivains, qu'il n'y a personne qui en les lisant, ne croie pouvoir en dire autant qu'eux.

Mais si dans ce genre tous sont faits pour entendre, tous ne sont pas faits pour instruire. Le mérite de faire entrer avec facilité dans les esprits des notions vraies & simples, est beaucoup plus grand qu'on ne pense, puisque l'expérience nous prouve combien il est rare; les saines idées métaphysiques sont des vérités communes que chacun saisit, mais que peu d'hommes ont le talent de développer; tant il est difficile, dans quelque sujet que ce puisse être, de se rendre propre ce qui appartient à tout le monde. Je ne crains point que ces réflexions blessent nos Métaphysiciens modernes; ceux qui n'en sont pas l'objet

y applaudiront, ceux qui pourroient l'être croiront qu'elles ne les regardent pas; mais les Lecteurs sauront bien distinguer les uns des autres.

L'examen de l'opération de l'esprit qui consiste à passer de nos sensations aux objets extérieurs, est évidemment le premier pas que doit faire la Métaphysique. Comment notre ame s'élance-t-elle hors d'elle-même, pour s'assurer de l'existence de ce qui n'est pas *elle*? Tous les hommes franchissent ce passage immense, tous le franchissent rapidement & de la même maniere: il suffit donc de nous étudier nous-mêmes, pour trouver en nous tous les principes qui serviront à résoudre la grande question de l'existence des objets extérieurs. Elle en renferme trois autres qu'il ne faut pas confondre. Comment concluons-nous de nos sensations l'existence de ces objets? Cette conclusion est-elle démonstrative? Enfin comment parvenons-nous, par ces mêmes sensations, à nous former une idée des corps & de l'étendue?

La premiere de ces questions ayant pour objet une vérité de fait, c'est-à-dire, la conclusion que nous tirons de nos sensations à l'existence des objets,

la solution en est susceptible de toute l'évidence possible. Cette conclusion est une opération de l'esprit dont les Philosophes seuls s'étonnent, mais dont ils ont bien droit de s'étonner; & le peuple qui rit de leur surprise, la partage bientôt pour peu qu'il réfléchisse. Pour expliquer cette opération, il est nécessaire de se mettre en quelque sorte à la place d'un enfant qui vient de naître, & de suivre le développement de ses idées. Ce Cours d'ignorance, si on peut l'appeller de la sorte, est beaucoup plus utile que ce qu'on appelle quelquefois si gratuitement Cours de Science dans nos Ecoles.

Nous ne prétendons point blâmer l'analyse qu'un Philosophe moderne a faite de nos sens, en examinant ce que chacun d'eux pris séparément peut nous apprendre, & ce qu'ils nous apprennent étant réunis. Nous croyons seulement que cette méthode seroit trop longue pour des Elémens. On doit y prendre l'homme tel qu'il est, & non tel qu'à la rigueur il auroit pu être.

Mais pour prendre l'homme tel qu'il est, il n'est pas nécessaire de le considérer avec tous ses sens; il suffit de lui supposer celui qui paroît essentielle-ment

ment attaché à l'existence de nos corps, celui dont aucun homme n'est jamais absolument privé, le toucher en un mot. Le Philosophe suivra donc l'intention de la Nature, en s'attachant au toucher comme à celui de nos sens qui nous fait vraiment connoître l'existence des objets extérieurs. D'ailleurs l'impénétrabilité, cette qualité essentielle des corps, ne nous est connue que par le toucher: nouvelle observation qui indique le toucher au Métaphysicien, comme le sens dont il doit s'aider dans une pareille recherche.

La connoissance des objets extérieurs étant acquise dès l'enfance par tous les hommes, le Philosophe doit avoir uniquement pour but de démontrer comment elle s'acquiert. Il peut donc employer le langage commun qui est fondé sur cette connoissance acquise; il peut se servir, par exemple, du terme de *corps extérieurs*, avant que d'avoir démêlé comment nous en connoissons l'existence. Cette maniere de s'énoncer n'entraînera ni équivoque, ni supposition de ce qui est en question; parce qu'il s'agit uniquement d'expliquer un fait incontestable, & non pas de le prouver.

Une observation très-fréquente & très-simple nous sert à distinguer notre corps de ceux qui l'environnent. Quand quelque partie de notre propre corps en touche une autre, notre sensation est double ; elle est simple & sans replique quand nous touchons un corps étranger. En voilà assez pour distinguer le *nous*, & pour reconnoître d'abord en général la différence de ce qui est *nôtre* d'avec ce qui ne l'est pas. Le Métaphysicien, en étendant & en développant cette observation, répondra d'une maniere satisfaisante à la premiere des trois questions sur l'existence des objets extérieurs.

Mais la conclusion qu'il tire de ses sensations à l'existence des objets est-elle démonstrative? Les Philosophes se partagent sur ce point, quoique tous conviennent que notre penchant à juger de l'existence des corps est invincible. Ceux qui regardent nos sensations comme une preuve démonstrative de l'existence des objets, prétendent que Dieu nous tromperoit si nos sensations ne nous représentoient que des êtres fantastiques. Ces Philosophes en raisonnant ainsi, tombent dans deux inconvéniens. Le premier est de prouver une vérité directe

&

& primitive par une vérité réfléchie, l'exiſtence des corps par celle de Dieu; tandis que c'eſt au contraire dans l'exiſtence des corps qu'il faut chercher les preuves de l'exiſtence de Dieu les plus ſolides, celles que toutes les Ecoles de Philoſophie ont généralement admiſes. Le ſecond inconvénient eſt de croire pouvoir convaincre par le raiſonnement un Philoſophe opiniâtre, que Dieu le tromperoit s'il n'y avoit point de corps.

„ Je reconnois comme vous, dira-t-il,
„ l'exiſtence d'un premier Etre; mais
„ c'eſt lui faire injure que de lui attri-
„ buer vos erreurs. Pour ne pas les re-
„ garder comme ſon Ouvrage, il ſuffit
„ de penſer qu'il eſt aſſez puiſſant pour
„ exciter en nous des ſenſations, ſans
„ qu'il y ait rien au dehors qui lui ſer-
„ ve à les produire. Il ne tiendra qu'à
„ vous de vous abſtenir comme moi,
„ par cette réflexion ſi ſimple, de toute
„ aſſertion précipitée. Vous avouez que
„ mes ſenſations me trompent ſouvent;
„ pourquoi ne me tromperoient-elles
„ pas toujours? Cette vivacité, cet ac-
„ cord, ces nuances, ces affections in-
„ volontaires, qui vous font paſſer ſi
„ légérement de la réalité de la ſenſa-

„ tion à celle de l'objet, ne les ai-je
„ pas ſouvent éprouvées dans le ſom-
„ meil? Et pourquoi la vie ſeroit-elle
„ autre choſe qu'un ſommeil plus con-
„ tinu & plus profond, qui a ſeulement
„ le triſte avantage de ſe laiſſer de tems
„ en tems appercevoir? Quand je con-
„ ſidere d'ailleurs quels ſont les objets
„ de mes ſenſations, que de contradic-
„ tions je rencontre dans l'idée que je
„ m'en forme! Deux ſubſtances auſſi
„ diſparates que l'eſprit & la matiere,
„ ſéparées l'un de l'autre par un inter-
„ valle immenſe quant à la ſubſtance
„ & quant à la nature, peuvent-elles
„ agir l'une ſur l'autre, ce qui eſt pour-
„ tant néceſſaire pour que celui-là ait
„ l'idée de celle-ci? D'ailleurs qu'eſt-
„ ce que cette matiere dont vous pré-
„ tendez que mes ſens me procurent
„ une notion ſi diſtincte? Qu'eſt-ce que
„ les élémens ou particules premieres
„ des corps? Vous ne pouvez pas dire
„ que ce ſoient des corps; car ils au-
„ roient eux-mêmes des élémens, & par
„ conſéquent ne ſeroient pas ceux que
„ nous cherchons: & ſi ce ne ſont pas
„ des corps, comment concevez-vous
„ que l'aſſemblage de ces élémens non

„ ma-

„ matériels puisse former cet être que
„ vous appellez matiere ? Direz-vous
„ qu'un corps est composé d'autres corps
„ à l'infini ? Mais n'est-ce pas une chi-
„ mere qu'un être composé dont on ne
„ peut jamais retrouver les composans,
„ ou plutôt dont réellement les compo-
„ sans n'existent pas, puisqu'on ne sau-
„ roit supposer qu'ils existent seuls, &
„ puisqu'ils ne tiennent leur existence
„ que de leur union avec d'autres ê-
„ tres à qui ils la donnent aussi ? Plutôt
„ que d'avoir à dévorer cette multitu-
„ de de contradictions, n'est-il pas plus
„ simple & plus raisonnable de penser
„ que la matiere n'est qu'un phénome-
„ ne, une pure illusion de nos sens, &
„ qu'il n'y a rien hors de nous de sem-
„ blable à ce qu'ils nous représentent ?
„ Je ne puis reconnoître dans l'Univers
„ qu'une seule espece de substance, je
„ n'y vois que Dieu & quelques êtres
„ pensans, ou peut-être que Dieu &
„ moi".

La meilleure réponse à ce Pyrrhonien décidé, est celle de Diogene à Zénon : il faut ou l'abandonner à sa bonne foi, ou le laisser vivre & raisonner avec des

fantômes (*e*). Ce qu'il y a de très-singulier, c'est que des Philosophes estimables, tels que Malebranche, ne se soient abstenus de nier l'existence de la matiere que par la crainte de contredire la Révélation, comme si la Révélation n'étoit pas appuyée sur cette existence : réduisez un incrédule à nier qu'il y ait des corps, il aura bientôt honte de l'être, s'il n'est pas tout-à-fait insensé. Chez le commun des Philosophes Chrétiens, c'est la raison qui défend la Foi ; ici, par une disposition d'esprit singuliere, c'est la foi de Malebranche qui a mis à couvert sa raison, & qui lui a épargné l'absurdité la plus insoutenable. L'imagination de ce Philosophe, souvent malheureuse dans les principes qu'elle lui faisoit adopter, mais presque toujours juste dans les con-

(*e*) Les principaux argumens contre l'existence des corps sont développés fort au long dans un Ouvrage de Berkley, qui a pour titre *Dialogues entre Hilas & Philonoüs* ; ce dernier mot signifie *ami de l'esprit*, nom bien convenable à un Philosophe, ou plutôt à un raisonneur qui ne reconnoît point de corps. A la tête de la Traduction Françoise qu'on en a faite il y a quelques années, on a mis une vignette allégorique, ingénieuse & singuliere. Un enfant voit sa figure dans un miroir, & court pour la saisir, croyant voir un être réel. Un Philosophe placé derriere l'enfant paroît rire de sa méprise ; & au bas de la vignette on lit ces mots adressés au Philosophe : *Quid rides ? Fabula de te narratur.*

conséquences qu'elle en tiroit, l'entraînoit quelquefois bien au-delà du point où il auroit voulu aller. Les principes de Religion dont il étoit pénétré, le retenoient alors sur le bord du précipice; sa Philosophie touchoit au Pyrrhonisme d'une part, & au Spinosisme de l'autre.

La seule réponse raisonnable qu'on puisse opposer aux objections des Sceptiques contre l'existence des corps, est celle-ci. Les mêmes effets naissent des mêmes causes: or supposant pour un moment l'existence des corps, les sensations qu'ils nous feroient éprouver ne pourroient être ni plus vives, ni plus constantes, ni plus uniformes que celles que nous avons: donc nous devons supposer que les corps existent. Voilà jusqu'où le raisonnement peut aller en cette matiere, & où il doit s'arrêter. L'illusion dans les songes nous frappe sans doute aussi vivement que si les objets étoient réels; mais nous parvenons à découvrir cette illusion, lorsqu'à notre réveil nous nous appercevons que ce que nous avons cru voir, toucher ou entendre, n'a aucun rapport ni aucune liaison, soit avec le lieu où nous sommes, soit avec ce que nous nous souve-

nons d'avoir fait auparavant. Nous diſtinguons donc la veille du ſommeil par cette continuité d'actions qui pendant la veille ſe ſuivent & s'occaſionnent les unes les autres ; elles forment une chaîne continue que les ſonges viennent tout-à-coup briſer ou interrompre, & dans laquelle nous remarquons ſans peine les lacunes que le ſommeil y a faites. Par ces principes on peut diſtinguer dans les objets l'exiſtence réelle de l'exiſtence ſuppoſée.

La troiſieme queſtion, comment nous parvenons à nous former l'idée des corps & de l'étendue, renferme des difficultés encore plus réelles, & même en un certain ſens inſolubles. Le toucher nous apprend ſans doute à diſtinguer ce qui eſt *nôtre* d'avec ce qui nous environne; il nous fait, pour ainſi dire, circonſcrire l'Univers à nous-mêmes ; mais comment nous donne-t-il l'idée de cette contiguité de parties, en quoi conſiſte proprement la notion de l'étendue ? Voilà ſur quoi la Philoſophie ne peut nous fournir, ce me ſemble, que des lumieres fort imparfaites. C'eſt que nous ne pouvons remonter juſqu'aux perceptions ſimples qui ſont les élémens de cette perception multiple, comme nous ne pouvons

vons remonter aux élémens de la matiere : c'est que toute perception primitive, unique & élémentaire, ne peut avoir pour objet qu'un être simple ; & qu'il nous est aussi impossible de concevoir comment l'assemblage d'un nombre fini ou infini de perceptions simples produit une perception composée, que de concevoir comment un être composé peut se former d'êtres simples. En un mot la sensation qui nous fait connoître l'étendue, est par sa nature aussi incompréhensible que l'étendue même. Ainsi l'essence de la matiere, & la maniere dont nous nous en formons l'idée, restera toujours couverte de nuages. Nous pouvons conclure de nos sensations, qu'il y a des êtres hors de nous ; mais cet être que nous appellons matiere, est-il semblable à l'idée que nous nous en formons ? C'est ce que nous devons nous résoudre à ignorer. Il est dans chaque Science des principes vrais ou supposés, qu'on saisit par une espece d'instinct auquel on doit s'abandonner sans résistance ; autrement il faudroit admettre dans les principes un progrès à l'infini, qui seroit aussi absurde qu'un progrès à l'infini dans les êtres & dans

les causes, & qui rendroit tout incertain, faute d'un point fixe d'où l'on pût partir. C'est pour satisfaire nos besoins & non pas notre curiosité, que les sensations nous sont données; c'est pour nous faire connoître le rapport que les êtres extérieurs ont au nôtre, & non pour nous faire connoître ces êtres en eux-mêmes. Que nous importe au fond de pénétrer dans l'essence des corps, pourvu que la matiere étant supposée telle que nous la concevons, nous puissions déduire des propriétés que nous y regardons comme primitives, les autres propriétés secondaires que nous appercevons en elle, & que le Systême général des phénomenes, toujours uniforme & continu, ne nous présente nulle part de contradiction? Arrêtons-nous donc, & ne cherchons pas à diminuer par des sophismes subtils, le nombre déjà trop petit de nos connoissances claires & certaines.

Mais quand la matiere, telle que nous la concevons, ne seroit qu'un phénomene fort différent de ce qu'elle est en elle-même, quand nous n'aurions pas d'idée nette, ni peut-être même d'idée juste de sa nature, l'expérience journa-

fiere nous démontre que cet assemblage d'êtres, quel qu'il soit, que nous appellons matiere, est par lui-même incapable d'action, de vouloir, de sentiment & de pensée. C'en est assez pour conclure que cet assemblage d'êtres ne forme point en nous le principe pensant. Le Sage se borne à cette vérité incontestable, sans chercher à rendre raison de la plupart des phénomenes qui accompagnent nos sensations; il n'entreprendra point d'expliquer pourquoi nous rapportons le toucher aux extrémités de notre corps, & comment le principe sentant qui est en nous, principe simple & indivisible de sa nature, se transporte, si on peut parler ainsi, tantôt successivement, tantôt à la fois, dans toutes les extrémités du principe matériel qui sont affectées par les objets extérieurs. Nous avons déjà observé combien la multiplicité instantanée de nos sensations est incompréhensible; l'erreur par laquelle nous rapportons toutes nos sensations aux parties de notre corps l'est peut-être davantage. Mais une erreur encore plus étrange, c'est l'application que nous faisons de la couleur sur la surface des objets. La

ſenſation de couleur ne pouvant être que dans notre ame, il eſt bien extraordinaire que l'ame tranſporte cette ſenſation ſimple à un être qui ne lui eſt uni en aucune maniere, & que de plus elle étende cette ſenſation ſur cet être composé qui n'en eſt nullement ſuſceptible, tant par ſa multiplicité que par ſon incapacité de ſentir. Nouveau Problême métaphyſique plus difficile que tous les précédens, & que nous laiſſerons à réſoudre à notre poſtérité, qui le laiſſera de même à la ſienne.

Ainſi plus on approfondit les différentes queſtions qui ſont du reſſort de la Métaphyſique, plus on voit combien leur ſolution eſt au-deſſus de nos lumieres, & avec quel ſoin on doit les exclure des élémens de Philoſophie. On demande, par exemple, ſi l'ame penſe ou ſent toujours? L'énoncé ſeul de cette queſtion doit faire ſentir l'impoſſibilité d'y répondre. La connoiſſance de la nature de l'ame ne peut ſervir à la réſoudre, puiſque cette connoiſſance nous manque; ainſi les Philoſophes qui ont prétendu que l'ame ne penſe pas toujours, ne peuvent ſe fonder que ſur l'obſervation qu'ils en ont faite. Or c'eſt

pen-

penser, qu'observer qu'on ne pense pas; & à l'égard de ces momens si fréquens & si fugitifs, où l'on n'a rien observé, & dont on ne juge que par réminiscence, cette réminiscence peut-elle être assez sûre pour nous persuader que nous n'avons point pensé dans ces momens? Ceux au contraire qui soutiennent que l'ame pense toujours, ne le peuvent prétendre que d'après l'attention continuelle qu'ils ont faite à chacune de leurs pensées; & tout le monde fait que la rapidité des pensées qui se suivent en nous ne nous permet pas cette attention soutenue.

Il en est de même d'une infinité d'autres questions dont on doit abandonner la solution aux Métaphysiciens téméraires: En quoi consiste l'union du corps & de l'ame, & leur influence réciproque? En quel tems l'ame est unie au corps? Si les habitudes sont dans le corps & dans l'ame, ou dans l'ame seulement? En quoi consiste l'inégalité des esprits? Si cette inégalité est dans les ames, ou dépend uniquement de la disposition du corps, de l'éducation, des circonstances, de la société? Comment ces différens objets peuvent influer si

différemment sur des ames qui seroient toutes égales d'ailleurs, ou comment des substances simples peuvent être inégales par leur nature? Comment les animaux, avec des organes pareils aux nôtres, avec des sensations semblables, & souvent plus vives, restent bornés à ces mêmes sensations, sans en tirer comme nous une foule d'idées abstraites & réfléchies, les Notions métaphysiques, les Langues, les Loix, les Sciences & les Arts? Enfin jusqu'où la réflexion peut porter les animaux, & pourquoi elle ne peut les porter au-delà? Les idées innées sont une chimere que l'expérience reprouve; mais la maniere dont nous acquérons des sensations & des idées réfléchies, quoique prouvée par la même expérience, n'est pas moins incompréhensible. Sur tous ces objets l'Intelligence suprême a mis au devant de notre foible vue un voile que nous voudrions arracher en vain. C'est un triste sort pour notre curiosité & notre amour-propre, mais c'est le sort de l'humanité. Nous devons du moins en conclure que les Systêmes, ou plutôt les rêves des Philosophes sur la plupart des questions métaphysiques, ne méritent aucune place dans un Ouvrage, uni-

que-

gnement destiné à renfermer les connoissances réelles acquises par l'esprit humain.

L'existence des objets de nos sensations, celle de notre corps & celle de l'être pensant qui existe en nous, conduit le Philosophe à la grande vérité de l'existence de Dieu. Cette vérité ne pouvant être l'objet de la Révélation, (puisque la Révélation la suppose) on ne sauroit trop s'étonner que l'Antiquité ait été partagée sur ce sujet; que des sectes entieres de Philosophes n'ayent reconnu d'autre Dieu que le Monde; & que d'autres, en admettant un Etre souverain, ayent eu des idées assez imparfaites & assez fausses de la nature de cet Etre, pour donner à leurs adversaires de l'avantage sur eux. Il a fallu que Dieu se manifestât directement aux hommes, pour leur faire connoître évidemment cette vérité qu'ils portoient tous au dedans d'eux-mêmes, mais que les uns n'y avoient pas reconnue, & que les autres n'y voyoient qu'à travers un nuage. L'Intelligence suprême a déchiré le voile & s'est montrée; sans ajouter rien aux lumieres de notre Raison par rapport aux preuves de son existence, elle n'a

n'a fait que nous donner pleinement l'usage & l'exercice de ces lumieres.

La preuve de l'existence de Dieu, qui se tire du consentement de tous les Peuples, a paru d'une grande force à plusieurs Philosophes de l'Antiquité. Persuadés qu'ils étoient de l'impossibilité de se former une idée claire de la Nature Divine, il leur suffisoit que tous les Peuples admissent son existence ; la différence des opinions sur la nature de cet Etre étoit peu propre à les frapper, parce qu'ils regardoient cette différence comme une preuve de la foiblesse de l'esprit humain, & l'uniformité de sentimens sur l'existence d'une Intelligence supérieure ; comme une espece d'aveu que le spectacle de l'Univers arrachoit aux hommes, & comme un hommage que cette Intelligence inconnue les forçoit à lui rendre (*f*). Mais la Philosophie éclairée par la Révélation, ayant acquis des idées plus saines de la Divinité, ne sépare plus ces idées de son existence.

Croire

(*f*) Rien n'est peut-être plus éloquent dans toute l'Antiquité, que le commencement du Discours de St Paul dans l'Aréopage. *Athéniens, en passant devant un de vos Autels, j'y ai vu cette inscription :* AU DIEU INCONNU. *C'est ce Dieu que vous adorez sans le connoître, que je vous annonce.*

Croire Dieu ce qu'il n'est pas, est pour le Sage à peu près la même chose que de ne pas croire qu'il existe. Ainsi la preuve de l'existence de Dieu, tirée du consentement des Peuples, ne pouvoit avoir toute sa force tant que l'Univers a été privé des lumieres de l'Evangile. Il ne faut donc pas être étonné que cette preuve n'ait pas alors produit le même effet sur tous les esprits.

Une autre raison des idées obscures ou informes que les anciens Philosophes ont eues sur l'existence de Dieu, c'est que parmi les objections de l'Antiquité Payenne contre cette vérité, il en est plusieurs auxquelles la Révélation seule a l'avantage de répondre. Ces difficultés sont ; la misere de l'homme, qui ne paroît pas devoir être l'ouvrage d'un Etre infiniment bon & infiniment juste ; les désordres de l'Univers dans l'ordre moral ; l'inégalité monstrueuse en apparence dans la distribution des biens & des maux ; le triomphe trop fréquent du vice sur la vertu ; la difficulté de supposer un Etre infiniment puissant & infiniment sage n'ait pas créé le meilleur des Mondes possibles ; & l'impossibilité de concevoir que ce Monde, tel qu'il est, soit

soit le meilleur que Dieu pût créer ; enfin l'incompatibilité apparente de la science de Dieu, de sa sagesse & de sa toute-puissance, avec la liberté de l'homme.

Les Philosophes de l'Antiquité qui révoquerent en doute l'existence du premier Etre, furent coupables, il est vrai, de ne point sentir en cette matiere la supériorité des preuves directes sur les objections. Mais ils avoient du moins la bonne foi de sentir aussi l'insuffisance des réponses que fournit à ces objections la seule lumiere naturelle. Dans cette incertitude ils prenoient le parti du doute, persuadés, disoient-ils, que l'Etre suprême ne pouvoit les punir de ne l'avoir pas mieux connu, puisqu'il avoit couvert pour eux son existence d'obscurité. Mais l'obscurité n'étoit pas suffisante pour les rendre excusables ; ils étoient dans le cas de ces Peuples, que Dieu, par un jugement aussi juste qu'impénétrable, punira éternellement d'avoir ignoré les dogmes du Christianisme ; vérité effrayante, dont la Foi ne nous permet pas de douter.

Les sophismes par lesquels l'existence de Dieu peut être attaquée, ne feront point ombrage au Métaphysicien aidé

aidé des lumieres de la Religion. Il établira d'abord (ce qui est évident par soi-même) qu'il est nécessaire qu'il existe un Etre éternel; il montrera de plus que l'Etre éternel est différent du Monde; que l'arrangement physique de l'Univers ne peut être l'ouvrage d'une matiere brute & sans intelligence; il n'entreprendra point de concilier avec la liberté de l'homme la toute-puissance de Dieu, sa providence & sa science éternelle, parce que l'oracle de Dieu même lui apprend que l'accord de ces vérités est au-dessus de la Raison; il n'imitera pas la Philosophie orgueilleuse qui a entrepris de sonder cet abyme, & n'a fait que s'y perdre; mais il n'en reconnoîtra pas moins l'une & l'autre de ces vérités. Il avouera, par les mêmes raisons, sans chercher à l'expliquer, la différence établie par les Théologiens entre l'*infaillible* & le *nécessaire*; il n'admettra point en Dieu, pour sauver la liberté de l'homme, une prévoyance des actions libres, indépendante de ses décrets, parce qu'une telle prévoyance est impossible; il ne dira point avec d'autres, pour sauver la justice de Dieu, que cet Etre si bon, si parfait & si sage, pre-

produit tout le physique des crimes sans en produire le moral, qui n'est autre chose qu'une *privation*; il renvoie aux rêveries des Scholastiques cette distinction extravagante, & se contente de leur demander pour leur fermer la bouche, comment Dieu après avoir produit tout le physique des crimes, punit ensuite le moral, effet nécessaire de ce physique. Ainsi, au-lieu de faire des détours inutiles pour se retrouver au point d'où il est parti, au-lieu de se couvrir de quelques raisonnemens subtils & frivoles, pour revenir ensuite, pressé par les objections, à la profondeur des décrets éternels, il reconnoît dès le premier moment cette profondeur & son ignorance. Mais pour ôter aux Athées tout sujet de triomphe, il remarque & fait voir sans peine que les objections contre la liberté sont encore plus fortes dans le Systême de l'éternité & de la nécessité de la matiere, que dans celui d'une Intelligence toute puissante & éternelle. Enfin, aux objections sur la misere de l'homme, sur les désordres de l'ordre moral & sur les imperfections de ce Monde, il opposera les dogmes qui nous apprennent

que

que l'homme a péché avant que de naître, qui nous promettent des récompenses & des peines dans une Vie future, & qui nous font voir le plus parfait des Mondes possibles dans celui où il a fallu que Dieu prît la forme humaine. Mais ces différentes matieres étant l'objet de la Révélation, le Philosophe pour ne point en usurper les droits, laisse aux Théologiens à les traiter avec le soin & les détails qu'elles exigent, & se contente de renvoyer les Incrédules aux Ouvrages où elles sont discutées.

Du reste, comme la meilleure réponse aux objections des Athées consiste dans des preuves directes de la vérité qu'ils combattent, le Philosophe s'appliquera principalement au choix de ces preuves: il évitera sur-tout d'en employer aucune qui puisse être sujette à contestation. Rien n'est, on ose le dire, plus indécent, plus scandaleux même, & ne seroit plus nuisible à cette grande vérité (si quelque chose pouvoit lui nuire) que la licence avec laquelle les Scholastiques s'attaquent réciproquement sur leurs démonstrations de l'existence de Dieu, qui ne méritent plus ce nom dès qu'elles ne sont pas hors d'atteinte. L'E-

cole de Scot rejette celle des Thomistes, les Thomistes celle de Scot, Descartes celle de Scot & des Thomistes, les Péripatéticiens modernes celle de Descartes. Il suffit qu'une opinion soit combattue (comme celle des Idées innées) pour qu'on ne doive pas en faire la base d'un argument de l'existence de Dieu. C'est alors moins prouver un premier Etre que l'outrager. Le Philosophe se bornera donc aux preuves qui sont communes à toutes les sectes, aux seuls argumens qui sont fondés sur des principes avoués par tous les siecles & par tous les hommes. Il cherchera l'existence de Dieu dans les Phénomenes de l'Univers, dans les Loix admirables de la Nature, non dans ces Loix métaphysiques sujettes aux exceptions, & que chacun peut étendre, modifier & resserrer à son gré, mais dans les Loix primitives fondées sur les propriétés invariables des corps. Ces Loix si simples qu'elles paroissent dériver de l'existence même de la matiere, n'en dévoilent que mieux l'Intelligence suprême; par la maniere dont elle a construit les différentes parties de notre Univers, elle semble n'avoir eu besoin que de donner

à

à cette grande machine la premiere impulsion, pour en régler à jamais les différens phénomenes, & pour produire, comme par un seul acte de sa volonté, l'ordre constant & inaltérable de la Nature: impulsion trop admirable & trop raisonnée pour être l'effet d'un hasard aveugle. C'est dans ces Loix générales, plutôt que dans les Phénomenes particuliers, que le Philosophe cherchera l'Etre suprême. Ce n'est pas que les procédés d'un insecte qui occupe en apparence si peu de place dans l'Univers, découvrent moins à un esprit attentif l'Intelligence infinie que les Phénomenes généraux: mais ce dernier spectacle est bien plus fait que le premier pour frapper tous les yeux: & les meilleurs argumens en ce genre sont ceux qui peuvent convaincre le plus grand nombre.

De toutes les vérités métaphysiques, celle qui nous intéresse le plus après l'existence de Dieu, & sans laquelle même l'existence de Dieu nous intéresseroit beaucoup moins, est l'Immortalité de l'ame. Comme cette vérité tient en même tems à la Philosophie & à la Révélation, il est nécessaire de distinguer ce qu'elle emprunte de l'une & de l'autre.

La

La Philoſophie fournit des argumens preſſans de la réalité d'une autre Vie. Nous avons de très-fortes raiſons de croire que notre ame ſubſiſtera éternellement, parce que Dieu ne pourroit la détruire ſans l'anéantir, que l'anéantiſſement de ce qu'il a produit une fois ne paroît pas être dans les vues de ſa ſageſſe, & que les corps même ne ſe détruiſent qu'en ſe transformant. Mais d'un autre côté l'exemple des animaux dans leſquels la ſubſtance immatérielle périt avec eux, & ce grand principe que rien de tout ce qui eſt créé n'eſt immortel de ſa nature, ſuffiſent pour nous faire ſentir que Dieu pouvoit ne créer notre ame que pour un tems : ainſi l'impénétrabilité des décrets éternels nous laiſſeroit toujours quelqu'eſpèce d'incertitude ſur cet important objet, ſi la Religion révélée ne venoit au ſecours de nos lumieres, non pour y ſuppléer entiérement, mais pour y ajouter le peu qui leur manque. D'un côté la vertu ſouvent malheureuſe en ce Monde, exige de la juſtice de l'Etre Suprême des récompenſes après la mort ; de l'autre la Révélation nous fait connoître pourquoi Dieu, qui doit des récompenſes à la vertu,

vertu, ne les lui accorde pas dès cette vie même, & souffre qu'elle soit malheureuse sans paroître l'avoir mérité. La Religion seule, dit Pascal, empêche l'état de l'homme en cette vie d'être une énigme. Voilà ce que le Philosophe ne doit point perdre de vue en traitant la question de l'immortalité de l'Ame, pour distinguer, comme dans l'existence de Dieu, les preuves directes qui sont du ressort de la Raison, d'avec les objections dont la Révélation fournit la réponse.

Il est néanmoins assez surprenant que plusieurs anciens Philosophes, quoique privés du secours de cette même Révélation, ayent cru l'ame immortelle, tandis que la spiritualité de l'ame, qui est une vérité purement philosophique, n'a été connue distinctement d'aucun d'eux. La vanité des hommes qui aime à se flatter d'une existence éternelle, a fait faire ce pas aux Sages du Paganisme; &, s'il est permis de le dire, leur erreur sur la nature de l'ame servoit à les confirmer dans la croyance de son immortalité. Ils ne voyoient aucune différence entre dire que l'ame n'étoit rien, & la dépouiller absolument de toute espece de matiere; persuadés d'ailleurs qu'au-

cune particule de matiere ne pouvoit périr, & qu'une matiere douée de sentiment & de pensée (& par conséquent selon eux très-déliée & très-subtile) ne pouvoit perdre cette propriété sans cesser d'être, ils en concluoient que la substance de l'ame étoit immortelle; ils se partageoient seulement sur le sort de cette substance après la mort, & leurs Systêmes sur ce point étoient autant de questions d'aveugles sur la lumiere. Nous avons l'avantage d'être plus éclairés & plus instruits. Les difficultés que l'ame des bêtes semble fournir contre la spiritualité & contre l'immortalité de l'ame, n'ébranlent ni la raison ni la croyance du Sage. Il n'y répond point avec certains Scholastiques par cette absurdité ridicule, que l'ame des bêtes est matiere, parce qu'elle se borne à sentir & qu'elle ne pense pas: il reconnoît que les sensations & la pensée ne peuvent appartenir qu'au même principe; & l'expérience lui prouve d'ailleurs que les bêtes ne sont pas bornées aux sensations pures. Il convient donc que l'ame des bêtes est de la même nature que celle de l'homme quant à la spiritualité, parce qu'il seroit absurde de soutenir que la

la matiere sent & pense dans les animaux & non dans l'homme. Mais il avoue en même tems que la différence de l'ame humaine & de celle des bêtes quant à l'immortalité, vient uniquement de ce que Dieu a voulu que l'ame des animaux pérît avec le corps, & qu'au contraire celle de l'homme subsistât éternellement. Si on lui propose d'expliquer pourquoi les bêtes souffrent, sans l'avoir mérité comme nous par le péché d'un premier pere, & sans aucun espoir de récompense dans une autre vie, il n'éludera point avec Descartes cette objection, en soutenant contre la Raison & l'Expérience que les bêtes sont de purs automates; il se contentera de répondre que si les bêtes ont des sensations cruelles, elles en ont aussi d'agréables qui les en dédommagent; que la nature de tout ce qui a des sensations, est d'être également susceptible de douleur & de plaisir; que c'est une suite de l'union du corps & de l'ame, & de l'action que les autres corps exercent sur les corps animés; action qui dépend elle-même de la constitution immuable de l'Univers, & des loix invariables que son Auteur a établies. Enfin il se contentera d'avoir tiré

de la Philoſophie toutes les lumieres qu'elle peut fournir ſur ce ſujet, & ſe taira ſur ce qu'il ne peut comprendre.

VII.

MORALE.

L'Exiſtence de l'Etre ſuprême étant une fois reconnue, nous conduit à chercher le culte que nous devons lui rendre. Mais quoique la Philoſophie nous inſtruiſe juſqu'à un certain point ſur ce grand objet, cependant les lumieres qu'elle nous donne ſont très-imparfaites. Le Créateur nous en a avertis lui-même, en nous preſcrivant par une Révélation particuliere la maniere dont il veut être honoré, & que tous les efforts de la Raiſon n'auroient pu nous faire découvrir. Ainſi la Religion, qui n'eſt autre choſe que le culte que nous devons à l'Intelligence ſouveraine, ne doit point entrer dans des élémens de Philoſophie; la Religion naturelle ne doit même y paroître que pour nous avertir qu'elle ne ſuffit pas.

Mais ce qui appartient eſſentiellement

& uniquement à la Raison, & ce qui en conséquence est uniforme chez tous les Peuples, ce sont les devoirs dont nous sommes tenus envers nos semblables. La connoissance de ces devoirs est ce qu'on appelle *Morale*, & l'un des plus importans sujets sur lesquels la Raison puisse s'exercer. On ne fait pas tant d'honneur à cette Science dans nos Ecoles. On la rejette pour l'ordinaire à la fin de toutes les autres parties de la Philosophie, apparemment comme la moins intéressante; & on la réduit à quelques pages, où l'on se borne à agiter des questions vuides & scholastiques, aussi peu propres à nous instruire qu'à nous rendre meilleurs.

Connoissons mieux l'étendue de la Morale, & le cas que nous devons en faire. Peu de Sciences ont un objet plus vaste, & des principes plus susceptibles de preuves convaincantes. Tous ces principes aboutissent à un point commun, sur lequel il est difficile de se faire illusion à soi-même; ils tendent à nous procurer le plus sûr moyen d'être heureux, en nous montrant la liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs.

La Morale est une suite nécessaire de l'établissement des Sociétés, puisqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Or l'établissement des Sociétés est dans les décrets du Créateur, qui a rendu les hommes nécessaires les uns aux autres ; ainsi les principes moraux rentrent dans les décrets éternels. Il n'en faut pourtant pas conclure avec quelques Philosophes, que la connoissance de ces principes suppose nécessairement la connoissance de Dieu. Il s'en suivroit de-là, contre le sentiment des Théologiens même, que les Payens n'auroient eu aucune idée de vertu. La Religion sans doute épure & sanctifie les motifs qui nous font pratiquer les vertus morales ; mais Dieu, sans se faire connoître aux hommes, a pu leur faire sentir, & leur a fait sentir en effet la nécessité de pratiquer ces vertus pour leur propre avantage. On a vu même, par un effet de cette Providence qui veille au maintien de la Société, des sectes de Philosophes qui révoquoient en doute l'existence d'un premier Etre, professer dans la plus grande rigueur les vertus humaines. Zénon, Chef des Stoïciens, n'admettoit d'autre

Dieu que l'Univers, & sa Morale est la plus pure que la lumiere naturelle ait pu inspirer aux hommes.

C'est donc à des motifs purement humains que les Sociétés ont dû leur naissance ; la Religion n'a eu aucune part à leur premiere formation ; & quoiqu'elle soit destinée à en serrer le lien, cependant on peut dire qu'elle est principalement faite pour l'homme consideré en lui-même. Il suffit pour s'en convaincre de faire attention aux maximes qu'elle nous inspire, à l'objet qu'elle nous propose, aux récompenses & aux peines qu'elle nous promet. Le Philosophe ne se charge que de placer l'homme dans la Société & de l'y conduire ; c'est au Missionnaire à l'attirer ensuite aux pieds des Autels.

La connoissance des principes moraux qui précede la connoissance de l'Etre suprême, est elle-même précédée par d'autres connoissances. C'est par les sens que nous apprenons quels sont nos rapports avec les autres hommes & nos besoins réciproques ; & c'est par ces besoins réciproques que nous parvenons à connoître ce que nous devons à la Société & ce qu'elle nous doit : il semble donc

qu'on peut définir très-exactement l'injuste, ou, ce qui revient au même, le mal moral, *ce qui tend à nuire à la Société en troublant le bien-être physique de ses membres*. En effet le mal physique est la suite ordinaire du mal moral; & comme nos sensations suffisent, sans aucune opération de notre esprit, pour nous donner l'idée du mal physique, il est évident que dans l'ordre de nos connoissances, c'est cette idée qui nous conduit à celle du mal moral, quoique l'une & l'autre soient de nature différente. Que ceux qui nieront cette vérité supposent l'homme impassible, & qu'ils essayent de lui faire acquérir dans cette hypothese la notion de l'injuste.

Mais cette notion en suppose une autre, celle de la liberté; car si l'homme n'étoit pas libre, toute idée de mal se réduiroit au mal physique. C'est donc renverser l'ordre naturel des idées, que de vouloir prouver l'existence de la liberté par celle du bien & du mal moral. C'est prouver une vérité qui n'est que de sentiment, c'est-à-dire de l'ordre le plus simple, par une vérité sans doute aussi inconrestable, mais qui dépend d'une suite de notions plus combinées.

binées. Nous disons que l'existence de la liberté n'est qu'une vérité de sentiment, & non pas de discussion; il est facile de s'en convaincre. Car, le sentiment de notre liberté consiste dans le sentiment du pouvoir que nous avons de faire une action contraire à celle que nous faisons actuellement: l'idée de la liberté est donc celle d'un pouvoir qui ne s'exerce pas, & dont l'essence même est de ne pas s'exercer au moment que nous le sentons: cette idée n'est donc qu'une opération de notre esprit, par laquelle nous séparons le pouvoir d'agir d'avec l'action même, en regardant ce pouvoir oisif (quoique réel) comme subsistant pendant que l'action n'existe pas. Ainsi la notion de la liberté ne peut être qu'une vérité de conscience. En un mot, la seule preuve dont cette vérité soit susceptible, est analogue à celle de l'existence des corps; des êtres réellement libres n'auroient pas un sentiment plus vif de leur liberté que celui que nous avons de la nôtre; nous devons donc croire que nous sommes libres. D'ailleurs quelles difficultés pourroit présenter cette grande question, si on vouloit la réduire au seul énoncé net dont elle

ſoit ſuſceptible? Demander ſi l'homme eſt libre, ce n'eſt pas demander s'il agit ſans motif & ſans cauſe, ce qui ſeroit impoſſible; mais s'il agit par choix & ſans contrainte; & ſur cela il ſuffit d'en appeller au témoignage univerſel de tous les hommes. Quel eſt le malheureux, prêt à périr pour ſes forfaits, qui ait jamais penſé à s'en juſtifier en ſoutenant à ſes Juges qu'une néceſſité inévitable l'a entraîné dans le crime? C'en eſt aſſez pour faire ſentir aux Philoſophes, combien les diſcuſſions métaphyſiques ſur la liberté ſont inutiles à la tête d'un Traité de Morale. Vouloir aller en cette matiere au-delà du ſentiment intérieur, c'eſt ſe jetter tête baiſſée dans le ténebres.

Comme la juſtice morale des Loix eſt une ſuite de la liberté, & non la liberté une ſuite de la juſtice des Loix, ce ſeroit renverſer, ce me ſemble, l'ordre naturel des idées, de vouloir prouver que nous ſommes libres, parce qu'autrement les Loix ſeroient injuſtes. Je dis plus; on auroit tort de prétendre que ſi nous n'étions pas libres, il faudroit anéantir les Loix. Ce n'eſt ici, je l'avoue, qu'une ſpéculation purement métaphyſique, ſur

une hypothese qui n'existe pas; mais cette spéculation abstraite peut servir à développer & à fixer nos idées sur la matiere que nous traitons. Fussions-nous assujettis dans nos actions à une puissance supérieure & nécessaire, les Loix & les peines qu'elles imposent n'en seroient pas moins utiles au bien physique de la Société, comme un moyen efficace de conduire les hommes par la crainte, & de donner, pour ainsi dire, l'impulsion à la machine. De deux sociétés semblables, composées d'êtres qui ne seroient pas libres, celle où il y auroit des Loix seroit moins sujette au désordre, parce qu'elle auroit, si on peut parler de la sorte, un régulateur de plus. La nécessité physique des Loix, dans des sociétés pareilles, seroit indépendante de la liberté de l'homme; mais dans la société telle qu'elle est, composée d'êtres libres, cette nécessité physique se change en équité morale. Dans le premier cas, les Loix ne seroient que nécessaires; dans le second, elles sont nécessaires & justes.

Ces observations, essentiellement relatives aux questions préliminaires de la Morale, nous ont paru nécessaires pour

prémunir nos Lecteurs contre les notions peu exactes que plusieurs Philosophes ont données de cette Science & des vérités qui en sont la base, & pour faire sentir de quelle maniere ces vérités importantes doivent être traitées.

VIII.

Division de la Morale.

Morale de l'Homme.

QUoique le Genre Humain ne compose proprement qu'une grande famille, neanmoins la trop grande étendue de cette famille l'a obligé de se séparer en différentes sociétés qui ont pris le nom d'Etats, & dont les membres se rapprochent par des liens particuliers, indépendamment de ceux qui les unissent au Systême général. La Morale a donc quatre objets; ce que les hommes se doivent comme membres de la société générale; ce que les sociétés particulieres doivent à leurs membres; ce qu'elles se doivent les unes aux autres; enfin ce que les membres de chaque société particuliere se doivent mutuel-

tuellement, & à l'Etat dont ils sont membres. Les premiers devoirs renferment la Loi naturelle ou générale, qui n'est bornée ni par les tems ni par les lieux, & qu'on peut nommer la *Morale de l'Homme*; les devoirs de la seconde espece peuvent être appellés la *Morale des Législateurs*; ceux de la troisieme la *Morale des Etats*; enfin les devoirs du quatrieme genre, la *Morale du Citoyen.* Ainsi on trouve dans cette division le Droit naturel ou commun; le Droit politique, qu'il ne faut pas confondre avec la politique à laquelle il est souvent contraire; le Droit des gens & le Droit positif. A ces quatre branches de la Morale on peut en ajouter une cinquieme, la *Morale du Philosophe*: elle n'a pour objet que nous-mêmes, & la maniere dont nous devons penser pour rendre notre condition la meilleure ou la moins triste qu'il est possible. Parcourons successivement ces différentes branches, & voyons les principaux points qui s'y rapportent.

Les Loix générales & naturelles sont de deux especes, écrites ou non écrites. Les Loix naturelles écrites sont celles dont l'observation est tellement néces-

ſaire au maintien de la Société; qu'on a établi des peines contre ceux qui les violeroient. On appelle *crime* toute action qui tend à violer les Loix naturelles écrites. De cette ſeule notion ſe déduiſent, comme nous le verrons plus bas, les principes par leſquels on peut juger de la nature & du degré d'énormité de chaque crime.

Les Loix naturelles non écrites ſont celles à l'infraction deſquelles on n'a point attaché de peines, parce que cette infraction ne porte pas un trouble auſſi marqué dans la Société que l'infraction des Loix naturelles écrites. Mais ſi l'obſervation de celles-ci eſt néceſſaire pour rendre la Société durable, l'obſervation de celles-là ne l'eſt pas moins pour rendre la Société douce & floriſſante: leur tranſgreſſion eſt même un poiſon lent, qui doit inſenſiblement la miner & la diſſoudre. Pourquoi néanmoins les Légiſlateurs ſemblent-ils avoir remis à la volonté des Peuples l'obſervation de ces Loix? Pourquoi n'eſt-il point d'action contre l'avarice, la dureté envers les malheureux, l'ingratitude & la perfidie? Celui qui laiſſe périr de miſere un citoyen qu'il peut ſecourir, n'eſt-il pas à-peu-

peu-près aussi coupable envers la Société que s'il faisoit périr ce malheureux par une mort lente? Pourquoi donc les Loix l'ont-elles épargné? C'est que le bien de cet avare étant supposé acquis par des moyens que les Loix ne reprouvent pas, elle ne peuvent le lui arracher pour le donner à d'autres; & que si la Loi qui nous oblige de soulager nos semblables est une des premieres dans l'état de nature, elle est subordonnée, dans l'ordre de la Société, à la Loi qui veut que chacun jouïsse tranquillement & en liberté de ce qu'il possede. De même pourquoi la perfidie & l'ingratitude n'ont-elles point de peines afflictives? C'est par une raison à-peu-près semblable à celle pour laquelle le larcin n'étoit point puni à Sparte, pour nous apprendre à être sur nos gardes avec les hommes, & à ne pas placer trop légérement notre confiance & nos bienfaits: c'est aussi pour ne pas trop accorder à la tyrannie des bienfaiteurs, & pour exciter les hommes aux belles actions par le seul plaisir de les faire. Ainsi la Morale établit la réalité & la justice des Loix non écrites par les raisons mêmes qui ont forcé les Législateurs à être indul-

gens

gens ſur la tranſgreſſion de ces Loix. D'ailleurs, les Légiſlateurs ont pu croire que les hommes ſe feroient juſtice eux-mêmes ſur cette tranſgreſſion, en puniſſant les coupables, ſoit par la honte, ſoit par le mépris, ſoit par le refus de leur ſecours; mais il faut avouer que ſi les Légiſlateurs ont penſé de la ſorte, ils ont eu trop bonne opinion du cœur humain.

L'obſervation des Loix naturelles écrites eſt ce qu'on nomme *probité*; la pratique des Loix naturelles non écrites eſt ce qu'on appelle *vertu*. Cette pratique eſt proprement l'objet de la Morale: car la ſévérité des Loix qui produit la crainte eſt la Morale la plus efficace qu'on puiſſe oppoſer aux crimes; & la vraie Morale, celle qui enſeigne la vertu, eſt le ſupplément des Loix.

La vertu ſera d'autant plus pure que l'on ſera plus rempli de l'amour univerſel de l'humanité. Or notre ame n'a qu'une certaine étendue d'affections: ainſi les paſſions qui rempliſſent l'ame de quelque objet particulier nuiſent à la vertu, parce que le dégré de ſentiment qu'elles emportent & qu'elles conſomment, eſt autant de retranché ſur celui que l'on doit à tous les membres de

la Société pris ensemble. L'amour, par exemple, peut produire quelquefois le même effet que le défaut d'humanité, par la violence avec laquelle il nous concentre dans un objet, & nous détache de tous les autres; il n'éteint pas l'amitié dans les ames vertueuses, mais souvent il l'assoupit; s'il adoucit quelquefois les ames féroces, il dégrade encore plus sûrement les ames foibles. L'amour est pourtant de toutes les passions la plus naturelle, la plus excusable, & la plus commune.

Les passions peuvent donc être contraires à la vertu par leur seul excès, quand elles auroient d'ailleurs un objet louable; mais elles le peuvent être encore par la nature même de leur objet, & pour lors elles sont appellées *vices*; le vice n'étant autre chose qu'un sentiment habituel qui nous porte à l'infraction des Loix naturelles de la Société écrites ou non écrites. C'est pourquoi les passions par leur excès, & les vices par leur nature, sont un des plus grands objets dont la Morale puisse s'occuper. Elle travaille à modérer les unes & à déraciner les autres. Nous disons à modérer les unes; car quoique les senti-

mens

mens trop iſolés & trop concentrés nuiſent à l'exercice des vertus ſociales, la Morale ne prétend pas réduire les affections de l'ame à ſes ſeules vertus. Elle nous apprend ſeulement que ces ſentimens doivent être ſubordonnés à l'amour de l'humanité. *Je préfere*, diſoit un Philoſophe, *ma famille à moi, ma patrie à ma famille, & le genre humain à ma patrie.* Telle eſt la deviſe de l'homme vertueux.

Si on appelle *bien-être* tout ce qui eſt au-delà du beſoin abſolu, il s'enſuit que ſacrifier ſon bien-être aux beſoins d'autrui, eſt le grand principe de toutes les vertus ſociales, & le remede à toutes les paſſions. Mais ce ſacrifice eſt-il dans la nature, & en quoi doit-il conſiſter? Sans doute aucune Loi naturelle ni poſitive ne peut nous obliger à aimer les autres plus que nous; cet héroïſme, ſi un ſentiment abſurde peut être appellé ainſi, ne ſauroit être dans le cœur humain; mais l'amour éclairé de notre propre bonheur nous montre comme des biens préférables à tous les autres, la paix avec nous-mêmes, & l'attachement de nos ſemblables; & le moyen le plus ſûr de nous procurer cette paix & cet attachement, eſt de diſputer aux autres le

le moins qu'il est possible, la jouissance de ces biens de convention, si chers à l'avidité des hommes. Ainsi l'amour éclairé de nous-mêmes est le principe de tout sacrifice moral.

La disposition qui nous porte à ce sacrifice s'appelle désintéressement. On peut donc regarder le désintéressement comme la premiere des vertus morales. C'est en effet celle qui contribue le plus à conserver & à fortifier en nous toutes les autres. C'est aussi celle que les malhonnêtes gens connoissent le moins, celle à laquelle ils croyent le moins, celle enfin qu'ils craignent ou qu'ils haïssent le plus dans ceux à qui ils sont forcés de l'accorder.

Pour fixer quelles sont les loix & les bornes du sacrifice que nous devons aux autres, il faut distinguer deux sortes de nécessaire, l'absolu & le relatif. L'absolu est réglé par les besoins indispensables de la vie; le relatif par l'état & les circonstances. Le nécessaire relatif n'est donc pas égal pour tous les hommes; l'absolu même ne l'est pas; la vieillesse a plus de besoins que l'enfance, le mariage que le célibat, la foiblesse que la force, la maladie que la santé.

La Morale doit s'appliquer à fixer les bornes du néceſſaire abſolu & du néceſſaire relatif. Il ne s'agit point ſur cet article de recourir aux préceptes ni même aux conſeils de la Religion ; il s'agit de ce que la Philoſophie & les Loix rigoureuſes de la ſociété nous permettent ou nous ordonnent. Car des Elémens de Morale doivent être faits pour toutes les Nations, même pour celles que la lumiere de la Foi n'a pas éclairées.

Les bornes du néceſſaire abſolu ſont fort étroites ; un peu de juſtice & de bonne foi avec ſoi-même ſuffira pour les connoître. A l'égard du néceſſaire relatif, la regle la plus ſûre pour en juger eſt l'opinion publique ; elle apprécie toujours équitablement les différens beſoins de chaque état. Un citoyen auroit donc tort de régler en général ſon néceſſaire relatif ſur l'exemple de ſes égaux ; parce que dans un mauvais Gouvernement un état peu eſtimable en lui-même peut être le chemin de l'opulence, & par conſéquent n'autoriſe pas à uſer avec faſte des richeſſes qu'il a procurées. Mais au défaut du Gouvernement la Nation fait juſtice, & prononce ſur ce qui eſt permis à chacun ;

il ne s'agit que de savoir l'entendre.

Au reste une Loi antérieure à toute considération sur le nécessaire relatif, c'est que dans les Etats où plusieurs citoyens manquent du nécessaire absolu (& ces états sont par malheur le plus grand nombre) tous ceux qui ont plus que ce nécessaire doivent à l'Etat au moins une partie de ce qu'ils possedent au-delà. Or quelle est cette partie qu'ils doivent, & qu'ils ne peuvent retenir sans être coupables envers la Société dont ils sont membres? La réponse à cette premiere question (g) renfermera l'obli-

(g) Voici un calcul qui peut servir à nous faire entendre. Supposons en France vingt millions d'habitans, & dix mille millions de richesses ; c'est environ 500 livres par tête, auxquelles chaque citoyen a également droit, & auxquelles même il auroit un droit absolu & rigoureux, si ces 500 livres étoient indispensables pour satisfaire au nécessaire absolu. Mais supposons que le nécessaire absolu se borne à 300 livres, & qu'il y ait dans la Société dix millions d'hommes dont le bien ne se monte qu'à 200 livres. Voilà donc 100 livres qui manquent à chacun de ces citoyens pour le nécessaire absolu, & par conséquent mille millions de richesses dont une portion de la Société est redevable à l'autre dans les regles de la plus exacte justice. Or la partie la plus riche de la Société possede huit mille millions, & comme nous supposons que 300 livres suffisent au nécessaire absolu des dix millions d'hommes qui composent cette partie opulente, il s'ensuit que cette partie a trois mille millions de nécessaire, & cinq mille millions de superflu. Sur ce superflu elle doit mille millions à l'autre partie: c'est donc un cinquieme de ce superflu qu'elle lui doit né-

l'obligation étroite que la Morale nous impose. Mais quand on a satisfait à cette obligation, & qu'on voit encore une partie de ses semblables manquer du nécessaire par l'injustice & la barbarie du plus grand nombre des citoyens, n'est-il pas du devoir de l'homme vertueux de pousser le sacrifice plus loin, de se priver même tout-à-fait de son nécessaire relatif; & l'étendue plus ou moins grande de ce sacrifice, n'est-elle pas la véritable mesure de la vertu?

Voilà les questions importantes qu'on doit

nécessairement. Donc dans la supposition présente, tout citoyen riche de plus de 300 livres, doit en rigueur à ses compatriotes le cinquieme du restant. L'exemple que nous donnons ici n'est qu'une ébauche légere du calcul moral que tout homme de bien doit avoir devant les yeux; nous y avons supposé que les citoyens les plus pauvres ayent au moins 200 livres de revenu, & cette supposition peut être trop forte si une grande partie languit dans la misere; nous avons supposé d'un autre côté que 300 livres sont le nécessaire absolu de chaque particulier, & cette supposition peut être trop peu favorable dans plusieurs cas, eu égard au sexe, à la constitution du corps, à l'éducation qu'on a reçue, & qui augmente nos besoins même malgré nous; mais encore une fois nous ne prétendons ici que donner un exemple du calcul que chaque citoyen est obligé de faire sur des *données* plus exactes; & nous ajoutons que ce calcul est un des principaux points qu'on doit traiter en Morale. Une des conséquences qu'on doit en tirer, & qui paroît mériter beaucoup d'attention, c'est que les charges publiques ne doivent être imposées que sur le nécessaire relatif des Citoyens.

doit traiter dans les Elémens de la Morale de l'Homme. Cette science considérée sous ce point de vue devient une espece de tarif, mais un tarif qui doit effrayer toute ame honnête. Il fera voir à l'homme de bien que s'il lui est permis de desirer les richesses dans la vue d'en faire usage pour diminuer le nombre des malheureux, la crainte des injustices auxquelles l'opulence l'expose doit le consoler, quand il est réduit au pur nécessaire.

Le luxe est au nécessaire relatif ce que celui-ci est au nécessaire absolu; les Loix Morales sur le luxe doivent donc être encore plus rigoureuses que les Loix sur le nécessaire relatif. On peut les réduire à ce principe sévere, mais vrai, que le luxe est un crime contre l'Humanité, toutes les fois qu'un seul membre de la Société souffre & qu'on ne l'ignore pas. Qu'on juge de-là combien peu il y a d'occasions & de Gouvernemens où le luxe soit permis, & qu'on tremble de s'y laisser entraîner, si on a quelque reste d'humanité & de justice. Nous ne parlons ici que des maux civils du luxe, de ceux qu'il peut produire dans la Société; que sera-ce si

on

on y joint les maux purement perſonnels, les vices qu'il produit ou qu'il nourrit dans ceux qui s'y livrent, en énervant leur ame, leur eſprit & leurs corps? Auſſi, plus l'amour de la Patrie, le zele pour ſa défenſe, l'eſprit de grandeur & de liberté ſont en honneur dans une Nation, plus le luxe y eſt proſcrit ou mépriſé; il eſt le fléau des Républiques, & l'inſtrument du deſpotiſme des Tyrans.

Une autre queſtion qui tient à celles du néceſſaire abſolu & relatif, eſt la queſtion de l'Uſure, ſi agitée par les Philoſophes & les Ecrivains moraux. Il ne ſeroit pas ſurprenant que ſur ce point, ainſi que ſur beaucoup d'autres, les préceptes de la Religion allaſſent plus loin que ceux de la Société; mais pour bien connoître ce que la Religion ajoute à la Morale en cette matiere, il eſt du devoir du Philoſophe d'examiner les regles que la Raiſon & l'Equité purement naturelle nous preſcrivent: En quoi conſiſte l'uſure proprement dite? Si ce qui eſt uſure dans un cas peut ne pas l'être dans un autre, eu égard aux circonſtances & aux perſonnes? Si l'aliénation du fonds eſt néceſſaire pour pouvoir exiger l'intérêt de l'argent? Enfin, ſi l'intérêt com-

composé, c'est-à-dire l'intérêt de l'intérêt, est en lui-même plus contraire à la Morale que l'intérêt simple? On pourroit faire voir à cette occasion, (& c'est une observation que nous croyons nouvelle & importante) que si l'intérêt composé est plus onéreux au débiteur que l'intérêt simple, lorsque le débiteur s'acquitte au-delà du tems par rapport auquel l'intérêt est fixé, l'intérêt composé est au contraire favorable au débiteur lorsqu'il s'acquitte avant ce même tems: vérité de calcul qu'un Auteur de Morale peut mettre aisément à la portée de tout le monde (*h*).

Les

(*h*) Pour rendre sensible à tous nos Lecteurs cette observation, supposons qu'un particulier prête à un autre une somme d'argent à 3 pour 1 d'intérêt par an; cette usure exorbitante ne peut sans doute jamais être permise en morale, mais l'exemple est choisi pour rendre le calcul plus facile. Il est clair qu'au commencement de la premiere année, c'est-à-dire, dans l'instant du prêt, le débiteur devra simplement la somme prêtée 1; qu'au commencement de la deuxieme année il devra la somme 4; & que cette somme 4 devant porter son intérêt à 3 pour 1, il sera dû au commencement de la troisieme année la somme 4 plus 12, ou 16; ensorte que les sommes 1, 4, 16 dûes au commencement de chaque année, c'est-à-dire à des intervalles égaux, formeront une proportion dans laquelle le troisieme nombre contient le second, comme celui-ci contient le premier. Or par la même raison si on cherche la somme dûe au milieu de la premiere année, on trouvera que cette somme est 2, parce que la somme dûe au milieu de la premiere année doit

Les Loix naturelles, écrites ou non écrites, ont principalement pour but de conserver ou d'améliorer l'existence physique des citoyens; mais outre cette existence, il en est encore une autre qu'on peut appeller existence morale, & qui ne doit pas leur être moins chere: elle est fondée sur l'estime & la confiance de leurs semblables, sentiment pré-

doit former aussi une proportion semblable avec les sommes 1 & 4 dûes au commencement & à la fin de cette année, & qu'en effet la somme 1 est contenue dans la somme 2, comme la somme 2 l'est dans la somme 4. Présentement, dans le cas de l'intérêt simple, le débiteur de la somme 4 au commencement de la deuxieme année, ne devroit que la somme 7 & non 16 au commencement de la troisieme; mais au milieu de la premiere année il devroit la somme 2 & $\frac{1}{2}$; car l'argent qui rapporte 3 pour 1 à la fin de l'année dans le cas de l'intérêt simple, & 6 (c'est-à-dire le double de 3) à la fin de la deuxieme année, doit rapporter $\frac{3}{2}$, c'est-à-dire, la moitié de 3, au milieu de la premiere année. Donc dans le cas de l'intérêt composé, le débiteur devra moins avant la fin de la premiere année, que dans le cas de l'intérêt simple. Donc si l'intérêt composé est favorable au créancier dans certains cas, il l'est au débiteur dans d'autres. La compensation, il est vrai, n'est pas égale, puisque l'avantage du débiteur finit avec la premiere année, & que celui du créancier commence alors pour aller toujours en croissant à mesure que le nombre des années augmente. Néanmoins il n'est pas inutile d'avoir fait cette remarque, ne fût-ce que pour montrer, que l'intérêt simple dans certains cas est moins favorable au débiteur que l'intérêt composé, si la convention est telle que le débiteur soit obligé de s'acquitter avant la fin de l'année de l'emprunt

précieux sans lequel aucune Société ne peut subsister.

Les citoyens ont trois especes d'existence morale. La premiere, qui consiste dans la réputation de *probité*, ne sauroit être trop ménagée dans ceux qui la méritent, & trop ouvertement attaquée dans ceux qui en sont indignes. La seconde, qui consiste dans la réputation de *vertu*, est moins rigoureusement nécessaire, & par conséquent, lorsqu'elle est usurpée, elle peut être attaquée avec plus de liberté; mais elle ne sauroit l'être avec trop de circonspection & de justice. Enfin, la troisieme est la réputation de *talent* & de *mérite*, qui moins nécessaire encore, peut aussi souffrir des attaques plus vives quand elle n'est pas méritée. Ces attaques sont l'objet de la critique; ainsi la critique est non seulement permise, elle est encore utile & nécessaire, pourvu qu'on ne la confonde pas avec la satyre, dont le but est plutôt de nuire que d'éclairer. Mais c'est peut-être une des questions les plus délicates de la Morale, que de marquer avec équité la différence précise de la satyre & de la critique: d'un côté la vanité offensée voit la satyre où elle

n'eſt pas, de l'autre la malignité voudroit trop en reculer les bornes.

IX.

Morale des Légiſlateurs.

NOus avons donné dans l'article précédent le précis des grands objets ſur lesquels doit porter la Morale de l'Homme. Celle des Légiſlateurs a deux branches, ce que tout Gouvernement de quelqu'eſpece qu'il ſoit doit à chacun de ſes membres, & ce que chaque eſpece particuliere de Gouvernement doit à ceux qui lui ſont ſoumis.

Conſervation & tranquillité; voilà ce que tout Gouvernement doit à ſes membres, & ce qu'il doit également à tous. Or c'eſt par les Loix que tout Gouvernement ſatisfait à ces deux points. Le premier principe de la Morale des Légiſlateurs eſt donc, qu'il n'y a de bon Gouvernement que celui dans lequel les citoyens ſont également portégés & également liés par les Loix. Ils ont alors un même intérêt à ſe défendre & à ſe reſpecter les uns les autres; & en ce ſens

ſens ils ſont égaux, non de cette égalité métaphyſique qui confond les fortunes, les honneurs & les conditions, mais d'une égalité qu'on peut appeller morale, & qui eſt plus importante à leur bonheur. L'égalité métaphyſique eſt une chimere qui ne ſauroit être le but des Loix, & qui feroit plus nuiſible qu'avantageuſe. Etabliſſez cette égalité, vous verrez bientôt les membres de l'Etat s'iſoler, l'anarchie naître, & la Société ſe diſſoudre. Etabliſſez au contraire l'inégalité morale, vous verrez une partie des membres opprimer l'autre, le deſpotiſme prendre le deſſus, & la Société s'anéantir.

Il en eſt des Loix comme des Sciences : ce n'eſt pas par le nombre des principes particuliers, c'eſt par la fécondité & l'application des principes généraux qu'on leur donne de l'étendue & de la force. Les Loix ſont de deux eſpeces, criminelles ou civiles. Par rapport aux Loix criminelles, la Morale s'attache à développer les principes qui doivent en diriger l'objet, l'établiſſement & l'exécution.

Les Loix ſuppoſent qu'aucun citoyen ne doit ſe trouver par ſa ſituation dans

la néceſſité abſolue d'attenter à la vie ou à la fortune d'un autre. Elles ne doivent donc permettre d'attaquer la vie de ſon ennemi que pour défendre la ſienne. Mais elles ne peuvent permettre en aucune occaſion d'attaquer par des moyens violens la fortune de qui que ce ſoit; non ſeulement parce qu'elles doivent toujours offrir au citoyen des moyens de rentrer dans ce qu'on lui a ravi; mais parce que l'œconomie & la balance de la Société doit être telle, qu'aucun citoyen n'y ſoit malheureux ſans l'avoir mérité; ce qui lui ôte le droit de dépouiller ou de vexer ſon ſemblable. Ce n'eſt pas à dire pourtant que dans une Société mal gouvernée (comme la plupart le ſont) les citoyens malheureux puiſſent ſe procurer par des violences le néceſſaire que la Société leur refuſe; tolérer ces violences ne feroit dans l'état qu'un mal de plus. La punition des coupables eſt alors une eſpece de ſacrifice que la Société fait à ſon repos; mais il feroit juſte de joindre à ce ſacrifice une punition beaucoup plus ſévere de ceux qui gouvernent.

On peut diſtribuer les crimes en différentes claſſes; dans la premiere ſont ceux

ceux qui ôtent ou qui attaquent injustement la vie; dans la seconde, ceux qui attaquent l'honneur; dans la troisieme, ceux qui attaquent les biens; dans la quatrieme, ceux qui attaquent la tranquillité publique; dans la cinquieme, ceux qui attaquent les mœurs. Les peines des crimes doivent leur être proportionnées; ainsi ceux de la premiere espece doivent être punis par des peines capitales, ceux de la seconde par des peines infamantes, ceux de la troisieme par la privation des biens, ceux de la quatrieme par l'exil ou la prison, ceux de la cinquieme par la honte & le mépris public. Telles sont en général les maximes que le Droit naturel prescrit sur cette matiere, & qui ne doivent souffrir d'exceptions que le moins qu'il est possible. Car le crime doit être puni non seulement à proportion du degré auquel le coupable a violé la Loi, mais encore à proportion du rapport plus ou moins étroit, & plus ou moins direct de la Loi au bien de la Société. C'est la regle sur laquelle le Législateur doit juger du degré d'énormité des crimes, & sur-tout de la distinction qu'on doit y apporter, en les envisageant soit par rap-

port à la Religion, soit par rapport à la Morale purement humaine. Par-là on peut expliquer pourquoi le vol, par exemple, est puni par les Loix beaucoup plus sévérement que des crimes qui attaquent la Religion aussi directement que le vol; pourquoi la fornication, quoique beaucoup moins criminelle en elle-même que l'adultere caché, est cependant en un sens plus nuisible à la Société humaine, puisqu'elle tend ou à multiplier dans l'Etat les citoyens malheureux & sans ressource, ou à faciliter la dépopulation par la ruine de la fécondité.

C'est ainsi que la Morale Législative décide quelle doit être la peine des crimes, eu égard à leur objet, à leur nature, aux circonstances dans lesquelles ils ont été commis, à la forme du Gouvernement, au caractere de la Nation. C'est en conséquence des mêmes principes qu'elle examine: Si dans la punition des crimes il n'est pas quelquefois nécessaire d'aller au-delà des limites que la Loi naturelle semble prescrire, & dans quels cas le Législateur y est obligé? Si on doit infliger des peines infamantes aux actions qui ne sont pas infames en elles-

elles-mêmes ? Si le Juge doit suivre dans tous les cas la lettre de la Loi ? S'il peut être permis, dans quelque espece de Gouvernement que ce soit, de s'assurer, sans l'intervention des Loix, de la personne d'un citoyen dangereux ?

Nous ne faisons qu'indiquer ici ces différens points de la Morale des Loix criminelles. Celle des Loix civiles est plus courte. Il est en ce genre un grand nombre de questions sur lesquelles le Philosophe ne doit pas appuyer, à cause de l'arbitraire qu'elles renferment. Il doit se borner aux objets généraux de l'administration, examiner les cas où l'on doit sacrifier le bien particulier au bien public, & ceux où il peut y avoir des exceptions à cette maxime ; les principes qui rendent les impôts justes ou injustes ; la différence de la dépendance civile, par laquelle les citoyens tiennent tous également au corps de l'Etat dont ils sont sujets, & de la dépendance domestique, par laquelle les enfans sont soumis à leurs peres, les femmes à leurs maris, les serviteurs à leurs maîtres ; les bornes de la dépendance domestique où les citoyens peuvent être les uns des autres, & la nécessité de

modifier cette dépendance sans la rompre, pour resserrer les liens de la dépendance civile ; les Loix du mariage, la plupart trop onéreuses au sexe le plus foible, parce qu'elles ont été faites par le plus fort ; en un mot les maximes qui doivent servir de base aux grands principes du Gouvernement. Le reste est la matiere de la Jurisprudence, Science trop contentieuse & trop peu uniforme pour avoir place dans des élémens de Philosophie.

Enfin, l'objet des Législateurs étant de procurer le plus grand bien de la Société qu'ils gouvernent, ils doivent encore engager les hommes à concourir à ce bien pour leur propre intérêt. Si le Droit politique demande qu'un citoyen ne devienne pas trop puissant, le Droit naturel exige qu'un citoyen utile soit récompensé. Les récompenses sont de deux especes, les richesses & les honneurs. Les richesses sont dûes à ceux qui ont enrichi l'Etat, les honneurs à ceux qui l'ont honoré. Que les citoyens qui se plaignent d'être pauvres ou d'être oubliés, méditent cette regle, & qu'ils se jugent.

Comme le mérite, les talens & les services rendus à l'Etat sont personnels, les ré-

récompenses doivent l'être aussi. Ainsi la famille d'un citoyen, lorsqu'elle n'a d'autre mérite que celui de lui appartenir, ne devroit pas participer aux honneurs qu'on lui rend, si ce n'est autant que cette participation seroit elle-même un honneur de plus pour le citoyen. Cette participation devroit-elle donc s'étendre au-delà du tems où le citoyen peut en jouir, c'est-à-dire, au-delà de sa vie? Et la Noblesse héréditaire, sur-tout dans les Pays où les Nobles ont beaucoup de prérogatives, n'a-t-elle pas l'inconvénient de faire jouir des avantages dûs au mérite, des hommes souvent inutiles, ou même nuisibles à la Patrie?

Si les honneurs ne se doivent qu'au mérite, ils ne doivent donc pas être la récompense de la fortune; ils ne doivent donc pas se vendre. C'est à-peu-près, dit Platon, comme si on faisoit quelqu'un Général ou Pilote pour son argent. Ceux qui ont fait la meilleure apologie de cette vénalité, ont dit que dans des Etats despotiques, où le Prince gouverné par ses Courtisans est exposé à faire de mauvais choix, le hasard donnera de meilleurs sujets que le choix du Prince, & que l'espérance de s'avancer

par les richesses entretiendra l'industrie ; c'est-à-dire, à proprement parler, que la vénalité des honneurs ne devroit avoir lieu que dans un Gouvernement dont le principe seroit mauvais, & dont le Chef seroit indigne de l'être.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des principes purement moraux qui doivent guider & éclairer les Législateurs. La Religion par ses préceptes, ses conseils, ses récompenses & ses peines, est le complément des Loix ; mais comment & jusqu'à quel point doit-elle en faire partie ? De-là plusieurs grandes questions qui appartiennent essentiellement à la Morale Législative : Est-il nécessaire que les Loix Civiles & celles de la Religion soient séparées ? Que les unes & les autres n'aient rien de commun entre elles, ni quant aux obligations, ni quant aux peines ? Que la Religion n'ait aucune influence sur les Effets Civils, ni ceux-ci sur la Religion ? La tolérance de toutes les manieres d'honorer l'Etre Suprême, ne seroit-elle pas l'effet infaillible de cette distinction de Loix ? Enfin, dans des élémens de Morale Législative ne doit-on pas établir l'esprit de douceur & de modération à l'égard de quelque

culte

culte que ce puisse être? Cette derniere question est la plus facile à décider. En effet, parmi cette multitude de Religions qui couvrent la surface de la Terre, il n'y a point de Nation qui ne croie posséder la vraie; ainsi des élémens de Morale devant embrasser tout l'Univers, décideroient en pure perte de la prééminence d'une Religion sur une autre; ils ne feroient là-dessus changer aucun Peuple; ils doivent donc se borner à conseiller aux hommes de se supporter sur ce point. D'ailleurs, si l'intolérance religieuse d'une Société par rapport à ses membres, étoit autorisée par la Morale, elle devroit l'être par les mêmes principes, de société à société; or quel trouble affreux n'en résulteroit-il pas sur la surface de la Terre? Animés par un zele éclairé, nous envoyons nos Missionnaires à la Chine: si les Chinois, poussés par un zele aveugle, en faisoient autant par rapport à nous, traînerions-nous leurs Missionnaires au supplice? Nous nous bornerions à tâcher de les convertir.

Il faut donc bien distinguer l'esprit de tolérance, qui consiste à ne persécuter personne, d'avec l'esprit d'indifférence qui regarde toutes les Religions comme

égales. Plût-à-Dieu que cette distinction, si essentielle & si juste, fût bien connue de toutes les Nations! La Religion Chrétienne, qu'il est si important aux hommes de pratiquer, seroit plus aisée à leur faire connoître. Car la charité que cette Religion même nous oblige d'avoir pour ceux qui ont le malheur de l'ignorer, n'exclut pas les voies de douceur par lesquelles elle doit s'insinuer dans les esprits. Bien loin de rejetter ces moyens de persuasion, elle les favorise & les prépare; sa nature est sans doute de faire des prosélytes, mais sans y employer l'autorité coactive. Les récompenses & les distinctions sont le seul ressort dont les Législateurs puissent se permettre de faire usage, pour mettre la véritable Religion en honneur. Par ce moyen elle acquerra de jour en jour des sectateurs d'autant plus fideles, qu'ils seront volontaires. La persécution produiroit un effet tout opposé. Dans le premier cas, la vanité seule, sans aucun effort, détache insensiblement les hommes de leurs opinions, dans l'autre au contraire elle les y attache.

L'application de ces principes doit principalement avoir lieu, lorsqu'il y a

dans

dans un Etat deux Religions puissantes, rivales l'une de l'autre. Dans quelques Gouvernemens on y a ajouté un autre moyen de miner insensiblement celle des deux Religions qu'on veut affoiblir; c'est d'ouvrir la porte à toutes les especes de culte. Ainsi, disent les partisans de ce Systême, „ pour prévenir ou faire „ cesser une inondation dans certains „ fleuves, on y ajoute de nouvelles „ eaux, qui creusent le lit & rendent „ le courant plus rapide; au-lieu de „ faire au fleuve des saignées, qui en „ affoiblissant la rapidité des eaux, ne „ seroient propres qu'à augmenter le „ débordement. La rivalité de deux „ Religions qui se disputent l'empire „ chez un Peuple, est plus propre à y „ causer des désordres civils que le mê„ lange de cent Religions que l'Etat „ tolere toutes, & qui se méprisent „ mutuellement sans se craindre & sans „ se nuire. Aussi l'Angleterre, qui admet „ toutes les manieres d'honorer Dieu „ qu'il a plû aux hommes d'inventer, „ ne connoît pas ces disputes funestes „ de Religion dont tant d'autres Peu„ ples ont éte la victime ". Nous n'examinerons pas si ce Systême a été en effet utile

utile à l'Angleterre; mais il nous paroîtroit dangereux, & par rapport à la Religion, & par rapport à la Politique, d'en faire une regle générale.

L'intolérance en matiere de Religion (nous parlons toujours de l'intolérance qui persécute) est d'autant plus injuste dans son principe & dans ses effets, qu'en général les hommes sont assez portés d'eux-mêmes, ou à suivre la Religion du Pays qu'ils habitent, ou du moins à la respecter lorsqu'on ne les y force pas. Pour s'en convaincre il suffit de faire attention à l'horreur que les Incrédules même affectent pour ceux de leurs semblables qui embrassent une autre Religion que celle où ils sont nés. De la part d'un Chrétien persuadé, cette horreur est naturelle; mais dans un homme qui regarde toutes les Religions comme aussi indifférentes que la maniere de se vêtir, quel peut en être le principe? Seroit-ce pure inconséquence? Seroit-ce plutôt une suite de ce sentiment de respect pour la Religion de nos peres, que l'éducation a gravé dans nous, & auquel on obéit, même sans s'en appercevoir?

Au reste, soit que l'Etat doive entrer

ou

ou non dans les questions de Religion; il doit au moins veiller avec soin à ce que les Ministres de la Religion ne deviennent pas trop puissans. Si leur pouvoir peut être de quelque utilité, c'est dans les Etats despotiques, pour servir de barriere à la tyrannie; c'est-à-dire, que ce pouvoir n'est alors qu'un moindre mal opposé à un plus grand.

Ces principes généraux de la Tolérance Civile (qu'il ne faut pas confondre encore une fois avec la Tolérance Ecclésiastique, c'est-à-dire, avec l'indifférence pour toute Religion) nous ont paru mériter par leur importance d'être indiqués ici avec quelque étendue, comme un des principaux points qu'on doit s'appliquer à traiter dans des élémens de Morale Législative. Mais en laissant à chaque citoyen la liberté de penser en matiere de Religion, lui laissera-t-on celle de parler & d'écrire? La tolérance, ce me semble, ne doit pas aller jusques-là, sur-tout si les écrits & les discours dont il s'agit attaquent la Religion dans sa Morale. Cette regle s'étend même sans difficulté aux écrits qui attaquent le Dogme, chez les Nations qui ont le bonheur de posséder la vraie Re-

ligion. La question devient plus difficile à résoudre par rapport aux Contrées dont les Peuples sont engagés dans l'erreur ; sur-tout quand cette erreur est connue d'une grande partie de la Nation, & que ceux qui gouvernent n'y participent pas, ou n'y sont soumis qu'en apparence. En effet, si d'un côté, comme le Christianisme nous l'enseigne, rien n'est plus déplorable que de laisser en matiere de Religion toute une Nation plongée dans les ténebres, de l'autre il est quelquefois plus nuisible qu'utile pour le repos de cette même Nation, de chercher à lui arracher ce voile imposteur. On voit par-là avec combien de précautions & de sagesse cette question doit être discutée. Mais quelque méthode qu'on suive pour la résoudre, il est un principe que l'on ne doit pas oublier en la traitant, & qu'on ne sauroit trop inspirer à tous les citoyens : c'est qu'il y a de la démence à combattre la Religion si elle est vraie, & bien peu de mérite si elle est fausse.

On a quelquefois attaqué les adversaires déclarés du Christianisme par ce principe, qu'ils anéantissent autant qu'il est en eux le seul frein que puisse avoir le

le peuple. Il seroit dangereux, ce me semble, d'appuyer uniquement, comme ont fait quelques Ecrivains, sur cette considération purement politique. Ce seroit faire injure à la vraie Religion, que de vouloir la conserver & la défendre par les mêmes vues qu'une invention purement humaine. Ce seroit d'ailleurs ignorer, que si la croyance d'un Dieu vengeur est un des plus puissans remparts que les Législateurs puissent opposer à la méchanceté des hommes, ce motif n'agit pas avec une égale force sur tous les esprits. La multitude, pour l'ordinaire, n'est vivement agitée que par la crainte d'un mal ou l'espérance d'un bien présent. Une expérience triste, mais malheureusement trop vraie, prouve, à la honte de l'humanité, que les crimes qui sont punis par des Loix se commettent peu, en comparaison de ceux dont l'Etre Suprême est le seul Témoin & le seul Juge, quoique la Loi Divine défende également les uns & les autres. Ainsi d'un côté les peines dont la Foi nous menace, sont par leur nature le frein le plus redoutable des crimes; de l'autre l'aveuglement de l'esprit humain empêche ce frein d'être aussi général qu'il pourroit l'être.

Il

Il résulte de tout ce qu'on vient de dire, que dans les Pays même où la Tolérance Civile est admise, le Moraliste ne doit pas établir cette regle, de ne jamais punir les écrits contre la Religion; mais qu'il doit laisser à la prudence du Gouvernement & des Magistrats, à déterminer en ce genre ce qu'il vaut mieux ignorer que punir.

Quelques Philosophes de nos jours prétendent, que si l'on proscrit entiérement les Ouvrages contre la Religion, il ne seroit peut-être pas moins à propos d'interdire aussi les Ecrits en sa faveur. „ Dès „ qu'il n'y aura point, disent-ils, d'ad„ versaires déclarés, ces écrits ne ser„ viroient qu'à prouver aux simples que „ la Religion a des adversaires secrets. „ D'ailleurs qu'ajouteront tous ces Ou„ vrages aux excellens Livres déjà com„ posés en faveur du Christianisme? Et „ qu'y ajoutent-ils souvent en effet, „ que des argumens foibles & mal pré„ sentés, qui prouvent plus de zele que „ de lumiere, & qui peuvent donner „ aux Incrédules une apparence d'avan„ tage"? Nous convenons que dans la supposition présente, les écrits en faveur de la Religion seroient moins né-

cessaires; mais nous ne voyons pas qu'il puisse jamais être dangereux de soutenir une bonne cause par de bonnes raisons, même sans avoir d'adversaires à combattre.

Outre les Loix générales qui ont rapport aux hommes considérés comme membres d'une Société quelconque, chaque Société particuliere a une forme qui lui est propre; & sa forme est principalement déterminée par deux choses; par la nature des Loix particulieres de chaque Société, & par la nature de la puissance chargée de les faire observer. Cette puissance réside, ou dans le corps de l'Etat pris ensemble, ou dans une partie des citoyens, ou dans un seul; ce qui constitue les trois especes de Gouvernemens, Démocratique, Aristocratique, & Monarchique. Le détail de ce qui convient aux uns & aux autres n'appartient point à des élémens de Morale; l'esquisse suivante offre les principaux points sur lesquels on doit s'arrêter.

D'un côté les abus sont plus sujets à s'introduire, & plus difficiles à guérir dans un grand que dans un petit Etat; mais de l'autre un grand Etat a plus de ressources en lui-même pour sa conservation

vation & pour ſa défenſe. C'eſt donc une belle queſtion de Morale Légiſlative, que de ſavoir s'il eſt bon qu'il y ait de grands Etats ; & quel eſt pour chaque Etat le degré d'étendue & le genre de Gouvernement le plus convenable, ſuivant le caractere des Peuples ?

Lorſque l'Etat en corps n'eſt pas dépoſitaire des Loix, le corps particulier ou le citoyen qui en eſt chargé, n'en eſt abſolument que le dépoſitaire & non le maître ; rien ne l'autoriſe à changer à ſon gré les Loix. C'eſt en vertu d'une convention entre les membres que la Société s'eſt formée ; & tout engagement à des liens réciproques. Telle eſt la morale de tous les Rois juſtes. Il répugne en effet à la nature de l'eſprit & du cœur humain, qu'une multitude d'hommes ait dit ſans condition à un ſeul ou à quelques-uns : *Commandez-nous, & nous vous obéirons.*

Sans diſcuter les avantages réciproques du Gouvernement Républicain & du Monarchique, la Morale établit ſeulement, que la meilleure République eſt celle qui par la ſtabilité des Loix & l'uniformité du Gouvernement reſſemble le mieux à une bonne Monarchie,

&

& que la meilleure Monarchie est celle où le pouvoir n'est pas plus arbitraire que dans la République.

Les devoirs mutuels du Gouvernement & des membres sont le fondement de la véritable liberté du citoyen, qu'on peut définir la dépendance des devoirs, & non des hommes. Plus le principe du Gouvernement s'éloigne de cet esprit de liberté, plus l'Etat est voisin de sa ruine. Le despotisme porte en lui-même sa cause de destruction, parce qu'une troupe d'esclaves se lasse bientôt de l'être, ou se laisse facilement subjuguer par les Etats voisins. Le Tyrannicide est né du pouvoir arbitraire; & les Peuples que la Réligion n'a pas éclairés, ont honoré ce crime comme une vertu; mais la Religion apprend aux Chrétiens à regarder cette vie comme un état de souffrance, & à laisser à l'Etre Suprême la vengeance & la mort. Ce qu'il y a de singulier, & ce qu'il nous sera peut-être permis de remarquer en passant, comme une des plus étranges contradictions de l'esprit humain, c'est que les anciens Romains après avoir assassiné leurs Tyrans, ne refusoient point d'en faire des Dieux; ils plaçoient dans le Ciel avec les Maîtres

de

de l'Univers ceux qu'ils avoient crus indignes de vivre sur la Terre avec les hommes. Il étoit décidé que le Chef de l'Empire devoit après sa mort être un Dieu, n'eût-il été qu'un monstre durant sa vie; le tyrannicide en délivroit; l'apothéose n'étoit qu'une vaine cérémonie, qui sans engager le peuple à rien, pouvoit flatter sa vanité. Néron *Dieu* nuisoit moins à l'Empire que Néron *homme*.



X.

Morale des Etats.

ENfin chaque Etat, outre ses Loix particulieres, a aussi des Loix à observer par rapport aux autres. Ces Loix ne différent point de celles que les membres d'une même Société doivent observer mutuellement. La modération, l'équité, la bonne foi, les égards réciproques, en doivent être les grands principes. C'est-là toute la base du Droit des gens, & du Droit de la guerre & de la paix. Cette Morale, il est vrai, n'est pas fort utile, eu égard au peu de moyens qu'elle a pour se faire pratiquer.

quer. La Morale de l'Homme est assurée par les Loix de chaque Etat qui veillent à ce qu'elle soit observée, & qui pour cela ont la force en main; la Morale des Législateurs est appuyée sur la dépendance réciproque du Gouvernement & des Sujets; mais les Etats sont les uns par rapport aux autres, à-peu-près comme les hommes dans l'état du pure nature; il n'y a point pour eux d'autorité coactive, la force seule peut régler leurs différends. Un citoyen est obligé d'observer les Loix, même quand on ne les observe pas à son égard, parce que ces Loix se sont chargées de sa défense; il ne sauroit en être de même d'un Etat par rapport à un autre. Ainsi on punit les malfaiteurs, & on se soumet aux conquérans. Nous n'avons rien de plus à dire ici sur la Morale des Etats. On sera peut-être étonné du peu d'étendue que nous lui donnons dans cet Essai; mais malheureusement pour le Genre-Humain, elle est encore plus courte dans la pratique.



XI.

Morale du Citoyen.

LA Morale du Citoyen vient immédiatement après celle des Etats: Elle se réduit à être fidele observateur des Loix Civiles de sa Patrie, & à se rendre le plus utile à ses concitoyens qu'il est possible.

Tout citoyen est redevable à sa Patrie de trois choses; de sa vie, de ses talens, & de la maniere de les employer.

Les Loix de la Société obligent ses membres de se conserver pour elle, & par conséquent leur défendent de disposer d'une vie qui appartient aux autres hommes presqu'autant qu'à eux. Voilà le principe que la Morale purement humaine nous offre contre le Suïcide. On demande si ce motif de conserver ses jours aura un pouvoir suffisant sur un malheureux accablé d'infortune, à qui la douleur & la misere ont rendu la vie à charge? Nous répondons qu'alors ce motif doit être fortifié par d'autres plus puissans, que la Révélation y ajoute. Aussi les seuls Peuples chez lesquels le suïcide ait été généralement flétri, sont ceux qui ont eu le bonheur d'embrasser

le Christianisme. Chez les autres il est indistinctement permis, ou flétri seulement dans certains cas. Les Législateurs purement humains ont pensé qu'il étoit inutile d'infliger des peines à une action dont la nature nous éloigne assez d'elle-même, & que ces peines d'ailleurs étoient en pure perte, puisque le coupable est celui à qui elles se font sentir le moins. Ils ont regardé le suïcide, tantôt comme une action de pure démence, une maladie qu'il seroit injuste de punir, parce qu'elle suppose l'ame du coupable dans un état où il ne peut plus être utile à la Société; tantôt comme une action de courage, qui *humainement parlant* suppose une ame ferme & peu commune. Tel a été le suïcide de Caton d'Utique. Plusieurs Ecrivains ont très-injustement accusé cette action de foiblesse; ce n'étoit point par-là qu'il falloit l'attaquer. *Caton*, disent-ils, *fut un lâche de se donner la mort, il n'eut pas la force de survivre à la ruine de sa Patrie.* Ces Ecrivains pourroient soutenir par les mêmes principes, que c'est une action de lâcheté que de ne pas tourner le dos à l'ennemi dans un combat, parce qu'on n'a pas le courage de supporter l'ignominie

minie que cette fuite entraîne. De deux maux que Caton avoit devant les yeux, la mort ou la liberté anéantie, il choisit sans doute celui qui lui parut le moindre; mais le courage ne consiste pas à choisir le plus grand de deux maux; ce choix est aussi impossible que de desirer son malheur. Le courage consistoit, dans la circonstance où se trouvoit Caton, à regarder comme le moindre des deux maux qu'il avoit à choisir, celui que la plupart des hommes auroient regardé comme le plus grand. Si les lumieres de la Religion dont il étoit malheureusement privé lui eussent fait voir les peines éternelles attachées au suïcide, il eût alors choisi de vivre, & de subir, par obéissance à l'Etre Suprême, le joug de la tyrannie.

Mais quand une raison purement humaine pourroit excuser en certaines circonstances le suïcide proprement dit que le Christianisme condamne, cette même raison n'en proscrit pas moins en toute occasion le suïcide lent de soi-même, qui ne peut jamais avoir ni motif ni prétexte. De ce principe résulte une vérité que la Philosophie enseigne, & que la Religion bien entendue confirme;

me; c'est que les macérations indiscrettes qui tendent à abréger les jours, sont une faute contre la Société, sans être un hommage à la Religion. S'il y a quelques exceptions à cette regle, la Raison & le Christianisme nous apprennent qu'elles sont très-rares. L'Etre Suprême, par des motifs que nous devons adorer sans les connoître, peut choisir parmi les êtres créés quelques victimes qui s'immolent à son service, mais il ne prétend pas que tous les hommes soient ses victimes. Il a pu se consacrer une Thébaïde dans un coin de la Terre, mais il seroit contre ses Loix & ses desseins que l'Univers devînt une Thébaïde. Ces réflexions suffisent pour faire sentir sous quel point de vue le suïcide doit être proscrit par la Morale.

Non seulement le citoyen est redevable de sa vie à la Société Humaine; il est encore redevable de ses talens à la Société que le sort lui a donnée, ou qu'il s'est choisie. Nous disons qu'il s'est choisie; car dans les Gouvernemens qui ne sont pas absolument tyranniques, chaque membre de l'Etat, dès qu'il trouve sa condition trop onéreuse, est libre de renoncer à sa Patrie pour en chercher

une nouvelle. L'attachement si naturel & si général des hommes pour leur Pays, est fondé ou sur le bonheur qu'ils y goûtent; ou sur l'incertitude de se trouver mieux ailleurs. Faites connoître aux Peuples d'Asie nos Gouvernemens modérés d'Europe, les Despotes de l'Asie seront bientôt abandonnés de leurs sujets; faites connoître à chaque citoyen de l'Europe le Gouvernement sous lequel il se trouvera le plus libre & le plus heureux, eu égard à ses talens, à ses mœurs, à son caractere, à sa fortune; il n'y aura plus de Patrie, chacun choisira la sienne. Mais la Nature a prévenu ce désordre, en faisant craindre, même à la plupart des citoyens malheureux, de rendre par le changement leur situation plus fâcheuse.

Puisque tout citoyen, tant qu'il reste dans le sein de sa Patrie, lui doit l'usage de ses talens, il doit les employer pour elle de la maniere la plus utile. Cette maxime peut servir à résoudre la question si agitée dans ces derniers tems, jusqu'à quel point un citoyen peut se livrer à l'étude des Sciences & des Arts, & si cette étude n'est pas plus nuisible qu'avantageuse aux Etats? Question qui

a rapport à la Morale Législative & à celle du Citoyen, & qui peut bien mériter à ce double titre de trouver sa place dans des élémens de Morale. Sans prétendre ici la traiter à fond, il ne sera peut-être pas inutile d'exposer en peu de mots de quel côté la Morale doit l'envisager, & d'indiquer les moyens de la résoudre en la décomposant.

Si on réduit l'homme aux connoissances de nécessité absolue, son cours d'étude ne sera pas long. La Nature lui fait connoître ses besoins, & lui offre par ses différentes productions le moyen de les satisfaire. Cette même Nature, paisiblement écoutée, lui apprend ses devoirs rigoureux envers les autres. En voilà assez pour former une Société de Sauvages. On pourroit demander quels avantages réels un Etat policé peut avoir sur une Société pareille. Cette question se réduit à décider, si l'éducation qui augmente tout à la fois nos connoissances & nos besoins, nous est plus avantageuse que nuisible; s'il nous est plus utile de multiplier nos plaisirs factices, & par conséquent de nous préparer des privations, que de nous borner aux plaisirs simples & toujours sûrs que la Na-

ture nous offre. Notre but en proposant ces questions, n'est point de faire regretter à personne l'état de Sauvage; la vérité force seulement à dire, qu'en mettant à part la connoissance de la Religion, il ne paroît pas qu'on ait rendu beaucoup plus heureux le petit nombre de Sauvages qu'on a forcé de vivre parmi des Peuples policés. Mais le même amour de la vérité oblige d'ajouter en même tems, que les regrets de ces Sauvages sur leur premier état, ne prouveroient rien pour la préférence qu'on devroit lui accorder. Ces regrets seroient seulement une suite de l'habitude, & de l'attachement naturel des hommes à la maniere de vivre qu'ils ont contractée dès l'enfance. Il s'agit donc uniquement de savoir si un citoyen, né & élevé parmi des Peuples policés, y est plus ou moins heureux qu'un Sauvage né & élevé parmi ses pareils. Le consentement des hommes semble avoir décidé cette question par le fait; la plupart d'entr'eux ont cru qu'il leur étoit plus avantageux de vivre dans des Etats policés; & l'on ne peut guere accuser le Genre Humain d'être aveugle sur ses vrais avantages. Or la Police des Etats sup-

suppose au moins quelque degré de culture & de connoissances dans les membres qui les composent : reste à examiner jusqu'où ces connoissances doivent être portées.

Nos connoissances sont de deux especes, utiles ou curieuses. Les connoissances utiles ne peuvent avoir que deux objets, nos devoirs & nos besoins ; les connoissances curieuses ont pour objet nos plaisirs, soit de l'esprit, soit du corps. Les connoissances utiles doivent nécessairement être cultivées dans une Société policée ; mais jusqu'où s'étendent les connoissances utiles ? Il est évident qu'on peut resserrer ou augmenter cette étendue, selon que l'on aura plus ou moins égard aux différens degrés d'utilité.

Les connoissances d'utilité premiere, sont celles qui ont pour objet les besoins ou les devoirs communs à tous les hommes. Ensuite viennent les connoissances qui nous sont utiles par rapport à la Société particuliere dans laquelle nous vivons ; savoir la connoissance des Loix de cette Société, & de ce que la Nature fournit à nos besoins dans le Pays que nous habitons. Enfin on doit placer au troisieme rang les connoissances utiles à

une Société considérée dans son rapport aux autres.

Toutes les connoissances dont nous venons de faire mention, doivent être cultivées dans une Société policée. Il semble d'abord que cet objet ouvre un champ fort vaste ; cependant ce champ si vaste se resserre beaucoup, si on réduit ces connoissances à ce qu'elles ont d'absolument nécessaire.

A l'égard des connoissances simplement curieuses, il faut en distinguer de deux especes. Quelques-unes tiennent au moins indirectement aux connoissances utiles. Il doit donc être permis, il est même avantageux que ces Sciences soient cultivées avec quelque soin, surtout si elles dirigent leurs recherches vers les objets d'utilité.

Mais que dirons-nous des connoissances de pure spéculation, de celles qui ont pour unique but le plaisir ou l'ostentation de savoir? Il semble que l'on ne doit s'appliquer à ces sortes de Sciences que faute de pouvoir être plus utile à sa Nation. D'où il résulte qu'elles doivent être peu en honneur dans les Républiques, où chaque citoyen faisant une partie réelle & indispensable de

l'Etat,

l'Etat, est plus obligé de s'occuper d'objets utiles à l'Etat. Ces études sont donc réservées aux citoyens d'une Monarchie, que la constitution du Gouvernement oblige d'y rester inutiles, & de chercher à adoucir leur oisiveté par des occupations sans conséquence.

Nous ne parlons encore ici que des Sciences purement spéculatives, qui renfermées dans un objet abstrait & difficile, ne sauroient être l'occupation ou l'amusement que d'un très-petit nombre de personnes. Il n'en est pas tout-à-fait de même des connoissances de pur agrément. Si leur culture ne peut être l'ouvrage que du talent & du génie, les fruits qui en naissent doivent être partagés & goûtés par la multitude. Ces connoissances pouvant contribuer à l'agrément de la Société, sont sans doute préférables à cet égard aux connoissances de spéculation aride; mais cet avantage est compensé par un inconvénient considérable. En multipliant les plaisirs, elles en inspirent ou en entretiennent le goût, & ce goût est proche de l'excès & de la licence; il est plus facile de le réprimer que de le régler. Il seroit donc peut-être plus à propos

que les hommes se fussent interdits les Arts d'agrément que de s'y être livrés (*i*). Néanmoins ces Arts d'agrément étant une fois connus, ils peuvent, dans certains Etats, occuper un grand nombre de sujets oisifs, & les empêcher de rendre leur oisiveté nuisible. Nous passerions les bornes de cet Essai, si nous entrions dans un plus grand détail. Mais en considérant ainsi sous différens chefs la question proposée, & en la divisant en différentes branches, on pourra examiner, ce me semble, avec quelque précision, l'influence que la culture des Sciences & des Beaux-Arts peut avoir sur la Morale des Etats & sur celle du Citoyen.

XII.

Morale du Philosophe.

VEnons à la Morale du Philosophe. Elle a pour but, ainsi que nous l'avons

(*i*) La plupart des Arts, dit Xenophon, livre 5. des *Dits mémorables*, corrompent le corps de ceux qui les exercent; ils obligent de s'asseoir à l'ombre & auprès du feu; on n'a de tems ni pour ses amis, ni pour la République.

l'avons dit, la maniere dont nous devons penser pour nous rendre heureux indépendamment des autres. Cette maniere de penser se réduit à deux principes, au détachement des richesses & à celui des honneurs. Le premier entre dans la Morale de l'Homme, & nous en avons parlé; le second paroît tenir moins à cette Morale, parce que les honneurs ne font partie ni de notre véritable bien-être physique, ni même de l'existence morale à laquelle tous les citoyens ont un droit égal. Mais si le désintéressement sur les honneurs n'est pas d'obligation morale par rapport à la Société, il n'est pas moins nécessaire à notre bonheur que le désintéressement sur les richesses. La Raison permet sans doute d'être flatté des honneurs, mais sans les exiger ni les attendre; leur jouissance peut augmenter notre bonheur, leur privation ne doit point l'altérer. C'est en cela que consiste la vraie Philosophie, & non dans l'affectation à mépriser ce qu'on souhaite. C'est mettre un trop grand prix aux honneurs que de les fuir avec empressement ou de les rechercher avec avidité; le même excès de vanité produit ces deux effets contraires.

D'après ces principes la Morale établit & détermine jusqu'où il est permis de porter l'ambition. Cette passion, le plus grand mobile des actions & même des vertus des hommes, & que par cette raison il seroit dangereux de vouloir éteindre, a cela de singulier, que lorsqu'elle est modérée, c'est un sentiment estimable, la suite & la preuve de l'élevation de l'ame; & que portée à l'excès, elle est le plus odieux & le plus funeste de tous les vices. En effet elle est le seul qui ne respecte rien, ni sang, ni liaisons, ni devoirs. L'avare est quelquefois généreux pour son ami, l'amant lui sacrifie quelquefois sa maîtresse, l'ambitieux sacrifie tout à l'objet qu'il veut atteindre ou qu'il possede. Aussi de tous les maux que les passions des hommes leur causent, les malheurs que l'ambition leur fait éprouver sont ceux qui excitent le moins la compassion du Sage.

Pour réprimer plus efficacement l'ambition, la Morale nous fait sur-tout envisager les excès qui en sont la suite. C'est parce que l'ambition excessive est une passion si détestable, que l'envie en est une si honteuse. Ces deux passions ont leur source dans le même principe; l'am-

l'ambition a ſeulement quelque choſe de moins vil, en ce qu'elle ſe montre pour l'ordinaire à découvert, au-lieu que l'envie agit en ſe cachant; elle ſuppoſe en effet, ou la connoiſſance ſecrette de ſon infériorité & de ſon impuiſſance, ou, ce qui eſt plus bas encore, le chagrin de la juſtice rendue à ſon inférieur, c'eſt-à-dire, le chagrin d'un bien fait à autrui qui n'eſt pas un mal pour ſoi: or aucun de ces deux ſentimens n'eſt fait pour être mis au grand jour. L'envie ſuppoſe toujours au moins quelque mérite réel dans celui qui en eſt l'objet; elle eſt donc toujours injuſte; c'eſt pour cela qu'elle ſe cache. Si l'objet de l'envie n'a qu'un mérite factice, d'emprunt ou de cabale, l'envie diminue à proportion, & ſe tourne bientôt en mépris pour celui qui reçoit les honneurs, pour ceux qui les donnent, & pour les honneurs même.

La jalouſie en amour n'eſt pas du même genre que l'envie; c'eſt un ſentiment plus naturel, & dont on a beaucoup moins à rougir. Elle n'eſt autre choſe que la crainte d'être troublé dans la poſſeſſion de ce qu'on aime. L'amour eſt un ſentiment ſi excluſif, & qui anéantit tellement tous les autres, qu'il

exige

exige naturellement un retour semblable de la part de son objet. Ce n'est donc point en y attachant une idée de bassesse, que la Morale attaque la jalousie en amour; c'est en nous représentant les malheurs dont l'amour même est la source : sentiment doux & terrible, qu'on peut demander si l'Etre Suprême l'a imprimé aux hommes dans sa faveur ou dans sa colere. Un Philosophe de nos jours examine dans un de ses Ouvrages, pourquoi l'amour fait le bonheur de tous les êtres, & le malheur de l'homme: c'est, dit-il, qu'il n'y a dans cette passion que le physique de bon, & que le moral, c'est-à-dire le sentiment qui l'accompagne, n'en vaut rien. Ce Philosophe n'a pas prétendu sans doute que le moral de l'amour n'ajoutât pas au plaisir physique; l'expérience seroit contre lui: il n'a pas voulu dire non plus que le moral n'est qu'une illusion, ce qui est vrai, mais ne détruit pas la vivacité du plaisir; & combien peu de plaisirs ont un objet réel! Il a voulu dire seulement que le moral de l'amour est ce qui en cause tous les maux, & en cela on ne peut que souscrire à son avis. Concluons seulement de-

de cette triſte vérité, que ſi dès lumieres ſupérieures à la Raiſon ne nous promettoient pas une condition meilleure, nous aurions beaucoup à nous plaindre de la Nature, qui en nous préſentant d'une main le plus ſéduiſant des plaiſirs, ſemble avoir voulu nous en éloigner de l'autre par les écueils dont elle l'a environné; elle nous a, pour ainſi dire, placés ſur le bord d'un précipice entre la douleur & la privation.

C'eſt donc le grand principe de la Morale du Philoſophe, (& tel eſt le déplorable ſort de la condition humaine) qu'il faut preſque toujours renoncer aux plaiſirs pour éviter les maux qui en ſont la ſuite ordinaire. Cette exiſtence inſipide, qui nous fait ſupporter la vie ſans nous y attacher, eſt pourtant l'objet de l'ambition & des efforts du Sage; & c'eſt en effet, tout mis en balance, la ſituation que notre condition préſente nous doit faire deſirer le plus. Encore la plupart des hommes ſont-ils ſi à plaindre, qu'ils ne peuvent même par leurs ſoins ſe procurer cet état d'indifférence & de paix; mille cauſes tendent à le troubler; les unes, comme la douleur corporelle, ſont abſolument indépendantes

de

de nous; d'autres, comme le desir de la considération, des honneurs & de la gloire, ont leur source dans l'opinion des autres, qui n'est guere plus en notre pouvoir; d'autres enfin ont leur origine dans notre propre opinion, mais n'en sont pas pour cela des Tyrans moins funestes à nôtre tranquillité. Toutes les leçons de la Philosophie sur ce point seront bien foibles pour nous guérir, si la Nature ne nous y a préparés d'avance par une disposition qui dépend principalement de la structure des organes. Il est vrai que cette insensibilité, soit physique, soit morale, a l'inconvénient de porter en même tems sur les plaisirs & sur les maux, & d'affoiblir les uns en adoucissant les autres; comme l'extrême sensibilité à la douleur suppose aussi des organes plus propres à faire goûter les impressions agréables.

On voit par cet exposé, quels sont les principaux points de la Morale du Philosophe. Celle des Législateurs & celle des Etats ne regardent qu'un assez petit nombre d'hommes; celle de l'Homme & celle du Citoyen intéressent chaque membre de la Société; mais elles ont, si on peut parler ainsi, des traits marqués

qués & tranchans que chacun doit appercevoir sans peine; la Morale du Philosophe a des nuances plus fines qui ne peuvent être saisies que par des esprits justes & des ames fortes. Cette partie si importante de la Science des mœurs en doit être le principal fruit, le but auquel doit aspirer tout homme qui pense; c'est par-là que des élémens de cette Science doivent se terminer. La Morale du Philosophe termine en même tems la partie de la Philosophie qui doit nous intéresser le plus, & qui contient l'Art de raisonner, la connoissance de l'Etre Suprême, celle de nous-mêmes & de nos devoirs.

Nous sera-t-il permis de conclure ces élémens de Morale par un souhait que l'amour du Bien public nous inspire, & dont il seroit à desirer qu'un Citoyen philosophe jugeât l'exécution digne de lui? Ce seroit celle d'un Catéchisme de Morale à l'usage & à la portée des Enfans. Peut-être n'y auroit-il pas de moyen plus efficace de multiplier dans la Société les hommes vertueux; on apprendroit de bonne heure à l'être par principes; & l'on sait quelle est sur notre ame la force des vérités qu'on y a

gravées dès l'enfance. Il ne s'agiroit point dans cet Ouvrage de rafiner & de discourir sur les notions qui servent de base à la Morale; on en trouveroit les maximes dans le cœur même des enfans, dans ce cœur où les passions & l'intérêt n'ont point encore obscurci la lumiere naturelle. C'est peut-être à cet âge que le sentiment du juste & de l'injuste est le plus vif; & quel avantage n'y auroit-il pas à le développer & à l'exercer de bonne heure? Mais un Catéchisme de Morale ne devroit pas se borner à nous instruire de ce que nous devons aux autres. Il devroit insister aussi sur ce que nous nous devons à nous-mêmes; nous inspirer les regles de conduite qui peuvent contribuer à nous rendre heureux; nous apprendre à aimer nos semblables & à les craindre, à mériter leur estime & à nous consoler de ne la pas obtenir; enfin à trouver en nous la récompense des sentimens honnêtes & des actions vertueuses. Un des points les plus importans, & en même tems les plus difficiles de l'éducation, est de faire connoître aux enfans jusqu'à quel degré ils doivent être sensibles à l'opinion des hommes; trop d'indifférence peut en

faire

faire des scélérats, trop de sensibilité peut en faire des malheureux.

XIII.

GRAMMAIRE.

AVant que de finir la premiere partie de cet Essai, qui renferme les Sciences les plus nécessaires à l'homme, la Logique, la Métaphysique & la Morale, nous ne devons pas omettre une réflexion très-importante. Quoique nous ayons séparé ces différentes Sciences, pour les envisager chacune plus particuliérement, eu égard à la nature & à la différence de leur objet, elles sont cependant plus unies entr'elles, & ont plus d'influence réciproque qu'on ne s'imagine ; & par cette raison l'ordre le plus philosophique qu'on puisse suivre pour les biens traiter, est peut-être moins de les traiter séparément, que de les faire marcher de front, & comme rentrer l'une dans l'autre. En effet la Métaphysique a pour but d'examiner la génération de nos idées, & de prouver qu'elles viennent toutes de nos sensations.

tions. Or pour faire cet examen d'une maniere complette, il faut montrer de quelle maniere nos sensations font naître en nous les idées qui en paroissent les moins dépendantes, comme celles du juste & de l'injuste. Ainsi les premieres vérités de la Métaphysique sont essentiellement liées aux premieres notions de la Morale; & dans une analyse philosophique on ne sauroit les séparer. D'un autre côté la Logique est l'Art de comparer les idées entr'elles: or pour apprendre à les comparer, il est nécessaire d'en connoître la génération: la Métaphysique, sous ce point de vue, doit donc précéder la Logique. Mais en même tems on ne peut développer la génération des idées sans faire usage de l'Art du raisonnement; ainsi la Logique doit précéder à cet égard l'examen de la génération des idées. Il est donc évidemment impossible de traiter séparément & distinctement l'une de ces trois Sciences, la Logique, la Métaphysique & la Morale, sans supposer quelques notions déjà acquises dans les deux autres. Or comment éviter cette apparence de *cercle vicieux*, si propre à jetter dans des élémens de Philosophie une espece

espece de confusion, suite nécessaire & fâcheuse de l'ordre même qu'on voudroit y observer? Un peu d'attention à la marche de notre esprit dans l'analyse de ses perceptions, servira à nous faire éviter cet inconvénient. La faculté de juger, ainsi que celle de sentir, s'exerce en nous dès que nous commençons à exister: à peine un enfant a-t-il des sensations qu'il les compare, qu'il connoît ce qui lui est utile ou nuisible, & par conséquent qu'il juge. Il y a donc en nous une Logique naturelle & comme d'instinct, qui préside à nos premieres opérations, & que le Philosophe doit supposer. La Logique considérée comme Science, est l'Art de faire des combinaisons plus composées & plus difficiles, & c'est de cet Art que le Philosophe doit donner les regles. Ainsi il examinera d'abord comment nous connoissons par nos sensations l'existence des objets extérieurs; il cherchera ensuite comment nos sensations produisent nos idées; il jettera à cette occasion les premiers fondemens de la Morale, & renverra à la Morale proprement dite le détail & le développement des vérités qui portent sur ces fon-

fondemens inébranlables. La génération des idées étant suffisamment connue, le Philosophe expliquera pour lors l'Art de les comparer, c'est-à-dire, la Logique, pour passer de-là à la grande vérité de l'Existence de Dieu, qui étant la plus utile application des regles du raisonnement, doit en être la premiere.

Mais une autre Science qu'il ne faut pas séparer de la Logique & de la Métaphysique, & qui appartient essentiellement à l'une & à l'autre, c'est la Grammaire, ou l'Art de parler. D'un côté la formation des Langues est le fruit des réflexions que les hommes ont faites sur la génération de leurs idées; & de l'autre le choix des mots par lesquels nous exprimons nos pensées, a beaucoup d'influence sur la vérité ou sur la fausseté des jugemens que nous portons, ou que nous faisons porter aux autres. Ainsi c'est principalement par rapport à l'Art de raisonner, & à celui d'analyser nos idées, que le Philosophe traite de la Grammaire. Par conséquent il doit se borner aux principes généraux de la formation des Langues; principes dont les regles de chaque Langue particuliere sont des applications faciles,

ou des exceptions bizarres qui n'ont d'autre raison que le caprice des Instituteurs. Le Grammairien Philosophe traitera donc des différentes especes de mots; de ceux qui expriment des individus; de ceux qui ne désignent que des êtres abstraits; de ceux qui marquent les différentes manieres d'être, les différentes vues sous lesquelles l'esprit peut envisager un objet; de ceux qui expriment des idées simples, & qui par conséquent n'étant point susceptibles de définition, peuvent être regardés comme les racines philosophiques des Langues, c'est-à-dire, comme les termes primitifs & fondamentaux qui servent à expliquer tous les autres; de la maniere de reconnoître ces mots, & ceux qui renferment des idées composées; du sens propre des mots & de leur sens figuré ou métaphorique; de la nécessité de bien distinguer ces différens sens, pour éviter les erreurs où l'on s'expose quand on les confond; enfin de la maniere dont on peut apprendre les Langues dans lesquelles on connoît un certain nombre de mots, en se servant de la signification connue de ces mots pour découvrir celle des autres. Car il n'est point de Langue que nous ne puissions

apprendre comme nous avons appris notre Langue maternelle, dans laquelle il a fallu que nous trouvassions de nous-mêmes, sans le secours des Maîtres ni des Livres, le sens d'un très-grand nombre de mots, & en général de tous ceux qui n'expriment point des individus réels & physiques. C'est par des combinaisons plus ou moins réitérées, & quelquefois très-multipliées & très-fines, que nous sommes parvenus à connoître la signification de ces termes. Aussi le plus grand effort d'esprit est-il peut-être celui que nous faisons en apprenant à parler. L'homme le plus stupide en apparence y parvient néanmoins, & nous montre de quel degré de patience & de sagacité le besoin nous rend capables.

Outre les différens sens dont un même mot est susceptible, le Grammairien Philosophe traite aussi des différens mots susceptibles d'un même sens, & qu'on appelle *synonimes*. On peut donner ce nom, ou à des mots qui ont absolument & rigoureusement le même sens, & qui peuvent en toute occasion être substitués indifféremment l'un à l'autre; ou à des mots qui présentent la même idée avec de légeres variétés qui la modifient,

fient, de maniere qu'il ne soit permis d'employer l'un à la place de l'autre, que dans des occasions où l'on n'aura pas besoin de faire sentir ces variétés. Ce seroit peut-être un défaut dans une Langue, que d'avoir des synonimes de la premiere espece; mais c'en seroit un beaucoup plus grand que de manquer de synonimes du second genre. Une telle Langue seroit nécessairement pauvre & sans aucune finesse. En effet, ce qui constitue deux ou plusieurs mots synonimes, c'est d'abord un sens général qui est commun à ces mots; & ce qui fait ensuite que ces mots ne sont pas toujours synonimes, ce sont des nuances souvent délicates & quelquefois presque imperceptibles, qui modifient ce sens primitif & général: ainsi toutes les fois que par la nature du sujet qu'on traite, on n'a point à exprimer ces nuances, & qu'on n'a besoin que du sens général, chacun des synonimes peut être indifféremment mis en usage; par conséquent s'il y a une Langue dans laquelle on ne puisse jamais employer indifféremment deux mots l'un pour l'autre, il faut en conclure que le sens de ces mots differe, non par des nuances fines, mais par des

différences très-marquées & très-grossieres: les mots de la Langue n'exprimeront donc plus ces nuances, & dès-lors la Langue sera pauvre & sans finesse.

Après avoir détaillé dans la Grammaire Philosophique ce qui regarde les mots, on passera à la *proposition*, qui n'est autre chose qu'un jugement énoncé. On en considérera les différentes parties & les différentes especes, & l'on pourra donner en conséquence les principes généraux de la *Construction*; c'est-à-dire, les regles pour s'énoncer clairement dans quelque Langue que ce puisse être. On examinera à cette occasion la question si souvent agitée, & qui peut-être est encore à résoudre, s'il y a dans certaines Langues une *inversion* proprement dite, & en quoi cette inversion consiste? Il ne peut y avoir d'inversion proprement dite, que dans le cas où l'ordre des mots d'une proposition differe de l'ordre des idées que ces mots expriment. La question de l'inversion consiste donc à savoir suivant quel ordre les idées renfermées dans une proposition, se présentent à l'esprit de celui qui l'énonce. Or s'il est très-difficile, pour ne rien dire de plus, de fixer

&

& de déterminer cet ordre, à cause de la rapidité avec laquelle nos idées se succédent ; s'il est même plus que vraisemblable, comme on l'a déjà remarqué, que notre esprit a souvent plusieurs idées à la fois ; si le nombre de ces idées qui peuvent en même tems nous être présentes, est plus ou moins grand suivant le degré d'attention & la nature des esprits ; le moyen d'établir des regles lumineuses & générales sur l'ordre naturel des idées, & par conséquent sur celui des mots dans les jugemens que nous énonçons ?

Ces différentes questions sont les principaux points sur lesquels doit rouler la Grammaire Philosophique ; le reste doit être abandonné aux Grammaires particulieres de chaque Langue.

XIV.

MATHE'MATIQUES.

Algebre.

DIeu, l'Homme, & la Nature, voilà, suivant la division générale de l'Encyclopédie, les trois grands objets de l'étude du Philosophe. Nous venons de

de voir quelle route il doit suivre dans l'étude des deux premiers; le troisieme, quoique moins important, présente un champ beaucoup plus vaste, par la multitude des parties qu'il renferme, & par les lumieres que nous y pouvons acquérir. Car telle est la fatalité attachée à l'esprit humain, que moins un sujet l'intéresse, plus il trouve presque toujours de facilité pour le connoître; & cela est si vrai, que dans l'étude même de la Nature, les premiers principes, dont il nous importeroit le plus d'être instruits, sont absolument cachés pour nous. Mais sans nous consumer en regrets inutiles sur les biens dont nous sommes privés, profitons de ceux dont il nous est permis de jouir.

L'étude de la Nature est celle des propriétés des Corps; & leurs propriétés dépendent de deux choses, de leur mouvement & de leur figure. Ainsi les Sciences qui s'occupent de ces deux points, c'est-à-dire, la Méchanique & la Géométrie, sont les deux clefs indispensablement nécessaires de la Physique. La Géométrie qui doit précéder, comme plus simple, doit elle-même être précédée par une autre Science plus universelle, celle qui traite des pro-

prié-

priétés de la grandeur en général, & qu'on appelle Algebre. Deux raisons doivent donner à cette Science un rang distingué dans des élémens de Philosophie. La premiere, c'est que la connoissance de l'Algebre facilite infiniment l'étude de la Géométrie & de la Méchanique, & qu'elle est même absolument nécessaire à la partie transcendante de ces deux Sciences, dont la Physique, prise dans toute son étendue, ne sauroit se passer. La seconde, c'est que s'il y a des Sciences qui doivent avoir place par préférence dans des élémens de Philosophie, ce sont sans doute celles qui renferment les connoissances les plus certaines accordées à nos lumieres naturelles. Or l'Algebre tient le premier rang parmi ces Sciences, puisqu'elle est l'instrument des découvertes que nous pouvons faire sur la grandeur.

Néanmoins toute certaine qu'elle est dans ses principes, & dans les conséquences qu'elle en tire, il faut avouer qu'elle n'est pas encore tout-à-fait exemte d'obscurité à certains égards. (*k*).

Est-

(*k*) Pour n'en citer qu'un seul exemple, je ne connois aucun Ouvrage où ce qui regarde la théorie des quantités négatives soit parfaitement éclairci.

Eſt-ce la faute de l'Algebre? Ne feroit-ce pas plutôt celle des Auteurs qui l'ont traitée juſqu'ici ? Que la Méchanique, que la Géométrie même nous laiſſent dans l'eſprit quelques nuages ſur des propoſitions démontrées d'ailleurs, on peut n'en être pas étonné. L'objet de ces deux Sciences eſt matériel & ſenſible, & la connoiſſance parfaite de cet objet tient à celle des corps & de l'étendue dont nous ignorons la nature. Mais les principes de l'Algebre ne portent que ſur des notions purement intellectuelles, ſur des idées que nous nous formons à nous-mêmes par abſtraction, en ſimplifiant & en généraliſant des idées premieres : ainſi ces principes ne contiennent proprement que ce que nous y avons mis, & ce qu'il y a de plus ſimple dans nos perceptions ; ils ſont en quelque façon notre ouvrage; comment peuvent-ils donc, par rapport à l'évidence, laiſſer encore quelque choſe à deſirer ?

Il y a lieu de croire que ces principes avoient dans l'eſprit des inventeurs toute la netteté dont ils ſont ſuſceptibles; mais remplis & vivement pénétrés de ce qu'ils concevoient, ces grands génies ont cherché le moyen le plus ſimple & le

le plus court de rendre leurs idées ; ils ont en conséquence imaginé des regles de calcul qui sont le résultat & le précis d'un grand nombre de combinaisons ; & c'est dans ce résultat extrêmement réduit qu'ils ont caché leur marche ; ils n'en ont montré que le terme sans en détailler les progrès. L'Algebre est une espece de Langue qui a, comme les autres, sa Métaphysique ; cette métaphysique a présidé à la formation de la Langue ; mais quoiqu'elle soit implicitement contenue dans les regles, elle n'y est pas développée ; le vulgaire ne jouit que du résultat ; l'homme éclairé voit le germe qui l'a produit ; à-peu-près comme les Grammairiens ordinaires pratiquent aveuglément les regles du Langage, dont l'esprit n'est senti & apperçu que par les Philosophes.

Cette Métaphysique simple & lumineuse qui a guidé les inventeurs, est donc la partie que le Philosophe doit s'appliquer à développer dans des élémens d'Algebre ; les opérations de calcul les plus simples suffiront pour la faire entendre. A l'égard des opérations plus compliquées, qui ne renferment que des difficultés de pratique, on pourra

en supprimer le détail, suffisamment expliqué dans une infinité d'Ouvrages. Par ce moyen l'Algebre ne tiendra pas beaucoup de place dans des élémens de Philosophie; mais en la resserrant dans ce peu d'espace, on pourroit la présenter sous une forme presqu'entiérement nouvelle.

Il seroit peut-être à propos de ne faire précéder la Géométrie élémentaire que par la partie de l'Algebre qui est absolument nécessaire à cette Géométrie, c'est-à-dire, par la théorie des proportions; on renverroit à la suite des élémens de Géométrie, les autres recherches dont l'Algebre s'occupe, entr'autres l'Analyse mathématique, ou la méthode pour résoudre les problêmes par le secours de l'Algebre. Il y a cette différence en Mathématique, entre l'Algebre & l'Analyse, que l'Algebre est la Science du calcul des grandeurs en général, & que l'Analyse est le moyen d'employer l'Algebre à la solution des problêmes. L'usage que l'analyse mathématique fait de l'Algebre, pour trouver les inconnues au moyen des connues, est ce qui la distingue de l'analyse logique, qui n'est autre chose en général que l'art de découvrir ce qu'on ne con-

connoît pas par le moyen de ce qu'on connoît. Tout Algébriste se sert de l'analyse logique pour commencer & pour conduire le calcul; mais en même tems le secours de l'Algebre facilite extrêmement l'application de cette analyse à la solution des problêmes.

XV.

GÉOMÉTRIE.

Muni des premieres notions de l'Algebre, le Philosophe s'en sert pour passer à la Géométrie, qui est la Science des propriétés de l'étendue, entant qu'on la considere comme simplement étendue & figurée. C'est pour déterminer plus facilement les propriétés de l'étendue, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'on y considere d'abord une seule dimension, c'est-à-dire, la longueur ou la *ligne*, ensuite deux dimensions qui constituent la *surface*, enfin les trois dimensions ensemble d'où résulte la *solidité*. C'est donc par une simple abstraction de l'esprit que le Géometre envisage les lignes comme sans largeur, & les sur-

faces comme sans profondeur. Ainsi les vérités que la Géométrie démontre sur l'étendue, sont des vérités purement hypothétiques. Ces vérités cependant n'en sont pas moins utiles, eu égard aux conséquences pratiques qui en résultent. Il est aisé de le faire sentir par une comparaison tirée de la Géométrie même. On connoît dans cette Science des lignes courbes qui doivent s'approcher continuellement d'une ligne droite, sans la rencontrer jamais, & qui néanmoins, étant tracées sur le papier, se confondent sensiblement avec cette ligne droite au bout d'un assez petit espace. Il en est de même des propositions de Géométrie; elles sont la limite intellectuelle des vérités physiques, le terme dont celles-ci peuvent approcher aussi près qu'on le desire, sans jamais y arriver exactement. Mais si les théorêmes mathématiques n'ont pas rigoureusement lieu dans la Nature, ils servent du moins à résoudre, avec une précision suffisante pour la pratique, les différentes questions qu'on peut se proposer sur l'étendue. Dans l'Univers il n'y a point de cercle parfait; mais plus un cercle approchera de l'être, plus il approchera des propriétés

rigoureuses du cercle parfait que la Géométrie démontre; & il peut en approcher à un degré suffisant pour notre usage. Il en est de même des autres figures dont la Géomérie détaille les propriétés. Pour démontrer en toute rigueur les vérités relatives à la figure des corps, on est obligé de supposer dans cette figure une perfection arbitraire qui n'y sauroit être. En effet si le cercle, par exemple, n'est pas supposé rigoureux, il faudra autant de théorêmes différens sur le cercle qu'on imaginera de figures différentes plus ou moins approchantes du cercle parfait; & ces figures elles-mêmes pourront encore être absolument hypothétiques, & n'avoir point de modele existant dans la Nature. Les lignes qu'on considere dans la Géométrie usuelle, ne sont ni parfaitement droites, ni parfaitement courbes; les surfaces ne sont ni parfaitement planes, ni parfaitement curvilignes; mais il est nécessaire de les supposer telles, pour arriver à des vérités fixes & déterminées, dont on puisse faire ensuite l'application plus ou moins exacte aux lignes & aux surfaces physiques.

Ces réflexions suffiront pour répon-

dre à deux especes de censeurs de la Géométrie; les uns, ce sont les Sceptiques, accusent les théorêmes mathématiques de fausseté, comme supposant ce qui n'existe pas; les autres, ce sont les Physiciens ignorans en Mathématique, regardent les vérités de Géométrie comme fondées sur des hypotheses arbitraires, & comme des jeux d'esprit qui n'ont point d'application. L'usage qu'on fait tous les jours de la Géométrie spéculative pour résoudre les questions de Géométrie pratique, doit fermer la bouche aux uns & aux autres.

La seule maniere de bien traiter les élémens d'une Science exacte & rigoureuse, c'est d'y mettre toute la rigueur & l'exactitude possible. Nous doutons par cette raison, si on doit absolument suivre dans des élémens de Géométrie la méthode des inventeurs. Une telle méthode engage presque nécessairement à supposer comme vraies différentes propositions que les inventeurs ont apperçues comme d'un coup d'œil, mais dont la démonstration est nécessaire en rigueur géométrique.

Il n'en est pas de même de l'Algebre. Comme c'est une Science purement intel-

tellectuelle & abstraite, dont l'objet n'existe point hors de nous, non seulement on peut la traiter d'une maniere également facile & rigoureuse en s'assujettissant à la marche des inventeurs; mais c'est la meilleure méthode qu'on puisse employer pour développer les élémens de cette Science. Il suffit pour cela de suivre l'ordre naturel des opérations de l'esprit, en s'épargnant seulement les tentatives inutiles ou fausses, que tout inventeur fait presque nécessairement, avant d'arriver au but qu'il se propose.

Nous sommes pourtant bien éloignés de désapprouver sans restriction l'usage qu'on peut faire dans des élémens de Géométrie de la méthode des inventeurs. Comme elle a le précieux avantage de piquer la curiosité, de faire pressentir à chaque pas celui qui doit suivre, & de ne point effrayer l'esprit par un appareil trop scientifique, nous la croyons très-propre à ceux qui n'ont pas pour but de se rendre profonds Mathématiciens; mais les esprits que la Nature a destinés à faire des progrès dans cette Science, doivent préférer la méthode rigoureuse.

Ce-

Cependant, pour arriver à cette rigueur exacte, il ne faut pas chercher une rigueur imaginaire. Nous avons déjà vu de quelle inutilité sont pour cet objet les axiomes dont les Géometres font si souvent usage; nous avons observé de plus qu'en Géométrie on doit supposer l'étendue telle que tous les hommes la conçoivent, sans se mettre en peine des objections & des subtilités scholastiques; ajoutons qu'on doit supposer de même dans les élémens de Géométrie les idées abstraites de surface plane & de ligne droite, sans faire de vains efforts pour réduire ces idées à quelque notion plus simple. N'imitons pas un Géometre moderne, qui par la seule idée d'un fil tendu, croit pouvoir démontrer les propriétés de la ligne droite indépendamment du plan; & qui ne se permet pas même cette hypothese, qu'*on peut imaginer une ligne droite menée d'un point à un autre sur une surface plane*; comme si la supposition d'un fil tendu pour représenter une ligne droite, étoit plus simple & plus rigoureuse que l'hypothese dont on vient de parler; ou plutôt comme si cette supposition n'avoit pas l'inconvénient de représenter

par

par une image physique imparfaite & grossiere, une hypothese mathématique & rigoureuse.

Nous ne prétendons pas pour cela qu'on doive supprimer des élémens de Géométrie les définitions de la surface plane & de la ligne droite. Ces définitions sont nécessaires; car on ne sauroit connoître les propriétés des lignes droites & des surfaces planes sans partir de quelque propriété simple de ces lignes & de ces surfaces, qui puisse être apperçue à la premiere vue de l'esprit, & par conséquent être prise pour leur définition. Ainsi on définit la ligne droite, la ligne la plus courte qu'on puisse mener d'un point à un autre; & la surface plane, celle à laquelle une ligne droite se peut appliquer en tout sens. Mais ces deux définitions, quoique peut-être préférables à toutes celles qu'on pourroit imaginer, ne renferment pas l'idée primitive que nous nous formons de la ligne droite & de la surface plane; idée si simple, & pour ainsi dire si indivisible & si une, qu'une définition ne peut la rendre plus claire; soit par la nature de cette idée même, soit par l'imperfection du langage.

En général les définitions sont ce qui mérite le plus d'attention dans des élémens de Géométrie, & d'où dépend sur-tout la perfection de ces élémens. C'est pourtant ce qu'on a le plus souvent négligé dans les élémens modernes. Nous n'en citerons qu'un exemple. L'Auteur de l'*Art de penser* définit l'angle, l'ouverture de deux lignes qui se rencontrent, & il reprend Euclide d'avoir appellé l'angle un espace: la définition d'Euclide peut être défectueuse, mais ce n'est pas par le côté qu'on lui reproche; car l'idée de l'ouverture formée par deux lignes suppose nécessairement celle de l'espace que ces lignes renferment.

Outre les définitions auxquelles on ne sauroit apporter trop de soin, le Philosophe doit encore avoir égard, dans les élémens de Géométrie, à deux autres points très-importans; aux propositions fondamentales & à la maniere de démontrer.

Les propositions fondamentales peuvent être réduites à deux; la mesure des angles par les arcs de cercle, & le principe de la superposition. Ce dernier principe n'est point, comme l'ont prétendu

tendu plusieurs Géometres, une méthode de démontrer peu exacte & purement méchanique. La superposition, telle que les Mathématiciens la conçoivent, ne consiste pas à appliquer grossiérement une figure sur une autre, pour juger par les yeux de leur égalité ou de leur différence, comme un ouvrier applique son pied sur une ligne pour la mesurer; elle consiste à imaginer une figure transportée sur une autre, & à conclure de l'égalité supposée de certaines parties des deux figures, la coïncidence de ces parties entr'elles, & de leur coïncidence la coïncidence du reste; d'où résulte l'égalité & la similitude parfaite des figures entieres. Cette maniere de démontrer a donc l'avantage, non seulement de rendre les vérités palpables, mais d'être encore la plus rigoureuse & la plus simple qu'il est possible, en un mot de satisfaire l'esprit en parlant aux yeux.

Les démonstrations qu'on peut employer en Géométrie sont de deux especes, directes ou indirectes. Les premieres sont immédiatement déduites de la notion même de l'objet dont on veut établir quelque propriété; ce sont celles qu'on doit employer de préférence, parce

parce qu'elles éclairent en même tems qu'elles convainquent. Mais si le nombre de nos connoissances certaines est fort petit, celui de nos connoissances directes l'est encore davantage. Nous ignorons, par rapport à un grand nombre d'objets, ce qu'ils sont & ce qu'ils ne sont pas; & nous n'avons sur beaucoup d'autres que des idées négatives, c'est-à-dire, nous savons ce qu'ils ne sont pas bien mieux que ce qu'ils sont; heureux encore dans notre indigence de posséder cette connoissance imparfaite & tronquée, qui n'est qu'une maniere un peu plus raisonnée & un peu plus douce d'être ignorans. Or dans tous ces cas on sera forcé d'avoir recours aux démonstrations indirectes. Les principales démonstrations de ce genre sont connues sous le nom de *réduction à l'absurde*; elles consistent à prouver une vérité par les absurdités qui s'ensuivroient si on ne l'admettoit pas. Dans cette classe doivent être placées toutes les démonstrations qui regardent les incommensurables, c'est-à-dire, les grandeurs qui n'ont aucune mesure commune entr'elles. En effet l'idée de l'infini entre nécessairement dans celle de ces sortes

de

de quantités : or nous n'avons de l'infini qu'une idée négative, puisque nous ne le concevons que par la négation du fini; le mot même d'*infini* en est la preuve.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur la maniere de bien traiter les élémens de Géométrie, doit nous faire conclure que de tels élémens ne sont pas l'Ouvrage d'un Géometre ordinaire; qu'il n'y a même aucun Géometre au-dessus d'une pareille entreprise, & que les Descartes, les Newton, les Leibnitz, n'eussent pas été de trop pour la bien exécuter. Cependant il n'y a peut-être point de Science dans laquelle on ait tant multiplié les élémens, sans compter ceux dont nous serons sans doute accablés encore; & on peut remarquer que parmi cette multitude de Géometres élémentaires, il n'y en a presque pas un qui dans sa Préface ne dise plus ou moins de mal de ses prédécesseurs. Un Ouvrage en ce genre, qui seroit au gré de tout le monde, est encore à faire; mais c'est peut-être une entreprise chimérique, que de prétendre faire au gré de tout le monde un pareil Ouvrage. Les différentes vues dans lesquelles on peut étudier les élémens de Géométrie, rendent

dent ces élémens susceptibles de différentes formes, dont chacune peut avoir son avantage. Il ne s'agit ici que de savoir quelle est la meilleure qu'on puisse leur donner dans des élémens de Philosophie ; & c'est sur quoi nous avons tâché de proposer nos vues.

Mais ce qui rend la plupart des élémens de Géométrie si défectueux, c'est moins encore le plan suivant lequel on les traite, que l'incapacité de ceux qui l'exécutent. Ces élémens sont pour l'ordinaire l'Ouvrage de Mathématiciens médiocres, dont les connoissances finissent où se termine leur Livre, & qui par cela même sont incapables de faire en ce genre un Livre utile. Car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir effleuré les principes d'une Science, on soit en état de l'enseigner. C'est à ce préjugé, fruit de la vanité & de l'ignorance, qu'on doit attribuer l'extrême disette où nous sommes presque en chaque Science de bons élémens. L'éleve à peine sorti des premiers sentiers, encore frappé des difficultés qu'il a éprouvées, & que souvent même il n'a surmontées qu'en partie, entreprend de les faire connoître & surmonter aux

autres.

autres. Censeur & plagiaire tout ensemble de ceux qui l'ont précédé, il copie, transforme, étend, renverse, resserre, obscurcit, prend ses idées informes & confuses pour des idées claires, & l'envie qu'il a d'être Auteur pour le desir d'être utile. C'est un homme qui ayant parcouru un labyrinthe à tâtons, croit pouvoir en donner le plan. D'un autre côté les Maîtres de l'Art, qui par une étude longue & assidue en ont vaincu les difficultés & connu les finesses, dédaignent de revenir sur leurs pas pour faciliter aux autres le chemin qu'ils ont eu tant de peine à se frayer eux-mêmes; ou peut-être frappés encore de la multitude & de la nature des obstacles qu'ils ont surmontés, ils redoutent le travail qui seroit nécessaire pour les applanir, & que la multitude sentiroit trop peu pour leur en tenir compte. Uniquement occupés de faire de nouveaux progrès dans l'Art, pour s'élever, s'il leur est possible, au-dessus de leurs prédécesseurs & de leurs contemporains, & plus jaloux de l'admiration que de la reconnoissance publique, ils ne pensent qu'à découvrir & à jouir, & préferent la gloire

d'aug-

d'augmenter l'édifice au ſoin d'en éclairer l'entrée. Ils penſent que celui qui apportera comme eux dans l'étude des Sciences un génie fait pour les approfondir, n'aura pas beſoin d'autres élémens que de ceux qui les ont guidés eux-mêmes; qu'en lui la Nature & les réflexions ſuppléeront aux Livres; & qu'il eſt inutile de faciliter aux eſprits lents & communs, des connoiſſances qu'ils ne pourront jamais ſe rendre propres, puiſqu'ils n'y pourront rien ajouter. Un peu plus de réflexion eût fait ſentir combien cette maniere de penſer eſt nuiſible à la gloire & au progrès des Sciences; à leur gloire, parce qu'en les mettant à portée d'un plus grand nombre de perſonnes, on ſe procure un plus grand nombre de juges éclairés; à leur progrès, parce qu'en facilitant aux génies heureux l'étude de ce qui eſt connu, on les met en état d'aller plus loin & plus vîte. Tel eſt l'avantage que produiroient de bons élémens de chaque Science, élémens qui ne peuvent être l'ouvrage que d'une main fort habile & fort exercée. En effet, ſi on n'eſt pas parfaitement inſtruit des vérités de détail qu'une Science renferme, ſi par un

un fréquent usage on n'a pas apperçu la dépendance mutuelle de ces vérités, comment distinguera-t-on les propositions fondamentales dont elles dérivent, l'analogie ou la différence de ces propositions fondamentales, l'ordre qu'elles doivent observer entr'elles, & surtout les principes au-delà desquels on ne doit pas remonter? C'est ainsi qu'un Chymiste ne parvient à connoître les mixtes, qu'après des analyses fréquentes, & des combinaisons variées en toutes sortes de manieres. La comparaison est d'autant plus juste, que ces analyses apprennent au Chymiste non seulement quels sont les principes dans lesquels un corps se résout, mais encore, ce qui n'est pas moins important, les bornes au-delà desquelles il ne peut se résoudre.

Les élémens de Géométrie conduisent immédiatement à la Géométrie des courbes, c'est-à-dire, de toutes les courbes différentes du cercle. Car le cercle est la seule figure curviligne dont il soit question dans les élémens de Géométrie, à cause de la facilité de sa description, & de l'usage qu'on en fait pour résoudre la plupart des problêmes de la Géométrie élémentaire.

Or la Géométrie des courbes demande nécessairement l'usage de l'Algebre. Ainsi le premier pas qu'on doit faire dans cette Science, est l'explication des principes sur lesquels est appuyée l'application de l'Algebre à la Géométrie. C'est par où l'on doit commencer au sortir des élémens, parce que c'est alors que l'Algebre commence à rendre les démonstrations & les solutions plus faciles. Nous n'ignorons pas néanmoins qu'il y a plusieurs recherches dans la Géométrie des courbes, où l'on peut absolument se passer de l'analyse algébrique; nous n'ignorons pas même avec combien d'éloges de très-grands Géometres ont parlé de l'utilité qu'on peut tirer de la méthode des Anciens dans ces mêmes recherches, pour donner plus d'exercice à l'esprit & plus de rigueur aux démonstrations. Mais leurs raisons ne nous paroissent pas fort solides. En premier lieu, n'y a-t-il pas en Géométrie assez de difficultés naturelles à vaincre pour n'en pas faire naître d'inutiles? A quoi bon user toutes les forces de son esprit sur des connoissances qu'on peut acquérir avec moins de peine? Les propriétés de la spirale, que de très-grands

Mathématiciens n'ont pu ſuivre dans Archimede, ſe démontrent d'un trait de plume par l'analyſe; ſeroit-il raiſonnable de conſumer un tems précieux à ſuivre avec fatigue dans Archimede ce qu'il eſt ſi facile d'apprendre ailleurs? A l'égard de l'avantage qu'on veut donner aux démonſtrations faites à la maniere des Anciens, d'être plus rigoureuſes que les démonſtrations algébriques, cette prétention ne nous paroît guere mieux établie. La dénomination algébrique, il eſt vrai, a cela de particulier, que quand on aura déſigné toutes les lignes des figures par des lettres, on pourra faire au moyen de ces lettres beaucoup d'opérations & de combinaiſons ſans ſonger à la figure, ſans l'avoir même devant les yeux; mais ces opérations même, toutes machinales qu'elles ſont, ou plutôt parce qu'elles ſont purement machinales, ont l'avantage de ſoulager l'eſprit dans des recherches ſouvent très-pénibles, & pour leſquelles il a beſoin de tous ſes efforts; l'analyſe lui ménage autant qu'il eſt poſſible des inſtans néceſſaires de délaſſement & de repos; il ſuffit de ſavoir que les principes du calcul ſont certains; la main cal-

cule en toute ſûreté, & parvient enfin à un réſultat, auquel ſans ce ſecours on ne ſeroit point parvenu, ou auquel on ne ſeroit arrivé qu'avec beaucoup de peine. Mais il ne tiendra qu'à l'Analyſte de donner enſuite à ſa démonſtration ou à ſa ſolution la rigueur prétendue qu'on croit lui manquer; il lui ſuffira pour cela de traduire cette démonſtration dans le langage des Anciens, comme Newton a fait la plupart des ſiennes. Nous conviendrons ſans peine que l'uſage méchanique & trop fréquent d'une analyſe facile & peu néceſſaire, rendra l'eſprit pareſſeux, prompt à ſe rebuter par les obſtacles, & par-là moins propre aux découvertes; mais nous ne conviendrons jamais que l'analyſe rende les démonſtrations moins rigoureuſes. On peut regarder la méthode des Anciens comme une route tortueuſe, difficile & embarraſſée, dans laquelle le Géometre exerce & fatigue ſes lecteurs; l'Analyſte placé à un point de vue plus élevé, voit cette route d'un coup d'œil; il ne tient qu'à lui d'en parcourir tous les ſentiers, d'y conduire les autres, & de les y arrêter auſſi long-tems qu'il veut. Enfin (& c'eſt ici le plus grand avantage

ge de la méthode analytique) combien de questions en Géométrie auxquelles cette méthode seule peut atteindre? Peut-être serons-nous contredits ici par les Anglois, grands partisans de la Géométrie ancienne, sur la foi de Newton, qui la louoit, & qui s'en servoit pour cacher sa route, en employant l'analyse pour se conduire lui-même; mais ne seroit-ce point aussi par trop d'attachement pour cette Géométrie ancienne, que les Anglois n'ont pas fait en Mathématique, depuis la mort de Newton, tous les progrès qu'on auroit pu attendre d'eux? C'est à d'autres Nations, & sur-tout aux François, qu'on est redevable des nouvelles découvertes qui ont si considérablement reculé les limites de l'Astronomie physique. Qu'on essaye d'employer à ces recherches la méthode des Anciens, on sentira bientôt l'impossibilité d'y réussir. Ce n'est donc qu'à des Géometres médiocres qu'il appartient de rabaisser l'analyse; jamais un Art n'est décrié que par ceux qui l'ignorent, & qui trouvent, dit l'illustre Historien de l'Académie des Sciences, une espece de consolation à traiter d'inutile ce qu'ils ne savent pas.

Un des principaux points de l'application de l'Algebre à la Géométrie, est ce qu'on appelle aujourd'hui, quoiqu'assez improprement, le calcul de l'infini, & qui facilite d'une maniere si surprenante des solutions que l'analyse ordinaire tenteroit en vain. Le Philosophe doit moins s'appliquer aux détails de ce calcul, qu'à bien développer les principes qui en sont la base. Ce soin est d'autant plus nécessaire, que la plupart de ceux qui ont expliqué les regles du calcul de l'infini, ou en ont négligé les vrais principes, ou les ont présentés d'une maniere très-fausse. Après avoir abusé en Métaphysique de la méthode des Géometres, il ne restoit plus qu'à abuser de la Métaphysique en Géométrie, & c'est ce qu'on a fait. Non seulement quelques Auteurs ont cru pouvoir introduire dans la Géométrie transcendante une Logique ténébreuse, qu'ils ont nommée sublime; ils ont même prétendu la faire servir à démontrer des vérités dont on étoit déjà certain par d'autres principes. C'étoit le moyen de rendre ces vérités douteuses, si elles avoient pu le devenir. On a regardé comme réellement existans dans la Nature les infinis

infinis & les infiniment petits de différens ordres; il étoit néanmoins facile de réduire cette maniere de s'exprimer à des notions communes, simples & précises. Si les principes du calcul de l'infini ne pouvoient être soumis à de pareilles notions, comment les conséquences déduites de ces principes par le calcul pourroient-elles être certaines? Cette Philosophie obscure & contentieuse, qu'on a cherché à introduire dans le siege même de l'évidence, est le fruit de la vanité des Auteurs & des lecteurs. Les premiers sont flattés de pouvoir répandre un air de mystere & de sublimité sur leurs productions; les autres ne haïssent pas l'obscurité, pourvu qu'il en résulte une apparence de merveilleux; mais le caractere de la vérité est d'être simple.

Au reste, en supposant même que les principes métaphysiques dont on peut faire usage en Géométrie, soient revêtus de toute la certitude & la clarté possible, il n'y a guere de propositions géométriques qu'on puisse démontrer rigoureusement avec le seul secours de ces principes. Presque toutes demandent, si on peut parler de la sorte, la toise ou

le calcul, & quelquefois l'un & l'autre. Cette maniere de démontrer paroîtra peut-être bien matérielle à certains esprits; mais c'est presque toujours la seule qui soit sûre pour arriver à des combinaisons & à des résultats exacts.

Il semble que les grands Géometres devroient être excellens Métaphysiciens, au moins sur les objets dont ils s'occupent; cependant il s'en faut bien qu'ils le soient toujours. La Logique de quelques-uns d'entr'eux est renfermée dans leurs formules, & ne s'étend point au-delà. On peut les comparer à un homme qui auroit le sens de la vue contraire à celui du toucher, ou dans lequel le second de ces sens ne se perfectionneroit qu'aux dépens de l'autre. Ces mauvais Métaphysiciens, dans une Science où il est si facile de ne pas l'être, le seront à plus forte raison infailliblement, comme l'expérience le prouve, sur les matieres où ils n'auront point le calcul pour guide. Ainsi la Géométrie qui mesure les corps, peut servir en certains cas à mesurer les esprits même.

Non seulement l'esprit métaphysique & l'esprit géometre ne se rencontrent pas toujours ensemble; il y a même

moins d'union & d'affinité qu'on ne s'imagine entre deux genres d'esprit que le vulgaire croit être fort analogues, celui du Jeu & celui de la Géometrie. L'esprit géometre est sans doute un esprit de calcul & de combinaison ; mais de combinaison scrupuleuse & lente, qui examine l'une après l'autre toutes les parties de son objet, qui les compare successivement entr'elles, qui prend garde de n'en omettre aucune, & de les rapprocher par toutes leurs faces ; en un mot qui ne fait qu'un pas à la fois, & qui a soin de le bien assurer avant que de passer au suivant. L'esprit du jeu est un esprit de combinaison rapide, qui embrasse d'un coup d'œil & comme d'une maniere vague un grand nombre de cas, dont quelques-uns même peuvent lui échapper, parce qu'il est moins assujetti à des regles qu'il n'est une espece d'instinct perfectionné par l'habitude. D'ailleurs le Géometre peut se donner tout le tems nécessaire pour résoudre ses problêmes ; il fait un effort, se repose, & repart de-là avec de nouvelles forces ; le joueur est obligé de résoudre ses problêmes sur le champ, & de faire dans un tems fixé & très-court,

tout l'uſage poſſible de ſon eſprit. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'un grand Géometre ſoit ſouvent un joueur très-médiocre.

Nous n'examinerons point une autre queſtion qui n'a qu'un rapport très-indirect à notre ſujet; ſi les Mathématiques donnent à l'eſprit de la dureté & de la ſéchereſſe? Nous nous contenterons de dire, que ſi la Géométrie (comme on l'a prétendu avec aſſez de raiſon) ne *redreſſe que les eſprits droits*, elle ne deſſeche & ne refroidit auſſi que les eſprits déjà préparés à cette opération par la nature. Mais une autre queſtion, peut-être plus importante & plus difficile, c'eſt de ſavoir quel genre d'eſprit doit obtenir par ſa ſupériorité le premier rang dans l'eſtime des hommes; celui qui excelle dans les Lettres, ou celui qui ſe diſtingue au même degré dans les Sciences? Cette queſtion eſt décidée tous les jours en faveur des Lettres (à-la-vérité ſans intérêt) par une foule d'Ecrivains ſubalternes, incapables, je ne dis pas d'apprécier Corneille & de lire Newton, mais de juger Campiſtron & d'entendre Euclide. Pour nous, plus timides ou plus juſtes, nous avouerons

que

que la supériorité en ces deux genres nous paroît d'un mérite égal. D'ailleurs si le Littérateur & le Bel-esprit du premier ordre a plus de partisans parce qu'il a plus de juges, celui qui recule les limites des Sciences a de son côté des juges & des partisans plus éclairés. Qui auroit à choisir d'être Newton ou Corneille, feroit bien d'être embarrassé, ou ne mériteroit pas d'avoir à choisir.

XVI.

MECHANIQUE.

LEs principes de la Géométrie & ceux de l'Algebre renferment tout ce dont le Philosophe a besoin pour arriver à la Méchanique. Cette Science mérite de nous arrêter.

Il résulte de ce que nous avons dit ailleurs sur la clarté & l'utilité des notions abstraites; (*l*) que pour traiter suivant la meilleure méthode possible quelque partie des Mathématiques que ce soit (nous pourrions même dire quelque

(*l*) Voyez le Discours Préliminaire de l'Encyclopédie, *Tom. I. pag.* 44.

que Science que ce puisse être), il est nécessaire non seulement d'y introduire & d'y appliquer autant qu'il se peut, des connoissances puisées dans des Sciences plus abstraites, & par conséquent plus simples, mais encore d'envisager de la maniere la plus abstraite & la plus simple qu'il se puisse, l'objet particulier de cette Science; de ne rien supposer, ne rien admettre dans cet objet, que les propriétés que la Science même qu'on traite y suppose. De-là résultent deux avantages: les principes reçoivent toute la clarté dont ils sont susceptibles: ils se trouvent d'ailleurs réduits au plus petit nombre possible, & par ce moyen ils ne peuvent manquer, comme nous l'avons dit encore, d'acquérir en même tems plus d'étendue.

On a pensé depuis long-tems, & même avec succès, à remplir dans les Mathématiques une partie du plan que nous venons de tracer: on a appliqué heureusement l'Algebre à la Géométrie, la Géométrie à la Méchanique, & chacune de ces trois Sciences à toutes les autres, dont elles sont la base & le fondement. Mais on n'a pas été si attentif, ni à réduire les principes de

ces

ces Sciences au plus petit nombre, ni à leur donner toute la clarté qu'on pouvoit desirer. La Méchanique sur-tout est celle qu'il paroît qu'on a négligée le plus à cet égard: aussi la plupart de ses principes, ou obscurs par eux mêmes, ou énoncés & démontrés d'une maniere obscure, ont-ils donné lieu à plusieurs questions épineuses.

Le Philosophe Méchanicien doit donc se proposer deux choses; de reculer les limites de la Méchanique, & d'en applanir l'abord: il doit se proposer de plus de remplir en quelque sorte un de ces objets par l'autre, c'est-à-dire, non seulement de déduire les principes de la Méchanique des notions les plus claires, mais encore de les étendre en les réduisant; de faire voir tout à la fois, & l'inutilité de plusieurs principes qu'on avoit employés jusqu'ici dans la Méchanique, & l'avantage qu'on peut tirer de la combinaison des autres pour le progrès de cette Science. Pour donner une idée des moyens par lesquels on peut remplir ces différentes vues, il ne sera peut-être pas inutile d'entrer ici dans un examen raisonné de la Science dont il est question.

Le mouvement & ses propriétés générales sont le premier & le principal objet de la Méchanique : cette Science suppose l'existence du mouvement, & nous la supposerons aussi comme avouée & reconnue de tous les Philosophes. A l'égard de la nature du mouvement, les mêmes Philosophes sont là-dessus fort partagés. Rien n'est plus naturel sans doute que de concevoir le mouvement comme l'application successive du mobile aux différentes parties de l'espace indéfini, que nous imaginons comme le lieu des corps : mais cette idée suppose un espace dont les parties soient pénétrables & immobiles : or personne n'ignore que les Cartésiens (Secte qui à-la-vérité n'existe presque plus aujourd'hui) ne reconnoissent point d'espace distingué des corps, & qu'ils regardent l'étendue & la matiere comme une même chose. Il faut convenir qu'en partant d'un pareil principe, le mouvement seroit la chose la plus difficile à concevoir, & qu'un Cartésien auroit peut-être beaucoup plutôt fait d'en nier l'existence, que de chercher à en définir la nature. Néanmoins, quelque absurde que nous paroisse l'opinion de ces Philosophes, & quel-

quelque peu de clarté & de préciſion qu'il y ait dans les principes métaphyſiques ſur lesquels ils s'efforcent de l'appuyer, nous n'entreprendrons point de la réfuter ici : nous nous contenterons, en nous attachant aux notions communes, de concevoir l'eſpace indéfini comme le lieu des corps, ſoit réel, ſoit ſuppoſé, & de regarder le mouvement comme le tranſport du mobile d'un lieu dans un autre.

La conſidération du mouvement entre quelquefois dans les recherches de Géométrie pure ; ainſi on imagine ſouvent les lignes droites ou les courbes, comme engendrées par le mouvement continu d'un point, les ſurfaces par le mouvement d'une ligne, les ſolides enfin par celui d'une ſurface. Mais il y a entre la Méchanique & la Géométrie cette différence, non ſeulement que dans celle-ci la génération des figures par le mouvement, eſt pour ainſi dire arbitraire & de pure élégance, mais encore que la Géométrie ne conſidere dans le mouvement que l'eſpace parcouru, au-lieu que dans la Méchanique on a de plus égard au tems que le mobile emploie à parcourir cet eſpace.

On

On ne peut comparer enſemble deux choſes d'une nature différente, telles que l'eſpace & le tems: mais on peut comparer le rapport des parties du tems avec celui des parties de l'eſpace parcouru. Le tems par ſa nature coule uniformément, & la Méchanique ſuppoſe cette uniformité. Du reſte, ſans connoître le tems en lui-même, & ſans en avoir de meſure préciſe, nous ne pouvons repréſenter plus clairement le rapport de ſes parties, que par celui des portions d'une ligne droite indéfinie. On peut donc comparer le rapport des parties du tems à celui des parties de l'eſpace parcouru, comme on compare en Géométrie le rapport des parties d'une ligne à celui des parties d'une autre ligne: d'où il eſt aiſé de voir que par l'application ſeule de la Géométrie & du Calcul, on peut ſans le ſecours d'aucun autre principe, trouver les propriétés générales du mouvement, varié ſuivant une loi quelconque. Mais comment arrive-t-il que le mouvement d'un corps ſuive tel ou telle loi particuliere? C'eſt ſur quoi la Géométrie ſeule ne peut rien nous apprendre, & c'eſt auſſi ce qu'on peut regarder comme le premier Problême qui appartien-

tienne immédiatement à la Méchanique.

On voit d'abord fort clairement, qu'un corps ne peut se donner le mouvement à lui-même. Il ne peut donc être tiré du repos que par l'action de quelque cause étrangere. Mais continue-t-il à se mouvoir de lui-même, ou a-t-il besoin pour se mouvoir de l'action répétée de la cause? Quelque parti qu'on pût prendre là-dessus, il sera toujours incontestable que l'existence du mouvement étant une fois supposée sans aucune autre hypothese particuliere, la loi la plus simple qu'un mobile puisse observer dans son mouvement, est la loi d'uniformité, & c'est par conséquent celle qu'il doit suivre. Le mouvement est donc uniforme par sa nature: il est vrai que les preuves qu'on a données jusqu'à présent de ce principe, ne sont peut-être pas fort convaincantes; le Philosophe fera sentir les difficultés qu'on peut y opposer, & montrera le chemin qu'on doit prendre pour éviter de s'engager à les résoudre (*m*).

Cette loi d'uniformité, essentielle au mou-

(*m*) Voyez sur cela la premiere partie du *Traité de Dynamique*, Art. 6. 7. & 8. de la nouvelle édition.

mouvement considéré en lui-même, fournit une des meilleures raisons sur lesquelles la mesure du tems par le mouvement uniforme paroisse appuyée. Quoique cette discussion ne soit pas absolument essentielle à la Méchanique, cependant comme elle n'y est pas non plus entiérement étrangere, nous entrerons ici dans quelque détail à ce sujet.

Comme le rapport des parties du tems nous est inconnu en lui-même, l'unique moyen que nous puissions employer pour découvrir ce rapport, c'est d'en chercher quelqu'autre plus sensible & mieux connu, auquel nous puissions le comparer. On aura donc trouvé la mesure du tems la plus simple, si on vient à bout de comparer, de la maniere la plus simple qu'il soit possible, le rapport des parties du tems avec celui de tous les rapports qu'on connoît le mieux. De-là il résulte que le mouvement uniforme est la mesure du tems la plus simple. Car d'un côté, le rapport des parties d'une ligne droite est celui que nous saisissons le plus facilement; & de l'autre il n'est point de rapports plus aisés à comparer entr'eux, que des rapports égaux. Or dans le mouvement uniforme,

me, le rapport des parties du tems eſt égal à celui des parties correſpondantes de la ligne parcourue. Le mouvement uniforme nous donne donc tout à la fois le moyen, & de comparer le rapport des parties du tems au rapport qui nous eſt le plus ſenſible, & de faire cette comparaiſon de la maniere la plus ſimple : nous trouvons donc dans le mouvement uniforme la meſure la plus ſimple du tems.

Je dis outre cela que la meſure du tems par le mouvement uniforme, eſt indépendamment de ſa ſimplicité, celle dont il eſt le plus naturel de penſer à ſe ſervir. En effet, comme il n'y a point de rapport que nous connoiſſions plus exactement que celui des parties de l'eſpace, & qu'en général un mouvement quelconque dont la loi ſeroit donnée, nous conduiroit à découvrir le rapport des parties du tems, par l'analogie connue de ce rapport avec celui des parties de l'eſpace parcouru ; il eſt clair qu'un tel mouvement ſeroit la meſure du tems la plus exacte, & par conſéquent celle qu'on devroit mettre en uſage préférablement à toute autre. Donc s'il y a quelqu'eſpece particuliere de mouvement,

ment, où l'analogie entre le rapport des parties du tems & celui des parties de l'espace parcouru, soit connue indépendamment de toute hypothese & par la nature du mouvement même, & que cette espece particuliere de mouvement soit la seule à qui cette propriété appartienne, elle sera nécessairement la mesure du tems la plus naturelle. Or il n'y a que le mouvement uniforme qui réunisse les deux conditions dont nous venons de parler. Car le mouvement d'un corps est uniforme par lui-même; il ne devient accéléré ou retardé qu'en vertu d'une cause étrangere, & alors il est susceptible d'une infinité de loix différentes de variation. La loi d'uniformité, c'est-à-dire, l'égalité entre le rapport des tems & celui des espaces parcourus, est donc une propriété du mouvement considéré en lui-même. Le mouvement uniforme n'en est par-là que plus analogue à la durée, & par conséquent plus propre à en être la mesure, puisque les parties de la durée se succedent aussi constamment & uniformément. Au contraire, toute loi d'accélération ou de diminution dans le mouvement, est arbitraire, pour ainsi dire, & dépendante de cir-

circonstances extérieures. Le mouvement non uniforme ne peut être par conséquent la mesure naturelle du tems. Car en premier lieu, il n'y auroit pas de raison pourquoi une espece particuliere de mouvement non uniforme fût la mesure premiere du tems plutôt qu'une autre. En second lieu, on ne pourroit mesurer le tems par un mouvement non uniforme, sans avoir découvert auparavant par quelque moyen particulier, l'analogie entre le rapport des tems & celui des espaces parcourus, qui conviendroit au mouvement proposé. D'ailleurs, comment connoître cette analogie autrement que par l'expérience, & l'expérience ne supposeroit-elle pas qu'on eût déjà une mesure du tems fixe & certaine?

Mais le moyen de s'assurer, dira-t-on, qu'un mouvement soit parfaitement uniforme? Je répons d'abord, qu'il n'y a non plus aucun mouvement non uniforme dont nous sachions exactement la loi, & qu'ainsi cette difficulté prouve seulement que nous ne pouvons connoître exactement & en toute rigueur le rapport des parties du tems; mais il ne s'ensuit pas de-là, que le mou-

mouvement uniforme n'en ſoit, par ſa nature ſeule, la premiere & la plus ſimple meſure. Auſſi ne pouvant avoir de meſure du tems préciſe & rigoureuſe, c'eſt dans les mouvemens à peu près uniformes que nous en cherchons la meſure au moins approchée. Nous avons trois moyens de juger qu'un mouvement eſt à peu près uniforme: 1. Quand le corps qui ſe meut parcourt des eſpaces égaux, dans des tems que nous avons lieu de juger égaux; & nous avons lieu de juger les tems égaux, quand nous avons obſervé par une expérience réitérée, qu'il ſe paſſe durant ces tems des effets ſemblables, que nous avons lieu de juger devoir durer également longtems: ainſi nous avons lieu de juger que les tems qu'une même clepſidre met à ſe vuider, ſont égaux: ſi donc pendant ces tems un corps parcourt des eſpaces égaux, nous avons lieu de juger que ſon mouvement eſt uniforme. 2. Quand nous avons lieu de croire que l'effet de la cauſe accélératrice ou retardatrice, s'il y en a une, ne peut être qu'inſenſible: c'eſt par la réunion de ces deux moyens qu'on a jugé que le mouvement de la Terre autour de ſon

axe est uniforme ; & cette supposition non seulement n'est point contredite par les autres phénomenes célestes, mais elle paroît même s'y accorder parfaitement. 3. Quand nous comparons le mouvement dont il s'agit à d'autres mouvemens, & que nous observons la même loi dans les uns & les autres. Ainsi, si plusieurs corps se meuvent de maniere que les espaces qu'ils parcourent durant un même tems soient toujours entr'eux, ou exactement, ou à peu près dans le même rapport, on juge que le mouvement de ces corps est ou exactement, ou au moins à très peu près uniforme. Car si un corps qui se meut uniformément parcourt un certain espace durant un tems pris à volonté, & qu'un autre corps, se mouvant aussi uniformément, parcoure un autre espace pendant le même tems, le rapport des espaces sera toujours le même, soit que les deux corps aient commencé à se mouvoir dans le même instant, ou dans des instans différens ; & le mouvement uniforme est le seul qui ait cette propriété. C'est pourquoi, si on divise le tems en parties quelconques, égales ou inégales à volonté, & si on trouve que les espaces

paces parcourus par deux corps durant une même partie de ce tems, sont toujours dans le même rapport; plus le nombre des parties du tems sera grand, plus on sera en droit de conclure que le mouvement de chaque corps est uniforme.

Aucun de ces trois moyens n'est exact dans la rigueur géométrique; mais ils suffisent, sur-tout quand ils sont répétés & réunis, pour tirer une conclusion valable, sinon sur l'uniformité absolue du mouvement, au moins sur l'uniformité très-approchée.

Après cette digression, qui même à proprement parler n'en est pas une, sur la mesure du tems par le mouvement, revenons aux principes de la Méchanique.

La *force d'inertie*, c'est-à-dire, la propriété qu'ont les corps de persévérer dans leur état de repos ou de mouvement, étant une fois établie, il est clair que le mouvement, qui a besoin d'une cause pour commencer au moins à exister, ne sauroit non plus être accéléré ou retardé que par une cause étrangere. Or quelles sont les causes capables de produire ou de changer le mouvement dans les corps? Nous n'en connoissons jus-

jusqu'à présent que de deux sortes. Les unes se manifestent à nous en même tems que l'effet qu'elles produisent, ou plutôt dont elles sont l'occasion: ce sont celles qui ont leur source dans l'action sensible & mutuelle des corps, résultante de leur impénétrabilité: elles se réduisent à l'impulsion & à quelques autres actions dérivées de celles-là. Toutes les autres causes ne se font connoître que par leur effet, & nous en ignorons entiérement la nature: telle est la cause qui fait tomber les corps pesans vers le centre de la Terre, & celle qui retient les planetes dans leurs orbites.

Nous verrons bientôt comment on peut déterminer les effets de l'impulsion, & des causes qui peuvent s'y rapporter. Pour nous en tenir ici à celles de la seconde espece, il est clair que lorsqu'il est question des effets produits par de telles causes, ces effets doivent toujours être données indépendamment de la connoissançe de la cause, puisqu'ils ne peuvent en être déduits. C'est ainsi que sans connoître la cause de la pesanteur, nous apprenons par l'expérience que les espaces décrits par un corps qui tombe, sont entr'eux comme les quar-

gés des tems. En général, dans les mouvemens variés dont les causes sont inconnues, il est évident que l'effet produit par la cause, soit dans un tems fini, soit dans un instant, doit toujours être donné par l'équation entre les tems & les espaces : cet effet une fois connu, & le principe de la force d'inertie supposé; on n'a plus besoin que de la Géométrie seule & du Calcul, pour découvrir les propriétés de ces sortes de mouvemens. Pourquoi donc aurions-nous recours à ce principe dont tout le monde fait usage aujourd'hui, que la force accélératrice ou retardatrice est proportionnelle à l'élément de la vîtesse? principe appuyé sur cet unique axiome vague & obscur, que l'effet est proportionnel à sa cause. Nous n'examinerons point si ce principe est de vérité nécessaire; nous avouerons seulement que les preuves qu'on en a apportées jusqu'ici, ne nous paroissent pas hors d'atteinte: nous ne l'adopterons pas non plus, avec quelques Géometres, comme de vérité purement contingente; ce qui ruineroit la certitude de la Méchanique, & la réduiroit à n'être plus qu'une Science expérimentale: nous nous contenterons d'obser-

server, que vrai ou douteux, clair ou obscur, il est inutile à la Méchanique, & que par conséquent il doit en être banni.

Nous n'avons fait mention jusqu'à présent, que du changement produit dans la vîtesse du mobile par les causes capables d'altérer son mouvement; & nous n'avons point encore cherché ce qui doit arriver, si la cause motrice tend à mouvoir le corps dans une direction différente de celle qu'il a déjà. Tout ce que nous apprend dans ce cas le principe de la force d'inertie, c'est que le mobile ne peut tendre qu'à décrire une ligne droite, & à la décrire uniformément: mais cela ne fait connoître ni sa vîtesse ni sa direction. On est donc obligé d'avoir recours à un second principe, c'est celui qu'on appelle la composition des mouvemens, & par lequel on détermine le mouvement unique d'un corps qui tend à se mouvoir suivant différentes directions à la fois avec des vîtesses données. Dans la démonstration que le Philosophe donnera de ce principe, il tâchera d'une part d'éviter toutes les difficultés auxquelles sont sujettes les démonstrations qu'on en donne communément, & en même tems de

ne pas déduire d'un grand nombre de propositions compliquées, un principe qui étant l'un des premiers de la Méchanique, doit nécessairement être appuyé sur des preuves simples & faciles.

Comme le mouvement d'un corps qui change de direction, peut être regardé comme composé du mouvement qu'il avoit d'abord & d'un nouveau mouvement qu'il a reçu, de même le mouvement que le corps avoit d'abord, peut être regardé comme composé du nouveau mouvement qu'il a pris, & d'un autre qu'il a perdu. De-là il s'ensuit que les Loix du Mouvement changé par quelques obstacles que ce puisse être, dépendent uniquement des loix du mouvement détruit par ces mêmes obstacles. Car il est évident qu'il suffit de décomposer le mouvement qu'avoit le corps avant la rencontre de l'obstacle, en deux autres mouvemens, tels que l'obstacle ne nuise point à l'un, & qu'il anéantisse l'autre. Par-là on peut non seulement démontrer les loix du mouvement changé par des obstacles insurmontables, les seules qu'on ait trouvées jusqu'à présent par cette méthode ; on peut encore déterminer dans quel cas le mou-

mouvement eſt détruit par ces mêmes obſtacles. A l'égard des loix du mouvement changé par des obſtacles qui ne ſont pas inſurmontables en eux-mêmes, il eſt clair par la même raiſon, qu'en général il ne faut pour déterminer ces loix, qu'avoir bien conſtaté celles de l'équilibre.

Or quelle doit être la Loi générale de l'Equilibre des corps? Tous les Géometres conviennent, que deux corps dont les directions ſont oppoſées, ſe font équilibre quand leurs maſſes ſont en raiſon inverſe des vîteſſes avec leſquelles ils tendent à ſe mouvoir; mais il n'eſt peut-être pas facile de démontrer cette loi en toute rigueur, & d'une maniere qui ne renferme aucune obſcurité; auſſi la plupart des Géometres ont-ils mieux aimé la traiter d'axiome, que de s'appliquer à la prouver. Cependant, ſi on y fait attention, on verra qu'il n'y a qu'un ſeul cas où l'équilibre ſe manifeſte d'une maniere claire & diſtincte; c'eſt celui où les maſſes des deux corps ſont égales, & leurs vîteſſes égales & oppoſées. Le ſeul parti qu'on puiſſe prendre, ce me ſemble, pour démontrer l'équilibre dans les autres cas, eſt de les ré-

duire, s'il se peut, à ce premier cas simple & évident par lui-même.

Le principe de l'équilibre, joint à ceux de la force d'inertie & du mouvement composé, nous conduit donc à la solution de tous les problêmes où l'on considere le mouvement d'un corps, en tant qu'il peut être altéré par un obstacle impénétrable & mobile, c'est-à-dire en général par un autre corps à qui il doit nécessairement communiquer du mouvement pour conserver au moins une partie du sien. De-là ces loix générales de la communication du mouvement, que les Philosophes ont enfin trouvées, après avoir long-tems ignoré qu'il y en eût, & après s'être long-tems trompé sur les loix véritables.

Si les principes de la force d'inertie, du mouvement composé, & de l'équilibre, sont essentiellement différens l'un de l'autre, comme on ne peut s'empêcher d'en convenir; & si d'un autre côté, ces trois principes suffisent à la Méchanique, c'est avoir réduit cette Science au plus petit nombre de principes possible, que d'établir sur ces trois principes toutes les loix du mouvement des corps dans des circonstances quelconques.

A l'égard des démonstrations de ces principes en eux-mêmes, le plan qu'on doit suivre pour leur donner toute la clarté & la simplicité dont elles sont susceptibles, est de les déduire toujours de la considération seule du mouvement, envisagé de la maniere la plus simple & la plus claire. Tout ce que nous voyons bien distinctement dans le mouvement d'un corps, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, c'est qu'il parcourt un certain espace, & qu'il emploie un certain tems à le parcourir. C'est donc de cette seule idée qu'on doit tirer tous les principes de la Méchanique, quand on veut les démontrer d'une maniere nette & précise : en conséquence de cette réflexion, le Philosophe doit, pour ainsi dire, détourner la vue de dessus les *causes motrices*, pour n'envisager uniquement que le mouvement qu'elles produisent; il doit sur-tout entiérement proscrire les forces inhérentes au corps en mouvement, êtres obscurs & métaphysiques, qui ne sont capables que de répandre les ténebres sur une Science claire par elle-même.

C'est par cette même raison qu'il s'abstiendra d'entrer dans l'examen de la fa-

meuſe queſtion des *Forces vives*. Cette queſtion qui pendant trente ans a partagé les Géometres, conſiſte à ſavoir, ſi la force des corps en mouvement eſt proportionnelle au produit de la maſſe par la vîteſſe, ou au produit de la maſſe par le quarré de la vîteſſe: par exemple, ſi un corps double d'un autre, & qui a trois fois autant de vîteſſe, a dix-huit fois autant de force ou ſix fois autant ſeulement. Malgré les diſputes que cette queſtion a cauſées, l'inutilité parfaite dont elle eſt pour la Méchanique, doit la bannir d'un Livre d'Elémens; cependant le grand bruit qu'elle a fait, les hommes célebres qui l'ont traitée, l'intérêt que les Savans y ont pris, nous déterminent à expoſer ici très-ſuccinctement les principes qui peuvent ſervir à la réſoudre.

Quand on parle de la force des corps en mouvement, ou l'on n'attache point d'idée nette au mot qu'on prononce, ou l'on ne peut entendre par-là en général, que la propriété qu'ont les corps qui ſe meuvent, de vaincre les obſtacles qu'ils rencontrent, ou de leur réſiſter. Ce n'eſt donc ni par l'eſpace qu'un corps parcourt uniformément, ni par le

le tems qu'il emploie à le parcourir, ni enfin par la conſidération ſimple, unique & abſtraite de ſa maſſe & de ſa vîteſſe, qu'on doit eſtimer immédiatement la force; c'eſt uniquement par les obſtacles qu'un corps rencontre, & par la réſiſtance que lui font ces obſtacles. Plus l'obſtacle qu'un corps peut vaincre, ou auquel il peut réſiſter, eſt conſidérable, plus on peut dire que ſa *force* eſt grande; pourvu que ſans vouloir repréſenter par ce mot un prétendu être qui réſide dans le corps, on ne s'en ſerve que comme d'une maniere abrégée d'exprimer un fait; à peu près comme on dit qu'un corps a deux fois autant de *vîteſſe* qu'un autre, au-lieu de dire qu'il parcourt en tems égal deux fois autant d'eſpace, ſans prétendre pour cela que ce mot de *vîteſſe* repréſente un être inhérent au corps.

Ceci bien entendu, il eſt clair qu'on peut oppoſer au mouvement d'un corps trois ſortes d'obſtacles: ou des obſtacles invincibles qui anéantiſſent tout-à-fait ſon mouvement, quel qu'il puiſſe être: ou des obſtacles qui n'ayent préciſément que la réſiſtance néceſſaire pour anéantir le mouvement du corps, & qui l'a-

néantissent dans un instant; c'est le cas de l'équilibre: ou enfin des obstacles qui anéantissent le mouvement peu à peu; c'est le cas du mouvement retardé. Comme les obstacles insurmontables anéantissent également toutes sortes de mouvemens, ils ne peuvent servir à faire connoître la force: ce n'est donc que dans l'équilibre, ou dans le mouvement retardé qu'on doit en chercher la mesure. Or tout le monde convient qu'il y a équilibre entre deux corps, quand les produits de leurs masses par leurs vîtesses virtuelles, c'est-à-dire par les vîtesses avec lesquelles ils tendent à se mouvoir, sont égaux de part & d'autre. Donc dans l'équilibre le produit de la masse par la vîtesse, ou, ce qui est la même chose, la quantité de mouvement, peut représenter la force. Tout le monde convient aussi que dans le mouvement retardé, le nombre des obstacles vaincus est comme le quarré de la vîtesse; ensorte qu'un corps qui a fermé un ressort, par exemple, avec une certaine vîtesse, pourra avec une vîtesse double fermer, ou tout à la fois, ou successivement, non pas deux, mais quatre ressorts semblables au premier,

neuf

neuf avec une vîtesse triple, & ainsi du reste. D'où les partisans des forces vives concluent que la force des corps qui se meuvent actuellement, est en général comme le produit de la masse par le quarré de la vîtesse. Au fond, quel inconvénient pourroit-il y avoir à ce que la mesure des forces fût différente dans l'équilibre & dans le mouvement retardé, puisque si l'on ne veut raisonner que d'après des idées claires, on doit n'entendre par le mot de *force*, que l'effet produit en surmontant l'obstacle ou en lui résistant? Il faut avouer cependant, que l'opinion de ceux qui regardent la force comme le produit de la masse par la vîtesse, peut avoir lieu non seulement dans le cas de l'équilibre, mais aussi dans celui du mouvement retardé, si dans ce dernier cas on mesure la force, non par la quantité absolue des obstacles, mais par la somme des résistances de ces mêmes obstacles. Car on ne sauroit douter que cette somme de résistances ne soit proportionnelle à la quantité de mouvement, puisque, de l'aveu de tout le monde, la quantité de mouvement que le corps perd à chaque instant, est proportionnelle au produit de la résistance par la durée infini-

ment petite de l'inſtant, & que la ſomme de ces produits eſt évidemment la réſiſtance totale. Toute la difficulté ſe réduit donc à ſavoir, ſi on doit meſurer la force par la quantié abſolue des obſtacles, ou par la ſomme de leurs réſiſtances. Il paroîtroit plus naturel de meſurer la force de cette derniere maniere; car un obſtacle n'eſt tel qu'en tant qu'il réſiſte, & c'eſt, à proprement parler, la ſomme des réſiſtances qui eſt l'obſtacle vaincu; d'ailleurs, en eſtimant ainſi la force, on a l'avantage d'avoir pour l'équilibre & pour le mouvement retardé une meſure commune. Néanmoins, comme nous n'avons d'idée préciſe & diſtincte du mot de *force*, qu'en reſtreignant ce terme à exprimer un effet, je crois qu'on doit laiſſer chacun le maître de ſe décider comme il voudra là-deſſus; & toute la queſtion ne peut plus conſiſter, que dans une diſcuſſion métaphyſique très-futile, ou dans une diſpute de mots plus indigne encore d'occuper des Philoſophes.

Tout ce que nous venons de dire ſuffit pour le faire ſentir à nos Lecteurs. Mais une réflexion bien naturelle achévera de les en convaincre. Soit qu'un corps

corps ait une ſimple tendance à ſe mouvoir avec une certaine vîteſſe, tendance arrêtée par quelque obſtacle; ſoit qu'il ſe meuve réellement & uniformément avec cette vîteſſe; ſoit enfin qu'il commence à ſe mouvoir avec cette même vîteſſe, laquelle ſe conſume & s'anéantiſſe peu à peu par quelque cauſe que ce puiſſe être; dans tous ces cas, l'effet produit par le corps eſt différent, mais le corps conſidéré en lui-même n'a rien de plus dans un cas que dans un autre; ſeulement l'action de la cauſe qui produit l'effet eſt différemment appliquée. Dans le premier cas, l'effet ſe réduit à une ſimple tendance, qui n'a point proprement de meſure préciſe, puiſqu'il n'en réſulte aucun mouvement; dans le ſecond, l'effet eſt l'eſpace parcouru uniformément dans un tems donné, & cet effet eſt proportionnel à la vîteſſe; dans le troiſieme, l'effet eſt l'eſpace parcouru juſqu'à l'extinction totale du mouvement, & cet effet eſt comme le quarré de la vîteſſe. Or ces différens effets ſont évidemment produits par une même cauſe: donc ceux qui ont dit que la force étoit tantôt comme la vîteſſe, tantôt comme ſon

quarré, n'ont pu entendre parler que de l'effet, quand ils se sont exprimés de la sorte. Cette diversité d'effets, provenans tous d'une même cause, peut servir, pour le dire en passant, à faire voir le peu de justesse & de précision de l'axiome prétendu si souvent mis en usage, sur la proportionalité des causes à leurs effets.

Enfin, ceux mêmes qui ne feroient pas en état de remonter jusqu'aux principes métaphysiques de la question des forces vives, verront aisément qu'elle n'est qu'une dispute de mots, s'ils considerent que les deux partis sont d'ailleurs entiérement d'accord sur les principes fondamentaux de l'équilibre & du mouvement. Qu'on propose le même Problême de Méchanique à résoudre à deux Géometres, dont l'un soit adversaire & l'autre partisan des forces vives, leurs solutions, si elles sont bonnes, feront toujours parfaitement d'accord: la question de la mesure des forces est donc entiérement inutile à la Méchanique, & même sans aucun objet réel. Aussi n'auroit-elle pas sans doute enfanté tant de volumes, si on se fût attaché à distinguer ce qu'elle renfermoit de

clair

clair & d'obscur. En s'y prenant ainsi, on n'auroit eu besoin que de quelques lignes pour décider la question: mais il semble que la plupart de ceux qui ont traité cette matiere, ayent craint de la traiter en peu de mots.

La réduction de toutes les Loix de la Méchanique à trois, celle de la force d'inertie, celle du mouvement composé, & celle de l'équilibre, peut servir à résoudre le grand Problême Métaphysique, proposé depuis peu par une des plus célebres Académies de l'Europe, *si les Loix du mouvement & de l'équilibre des corps sont de vérité nécessaire ou contingente?* Pour fixer nos idées sur cette question, il faut d'abord la réduire au seul sens raisonnable qu'elle puisse avoir. Il ne s'agit pas de décider si l'Auteur de la Nature auroit pu lui donner d'autres loix que celles que nous y observons: dès qu'on admet un Etre intelligent, capable d'agir sur la matiere, il est évident que cet Etre peut à chaque instant la mouvoir & l'arrêter à son gré, ou suivant des loix uniformes, ou suivant des loix qui soient différentes pour chaque instant & pour chaque partie de matiere; l'expérience continuelle dès

des mouvemens de notre corps, nous prouve aſſez que la matiere, ſoumiſe à la volonté d'un principe penſant, peut s'écarter dans ſes mouvemens de ceux qu'elle auroit véritablement ſi elle étoit abandonnée à elle-même. La queſtion propoſée ſe réduit donc à ſavoir ſi les loix de l'équilibre & du mouvement qu'on obſerve dans la Nature, ſont différentes de celles que la matiere abandonnée à elle-même auroit ſuivies; développons cette idée. Il eſt de la derniere évidence, qu'en ſe bornant à ſuppoſer l'exiſtence de la matiere & du mouvement, il doit néceſſairement réſulter de cette double exiſtence certains effets; qu'un corps mis en mouvement par quelque cauſe, doit ou s'arrêter au bout de quelque tems, ou continuer toujours à ſe mouvoir; qu'un corps qui tend à ſe mouvoir à la fois ſuivant les deux côtés d'un parallélogramme, doit néceſſairement décrire, ou la diagonale, ou quelqu'autre ligne; que quand pluſieurs corps en mouvement ſe rencontrent & ſe choquent, il doit néceſſairement arriver, en conſéquence de leur impénétrabilité mutuelle, quelque changement dans l'état de tous ces

corps,

corps, ou au moins dans l'état de quelques-uns d'entr'eux. Or des différens effets possibles, soit dans le mouvement d'un corps isolé, soit dans celui de plusieurs corps qui agissent les uns sur les autres, il en est un qui dans chaque cas doit infailliblement avoir lieu, en conséquence de l'existence seule de la matiére, & abstraction faite de tout autre principe différent, qui pourroit modifier cet effet ou l'altérer. Voici donc la route qu'un Philosophe doit suivre pour résoudre la question dont il s'agit. Il doit tâcher d'abord de découvrir par le raisonnement quelles seroient les Loix de la Statique & de la Méchanique dans la matiere abandonnée à elle-même; il doit examiner ensuite par l'expérience, quelles sont ces loix dans l'Univers; si les unes & les autres sont différentes, il en conclura que les Loix de la Statique & de la Méchanique, telle que l'expérience les donne, sont de vérité contingente, puisqu'elles seront la suite d'une volonté particuliere & expresse de l'Etre suprême; si au contraire les loix données par l'expérience s'accordent avec celles que le raisonnement seul a fait trou-

trouvée, il en conclura que les loix observées sont de vérité nécessaire; non pas en ce sens que le Créateur n'eût pu établir des loix toutes différentes, mais en ce sens qu'il n'a pas jugé à propos d'en établir d'autres que celles qui résultoient de l'existence même de la matiere.

Or il est démontré, qu'un corps abandonné à lui-même doit persister éternellement dans son état de repos ou de mouvement uniforme; il est démontré de même, que s'il tend à se mouvoir à la fois suivant les deux côtés d'un parallélogramme quelconque, la diagonale est la direction qu'il doit prendre de lui-même, &, pour ainsi dire, choisir entre toutes les autres; il est démontré enfin, que toutes les loix de la communication du mouvement entre les corps se réduisent aux loix de l'équilibre, & que les loix de l'équilibre se réduisent elles-mêmes à celles de l'équilibre de deux corps égaux, animés en sens contraires de vîtesses virtuelles égales. Dans ce dernier cas les mouvemens des deux corps se détruiront évidemment l'un l'autre; & par une conséquence géométrique il y aura encore nécessairement équilibre, lorsque les masses seront en rai-

raison inverse des vîtesses. Il ne reste plus qu'à savoir si le cas de l'équilibre est unique, c'est-à-dire, si quand les masses ne seront pas en raison inverse des vîtesses, un des corps devra nécessairement obliger l'autre à se mouvoir. Or il est aisé de sentir que dès qu'il y a un cas possible & nécessaire d'équilibre, il ne sauroit y en avoir d'autres; sans cela les loix du choc des corps, qui se réduisent nécessairement à celles de l'équilibre, deviendroient indéterminées; ce qui ne sauroit être, puisqu'un corps venant en choquer un autre, il doit nécessairement en résulter un effet unique, suite indispensable de l'existence & de l'impénétrabilité de ces corps. On peut d'ailleurs démontrer l'unité de la loi d'équilibre par un autre raisonnement, trop mathématique pour être développé dans cet Essai, mais que j'ai tâché de rendre sensible dans un autre Ouvrage (*n*).

De toutes ces réflexions il s'ensuit que les Loix connues de la Statique & de la Méchanique, sont celles qui résultent de l'existence de la matiere & du mou-

(*n*) Traité de Dynamique, Art. 46 & 47. *Nouv. Edit.*

mouvement. Or l'expérience nous prouve que ces loix s'obſervent en effet dans les corps qui nous environnent. Donc les loix de l'équilibre & du mouvement, telles que l'obſervation nous les fait connoître, ſont de vérité néceſſaire. Un Métaphyſicien ſe contenteroit peut-être de le prouver, en diſant qu'il étoit de la ſageſſe du Créateur & de la ſimplicité de ſes vues, de ne point établir d'autres loix de l'équilibre & du mouvement, que celles qui réſultent de l'exiſtence même des corps, & de leur impénétrabilité mutuelle. Mais nous avons cru devoir nous abſtenir de cette maniere de raiſonner, parce qu'il nous a paru qu'elle porteroit ſur un principe trop vague; la nature de l'Etre ſuprême nous eſt trop cachée, pour que nous puiſſions connoître directement ce qui eſt ou n'eſt pas conforme aux vues de ſa ſageſſe; nous pouvons ſeulement entrevoir les effets de cette ſageſſe dans l'obſervation des Loix de la Nature, lorſque le raiſonnement mathématique nous aura fait voir la ſimplicité de ces loix, & que l'expérience nous en aura montré les applications & l'étendue.

Cette réflexion peut ſervir, ce me ſem-

semble, à nous faire apprécier les démonstrations que plusieurs Philosophes ont données des loix du mouvement d'après le principe des causes finales, c'est-à-dire d'après les vues que l'Auteur de la Nature a dû se proposer en établissant ces loix. De pareilles démonstrations ne peuvent avoir de force, qu'autant qu'elles sont précédées & appuyées par des démonstrations directes & tirées de principes qui soient plus à notre portée ; autrement il arriveroit souvent qu'elles nous induiroient en erreur. C'est pour avoir suivi cette route, pour avoir cru qu'il étoit de la sagesse du Créateur de conserver toujours la même quantité de mouvement dans l'Univers, que Descartes s'est trompé sur les Loix de la Percussion. Ceux qui l'imiteroient courroient risque, ou de se tromper comme lui, ou de donner pour un principe général ce qui n'auroit lieu que dans certains cas, ou enfin de regarder comme une loi primitive de la Nature, ce qui ne seroit qu'une conséquence purement mathématique de quelques formules.

Quand on demande au reste si les Loix du mouvement sont de vérité nécessaire,

re,

re; il n'est question que de celles par lesquelles le mouvement se communique d'un corps à un autre, & nullement de celles en vertu desquelles un corps paroît se mouvoir sans aucune cause d'impulsion. Telles sont par exemple les Loix de la Pesanteur, supposé, comme bien des Philosophes le croient aujourd'hui, que ces loix n'aient pas l'impulsion pour cause. Dans cette supposition il est évident que les loix dont il s'agit, ne pourroient être en aucun sens de vérité nécessaire; que la chûte des corps pesans seroit la suite d'une volonté immédiate & particuliere du Créateur; & que sans cette volonté expresse, un corps placé en l'air y resteroit en repos. La multitude, il est vrai, accoutumée à voir tomber un corps dès qu'il n'est pas soutenu, croit que cette seule raison suffit pour obliger le corps à descendre. Mais il est facile de détruire ce préjugé par une réflexion bien simple. Supposons un corps placé sur une table horizontale, pourquoi ne se meut-il pas horizontalement le long de la table, puisque rien ne l'en empêche? pourquoi ne se meut-il pas de bas en haut, puisque rien ne s'oppose à son

mou-

mouvement en ce sens? pourquoi enfin se meut-il de haut en bas préférablement à toute autre direction, puisque par lui-même il est évidemment indifférent à se mouvoir dans un sens plutôt que dans un autre? Ce n'est donc pas sans raison que les Philosophes s'étonnent de voir tomber une pierre; & ce phénomene si commun est en effet un des plus surprenans que nous présente la Nature.

La maniere dont agit cette force inconnue, qui fait tomber les corps vers la Terre, n'est guere plus facile à concevoir que la force même. Tous les Philosophes paroissent convenir que la vîtesse avec laquelle les corps qui tombent commencent à se mouvoir, est absolument nulle: pourquoi donc, quand on soutient un corps pesant qui tend à tomber, éprouve-t-on une résistance qu'on n'éprouve point dans tout autre sens que le sens vertical? On dira peut-être que dans les instans qui suivent le premier, la vîtesse avec laquelle le corps tend à descendre, augmentera, & deviendra finie; au-lieu que dans tout autre sens elle demeure toujours nulle, le corps n'ayant aucune tendance à se mouvoir que dans le seul sens vertical.

On peut, je le veux, expliquer par-là pourquoi un corps pesant qu'on soutient, tombera si on l'abandonne à lui-même ; mais on n'explique pas encore une fois pourquoi on ne peut le soutenir sans effort. Car la vîtesse finie que le corps doit acquérir dans les instans qui suivront le premier moment de la chûte, n'existe pas encore en ce premier moment, qui est celui où l'on soutient le corps : elle ne peut donc produire aucune résistance à vaincre. Dira-t-on que la vîtesse avec laquelle les corps pesans tendent à descendre au premier instant, n'est pas absolument nulle, mais seulement très-petite ? On se jette alors dans une autre difficulté. Car, suivant l'hypothese généralement admise par les Philosophes, l'action de la pesanteur est continue, & tend à chaque instant à imprimer au corps la même vîtesse qu'au premier instant : ainsi cette vîtesse, si elle étoit finie au premier instant, seroit infinie au bout d'un tems fini, ce qui est contraire aux observations. Voilà donc un Problême que nous laissons à résoudre aux Méchaniciens Philosophes.



XVII.

XVII.

ASTRONOMIE.

L'ASTRONOMIE doit suivre immédiatement la Méchanique, comme étant de toutes les parties de la Physique la plus certaine. Elle a deux branches, la connoissance des phénomenes célestes, qu'on appelle particuliérement Astronomie, & l'explication de ces phénomenes, qu'on nomme Astronomie physique.

Si quelque Science mérite à tous égards d'être traitée selon la méthode des inventeurs, ou du moins selon celle qu'ils ont pu suivre, c'est sans doute l'Astronomie. Rien n'est peut-être plus satisfaisant pour l'esprit humain, que de voir par quelle suite d'observations, de recherches, de combinaisons & de calculs les hommes sont parvenus à connoître le mouvement de ce Globe qu'ils habitent, & celui des autres corps de notre Systême Planétaire. La meilleure maniere de traiter les élémens l'Astronomie, est donc d'y supposer, si on peut parler de la sorte, un Astronome tombé des nues, & isolé sur la Terre, à qui la nature accorde une assez longue vie pour connoître tout ce que l'observation peut dé-

découvrir de phénomenes célestes, & qui ait en même tems les connoissances géométriques nécessaires pour pouvoir tirer de ces phénomenes toutes les connoissances qui en résultent (*o*). Cette méthode, outre les avantages qu'elle a par elle-même, peut fournir encore des observations très-philosophiques sur les développemens de l'esprit humain, & sur la maniere dont il procede dans ses recherches. Le génie des Philosophes, en cela peu différent de celui des autres hommes, les porte à ne chercher d'abord ni uniformité ni loi dans les phénomenes qu'ils observent. Commencent-ils à y soupçonner quelque marche réguliere? ils imaginent aussitôt la plus parfaite & la plus simple. Bientôt une observation plus suivie les détrompe, & souvent même les ramene précipitamment à leur premier avis. Enfin une étude longue, assidue, dégagée de préventions & de systême, les remet dans les limites du vrai, & leur apprend que pour

(*o*) Mr. Montucla, de l'Académie Royale des Sciences de Prusse, a donné dans l'*Histoire des Mathématiques* qu'il vient de mettre au jour, une excellente esquisse d'un Traité d'Astronomie, composé suivant le plan que nous proposons ici. *Voyez*, le Tome I. de cet Ouvrage, p. 145. & *suiv.*

pour l'ordinaire la loi des phénomenes n'est ni assez peu composée pour être apperçue tout-à-coup, ni aussi irréguliere qu'on pourroit le penser; que chaque effet venant toujours du concours de plusieurs causes, la maniere d'agir de chacune est simple, mais que le résultat de leur action réunie est compliqué quoique régulier, & que tout se réduit à décomposer ce résultat pour en démêler les différentes parties. Parmi une infinité d'exemples qu'on pourroit apporter de ce que nous avançons ici, le mouvement des Planetes en fournit un bien frappant. A peine a-t-on soupçonné que les Planetes se mouvoient circulairement, qu'on leur a fait décrire des cercles parfaits & d'un mouvement uniforme, d'abord autour de la Terre, puis autour du Soleil comme centre; l'observation ayant montré bientôt après que les Planetes étoient tantôt plus, tantôt moins éloignées du Soleil, on a déplacé cet astre du centre des orbites, mais sans rien changer ni à la figure circulaire, ni à l'uniformité de mouvement qu'on avoit supposées; on s'est apperçu ensuite que les orbites n'étoient ni circulaires, ni décrites uniformément, & on leur a donné la figure

 ellip-

elliptique, la plus simple des ovales que nous connoissions; enfin on a vu que cette figure ne répondoit pas encore à tout; que plusieurs des Planetes, entr'-autres Saturne, Jupiter & la Lune ne s'y assujettissoient pas exactement dans leurs cours; on a tâché de découvrir la loi de leurs inégalités, & c'est le grand objet qui occupe aujourd'hui les Savans.

Ainsi des élémens d'Astronomie, composés suivant la méthode des inventeurs, & conformément au plan que nous proposons, montreroient comment on est parti d'abord des hypotheses les plus simples pour rendre raison des phénomenes; comment on a ensuite rectifié ces hypotheses à mesure que les phénomenes ont été mieux connus; & comment enfin on est parvenu insensiblement à porter l'Astronomie au point de perfection où nous la voyons.

Mais si l'Astronomie est une des Sciences qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, l'Astronomie physique est une de celles qui en font le plus à la Philosophie moderne. La recherche des causes des phénomenes célestes, dans laquelle on fait aujourd'hui tant de progrès, n'est pas d'ailleurs une spéculation stérile,

ſtérile, & dont le mérite ſe borne à la grandeur de ſon objet & à la difficulté de le ſaiſir. Cette recherche doit contribuer encore très-efficacement à l'avancement rapide de l'Aſtronomie proprement dite. Car on ne pourra ſe flatter d'avoir trouvé les véritables cauſes des mouvemens des Planetes, que lorſqu'on pourra aſſigner par le calcul les effets que peuvent produire ces cauſes, & faire voir que ces effets s'accordent avec ceux que l'obſervation nous a dévoilés. Or la combinaiſon de ces effets eſt aſſez conſidérable, pour qu'il en reſte encore beaucoup à découvrir; par conſéquent, dès qu'une fois on en connoîtra bien le principe, les concluſions géométriques que l'on en déduira, feront en peu de tems appercevoir & prédire même des phénomenes cachés & fugitifs, qui auroient peut-être eu beſoin d'un long travail pour être connus, démêlés & fixés par l'obſervation ſeule.

Soit que les Anciens ne fuſſent pas aſſez exactement inſtruits des phénomenes céleſtes pour entreprendre de les expliquer en détail; ſoit que leur Phyſique conſiſtât plus dans la recherche des faits que dans celle des cauſes; ſoit

enfin qu'ils n'eussent pas fait assez de progrès dans les Sciences Physico-Mathématiques, pour être en état de réduire aux Loix de la Méchanique les mouvemens des corps célestes ; leurs Ouvrages n'ont presque été d'aucun secours sur ce point aux Philosophes qui sont venus depuis. Il est vrai que les différentes hypotheses imaginées par les Modernes pour expliquer le Systême du Monde, l'avoient déjà été par les Anciens ; & on n'en sera pas surpris, si on considere qu'en ce genre les hypotheses vraisemblables se présentent assez naturellement à l'esprit, que les combinaisons d'idées générales doivent être bientôt épuisées, & par une espece de révolution forcée, être successivement remplacées les unes par les autres. C'est par cette raison sans doute, que nous n'avons aujourd'hui dans notre Physique presqu'aucun principe général, dont l'énoncé ou du moins le germe ne se trouve chez les Anciens. C'est peut-être aussi pour cela que la Philosophie moderne s'est rapprochée sur plusieurs points de ce qu'on a pensé dans le premier âge de la Philosophie ; parce qu'il semble que la premiere impression de

la

la nature est de nous donner des idées justes, qu'on abandonne bientôt par incertitude ou par amour de la nouveauté, & auxquelles enfin on est forcé de revenir. Quoi qu'il en soit, ce que les Anciens ont imaginé sur le Systême du Monde, ou du moins ce qui nous reste de leurs opinions là-dessus, est si vague & si mal prouvé, qu'on n'en sauroit tirer aucune lumiere réelle. On n'y trouve point ces détails précis, exacts & profonds, qui sont la pierre de touche de la vérité d'un Systême, & que certains Auteurs affectent d'en appeller l'appareil, mais qui en sont réellement le corps & la substance, parce qu'ils en renferment les preuves les plus subtiles & les plus incontestables, & qu'ils en font par conséquent la difficulté & le mérite. Qu'importe à l'honneur de Copernic, que quelques anciens Philosophes aient cru le mouvement de la Terre, si les preuves qu'ils en donnoient n'ont pas été suffisantes pour empêcher le plus grand nombre de croire le mouvement du Soleil ? Qu'importe à la gloire de Newton, qu'Empédocle ou d'autres aient eu quelques idées vagues & informes du Systême de la Gravita-

 tion,

tion, quand ces idées ont été dénuées des preuves néceſſaires pour les appuyer? En vain un Savant illuſtre, en revendiquant nos hypotheſes & nos opinions à l'ancienne Philoſophie, a cru la venger d'un mépris injuſte, que les vrais Savans & les bons Eſprits n'ont jamais eu pour elle. Sa Diſſertation ſur ce ſujet, ne fait, ce me ſemble, ni beaucoup de tort aux Modernes, ni beaucoup d'honneur aux Anciens, mais ſeulement beaucoup à l'érudition & aux lumieres de ſon Auteur (*p*).

Deſcartes, ce Philoſophe à qui les Sciences & l'Eſprit Humain ont tant d'obligation, dont les erreurs même étoient au deſſus de ſon ſiecle, & n'ont été que trop long-tems au deſſus du nôtre, eſt proprement le premier qui ait traité du Syſtême du Monde avec quelque ſoin & quelqu'étendue. Dans un tems où les Obſervations Aſtronomiques, la Méchanique & la Géométrie étoient encore très-imparfaites, il imagina pour expliquer les mouvemens des Planetes, l'ingénieux & célebre Syſtême

(*p*) *Voyez* les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, *Tom.* 18. *pag.* 97.

tême des tourbillons. La matiere subtile, disoit ce Philosophe, se meut circulairement autour du Soleil; en vertu de ce mouvement elle a une force centrifuge; en vertu de cette force, toutes les parties du fluide mu en tourbillon tendent à s'éloigner du Soleil; elles doivent donc imprimer aux Planetes une tendance vers cet astre, c'est-à-dire dans un sens contraire à la direction de la force centrifuge; par la même raison qu'un fluide qui pese de haut en bas, tend à pousser de bas en haut les corps qu'on y plonge, & les y pousse en effet, s'ils tendent de haut en bas avec moins de force que lui. La Philosophie ancienne & moderne n'a peut-être rien imaginé de plus simple en apparence & de plus naturel que cette hypothese. Mais si avant l'examen elle paroît conforme au gros des phénomenes, les détails & l'examen approfondi de ces mêmes phénomenes font bientôt voir qu'elle ne peut subsister; c'est ce qui a obligé Newton d'y substituer l'hypothese de la gravitation universelle, qui moins séduisante peut-être au premier coup d'œil, a presque cessé d'être une hypothese par son accord admirable a-

vec les observations astronomiques.

Parmi les différentes suppositions que nous pouvons imaginer pour expliquer cet effet, les seules dignes de notre examen sont celles qui par leur nature nous fournissent des moyens infaillibles de nous assurer si elles sont vraies. Le Systême de la gravitation est de ce nombre, & mériteroit par cela seul l'attention des Philosophes. On n'a point à craindre ici cet abus du Calcul & de la Géométrie, dans lequel les Physiciens ne sont que trop souvent tombés pour défendre ou pour combattre des hypothèses. Les Planetes étant supposées se mouvoir, ou dans le vuide, ou au moins dans un espace non résistant, & les forces par lesquelles elles agissent les unes sur les autres étant connues, c'est un problême purement mathématique, que de déterminer les phénomenes qui en doivent naître: on a donc le rare avantage de pouvoir juger irrévocablement du Systême Newtonien, & cet avantage ne sauroit être saisi avec trop d'empressement: il seroit à souhaiter que toutes les questions de la Physique pussent être aussi incontestablement décidées. Ainsi on ne pourra regarder comme vrai

le Systême de la gravitation ; qu'après s'être assuré par des calculs précis qu'il répond exactement aux phénomenes ; autrement l'hypothese Newtonienne ne mériteroit aucune préférence sur celle des tourbillons, par laquelle on explique à-la-vérité bien des circonstances du mouvement des Planetes, mais d'une maniere si incomplette, & pour ainsi dire si lâche, que si les phénomenes étoient tout autres qu'ils ne sont, on les expliqueroit toujours de même, très-souvent aussi bien, & quelquefois mieux. Le Systême de la gravitation ne nous permet aucune illusion de cette espéce ; un seul article où l'observation démentiroit le calcul, feroit écrouler l'édifice, & relégueroit la théorie Newtonienne dans la classe de tant d'autres, que l'imagination a enfantées, & que l'analyse a détruites.

L'accord qu'on a remarqué entre les phénomenes célestes & les calculs fondés sur le Systême de la gravitation, accord qui se vérifie tous les jours de plus en plus, semble avoir pleinement décidé les Philosophes en faveur de ce Systême. Les preuves en sont répandues dans une infinité d'Ouvrages, &

le précis de ces preuves doit ſe trouver dans des élémens de Philoſophie. C'eſt par un pareil examen, par une analyſe rigoureuſe des faits, qu'il faut juger la Philoſophie Newtonienne, & non par des raiſonnemens métaphyſiques, auſſi peu propres à détruire une hypotheſe qu'à l'établir. Ne pouvant entrer ici dans ce détail, nous nous bornerons à expoſer ce qu'il nous ſemble qu'on doit penſer en général du Syſtême de la gravitation, des applications qu'on en a faites, & de l'extenſion plus ou moins grande qu'on lui a donnée.

Les Obſervations Aſtronomiques démontrent que les Planetes ſe meuvent ou dans le vuide, ou dans un milieu fort rare, ou enfin, comme l'ont prétendu quelques Philoſophes, dans un milieu fort denſe qui ne réſiſte pas (ce qui feroit néanmoins très-difficile à concevoir); mais quelque parti qu'on prenne ſur la nature du milieu dans lequel les Planetes ſe meuvent, il eſt au moins conſtant par l'obſervation, qu'elles ont une tendance vers le Soleil. Ainſi la gravitation des Planetes vers le Soleil, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt un fait

qu'on

qu'on doit regarder comme démontré, ou rien ne l'est en Physique. La gravitation des Planetes secondaires ou satellites vers leurs Planetes principales, est un second fait évident & démontré par les mêmes raisons & par les mêmes faits. Les preuves de la gravitation des Planetes principales vers leurs satellites ne sont pas en aussi grand nombre, mais elles suffisent cependant pour nous faire reconnoître cette gravitation. Les phénomenes du flux & reflux de la Mer, & sur-tout ceux de la précession des équinoxes, si bien d'accord avec les observations, prouvent invinciblement que la Terre tend vers la Lune. Nous n'avons pas (du moins jusqu'ici) de semblables preuves pour les autres satellites; mais l'analogie seule ne suffit-elle pas pour nous faire conclure que l'action entre les Planetes & leurs satellites est réciproque? On peut à-la-vérité abuser en Physique de cette maniere de raisonner, pour s'élever quelquefois à des conclusions trop générales; mais il semble, ou qu'il faut absolument renoncer à l'analogie, ou que tout concourt ici pour nous engager à en faire usage.

Si l'action est réciproque entre cha-

que Planete & ses satellites, elle ne paroît pas l'être moins entre les Planetes premieres. Indépendamment des raisons tirées de l'analogie, qui ont à la vérité moins de force ici que dans le cas dont on vient de parler, mais qui pourtant en ont encore, il est certain que Saturne éprouve dans son mouvement des variations sensibles; & il est fort vraisemblable que Jupiter est la principale cause de ces variations. Le tems seul, il est vrai, pourra nous éclairer pleinement sur ce point, les Géometres & les Astronomes n'ayant encore ni des observations assez complettes sur les mouvemens de Saturne, ni une théorie assez exacte des dérangemens que Jupiter lui cause. Mais il y a beaucoup d'apparence que Jupiter, qui est sans comparaison la plus grosse de toutes les Planetes, entre au moins pour beaucoup dans la cause de ces dérangemens. Nous disons pour beaucoup & non pour tout; car outre une cause dont nous parlerons bientôt, l'action des cinq satellites de Saturne pourroit encore produire quelque dérangement dans cette Planete; & peut-être sera-t-il nécessaire d'avoir égard à l'action des satellites

pour

pour déterminer entiérement & avec exactitude toutes les inégalités du mouvement de Saturne, aussi bien que celles de Jupiter.

Si les satellites agissent sur les Planetes principales, & si celles-ci agissent les unes sur les autres, elles agissent donc aussi sur le Soleil; c'est une conséquence assez naturelle. Mais jusqu'ici les faits nous manquent encore pour la vérifier. Le moyen le plus sûr de décider cette question, est d'examiner les inégalités de Saturne. Car il est démontré, que si Jupiter & Saturne agissent sur le Soleil, il doit résulter de cette action une variation particuliére dans le mouvement apparent de Saturne vu du Soleil; c'est aux Astronomes à s'assurer si cette variation existe, & si elle est telle que la théorie la donne.

On peut voir par ce détail quels sont les différens degrés de certitude que nous avons jusqu'ici du Systême de l'attraction, & quelle nuance observent ces degrés. Ce sera la même chose, quand on voudra transporter le Systême général de l'attraction des corps célestes, à l'attraction des corps terrestres ou sublunaires. Nous remarquerons en

pre-

premier lieu, que cette attraction ou gravitation générale se manifeste moins en détail dans toutes les parties de la matiere qui nous environne, qu'elle ne fait pour ainsi dire en total dans le différens globes qui composent le Systême du Monde; nous remarquerons outre cela, qu'elle se manifeste dans quelques-uns des corps terrestres plus que dans les autres, qu'elle paroît agir ici par impulsion, là par une méchanique inconnue, ici suivant une loi, là suivant une autre; enfin plus nous généraliserons & nous étendrons la gravitation, plus ses effets nous paroîtront variés, & plus nous la trouverons obscure, & en quelque maniere informe, dans les phénomenes qui en résultent ou que nous lui attribuons. Soyons donc très-réservés sur cette généralisation, aussi bien que sur la nature de la force qui produit la gravitation des Planetes. Reconnoissons seulement que les effets de cette force n'ont pu se réduire encore à aucune des loix connues de la Méchanique; n'emprisonnons point la Nature dans les limites étroites de notre intelligence; approfondissons assez l'idée que nous avons de la matiere, pour être

être circonspects sur les propriétés que nous lui attribuons, ou que nous lui refusons; & n'imitons pas le grand nombre des Philosophes modernes, qui en affectant un doute raisonné sur les objets qui les intéressent le plus, semblent vouloir se dédommager de ce doute par des assertions prématurées sur les questions qui les touchent le moins.

Il y a donc, par rapport à l'attraction, deux points sur lesquels on ne sauroit procéder avec trop de prudence; le premier est de ne pas prononcer trop affirmativement sur la nature de la cause qui produit la gravitation des Planetes; le second de ne pas transporter trop légérement cette force, des corps célestes aux corps qui nous environnent. D'un côté on n'a pu jusqu'à présent déduire l'attraction des autres loix connues de la Nature, & en particulier des loix de l'impulsion des fluides; de l'autre il paroît difficile de comprendre comment deux corps placés dans le vuide agissent l'un sur l'autre par leur seule présence. La difficulté de le concevoir augmente encore, quand on fait attention à la loi suivant laquelle l'attraction agit. Les corps célestes s'attirent en raison in-

inverse du quarré de leurs distances; c'est-à-dire qu'à une distance double leur attraction est quatre fois moindre, neuf fois à une distance triple, & ainsi du reste. Or si la seule présence des corps suffit pour produire leur attraction, pourquoi cette attraction n'est-elle pas la même à quelque distance que ce soit? L'action de la lumiere, & en général plusieurs autres actions semblables, sont à la vérité en raison inverse du quarré de la distance comme celle de l'attraction; mais l'action de la lumiere paroît produite par des corpuscules qui sont élancés ou poussés par le corps lumineux; & comme le nombre des rayons qui partant d'un centre frappent un même corps, diminue à mesure que le corps s'éloigne, il est évident que la distance doit diminuer l'action de la lumiere. Dans le Systême de l'attraction on ne peut rien imaginer de semblable, à moins qu'on n'attribue l'attraction à l'action d'un fluide, hypothése qui ne sauroit à d'autres égards se concilier avec les phénomenes. Soit que Mr. Newton fût frappé de ces raisons ou de quelques autres semblables, soit qu'il voulût ménager les préjugés bien ou mal fondés des

Philosophes de son tems sur la nécessité de l'impulsion pour produire le mouvement des corps, il ne s'est jamais expliqué clairement par rapport à la nature de la force attractive. Il ne nie point qu'elle ne puisse être l'effet de l'impulsion, il tâche même de l'y réduire. Mais les idées qu'il propose pour remplir ce but, sont si imparfaites & si vagues, qu'il est difficile de penser qu'un si grand Philosophe pût en être satisfait. On sent même en le lisant, malgré tous les faux-fuyans dont il se couvre, qu'il étoit fort porté à regarder l'attraction comme un premier principe & comme une loi primitive de la Nature. Car d'un côté il admet une attraction réciproque entre les corps, réciprocité qui semble supposer que l'attraction est une propriété inhérente à la matiere; de l'autre il remarque que la gravitation est proportionnelle à la quantité de matiere que les corps contiennent, & qu'elle vient d'une cause qui *pénetre* les corps, au-lieu que l'impulsion est proportionnelle à la quantité de surface. Enfin, ce qui semble dévoiler pleinement la maniere dont Mr. Newton pensoit à cet égard, c'est qu'il a consenti qu'on imprimât à la tête

de

de la 2. Edition de ses Principes la fameuse préface, dans laquelle Mr. Cotes son disciple dit expressément que l'attraction est une propriété aussi essentielle à la matiere que l'impénétrabilité & l'étendue; assertion qui nous paroît trop précipitée, quelque sentiment qu'on suive d'ailleurs sur la nature de la force attractive. Car cette force pourroit être une propriéte *primordiale*, un principe général de mouvement dans la Nature, sans être pour cela une propriété *essentielle* de la matiere. Dès que nous concevons un corps, nous le concevons étendu, impénétrable, divisible & mobile; mais nous ne concevons pas nécessairement qu'il agisse sur un autre corps. La gravitation, si elle est telle que la conçoivent les Attractionnaires décidés, ne peut avoir pour cause que la volonté d'un Etre souverain, qui aura voulu que les corps agissent les uns sur les autres à distance comme dans le contact.

Quoi qu'il en soit, fût-il absolument impossible de réduire la force attractive aux loix de l'impulsion, c'est aux phénomenes seuls à nous décider sur l'existence de cette force. Si parmi ceux

que

que nous connoissons, ou que nous découvrirons dans la suite, il s'en trouvoit quelques-uns de contraires à l'attraction, nos Géometres en seroient plus embarassés, & nos Métaphysiciens plus à leur aise. Mais s'ils décidoient en sa faveur, il faudroit bien prendre le parti de l'admettre, dût-on se résoudre à n'avoir pas une idée plus nette de la vertu par laquelle les corps s'attirent que de celle par laquelle ils se choquent. Croit-on en effet avoir une idée claire de la vertu impulsive des corps? Quoiqu'il soit bien prouvé qu'une portion de matiere mise en mouvement doit communiquer une partie de ce mouvement à une autre portion de matiere qu'elle rencontre, peut-on concevoir d'une maniere distincte cette vertu secrette par laquelle le mouvement se transmet d'un corps dans un autre? Les phénomenes nous prouvent l'existence de la matiere, sans nous rien apprendre sur sa nature. Les mêmes phénomenes nous font connoître les forces qui agissent sur elle, sans nous éclairer sur la nature de ces forces.

L'extension du principe de l'attraction aux corps qui nous environnent, est en-

core un point sur lequel les Philosophes ne sauroient être trop réservés. En premier lieu, la maniere dont on explique par cette derniere attraction plusieurs phénomenes, n'est pas à beaucoup près aussi précise que celle dont on explique par le même principe les phénomenes astronomiques. En second lieu, les attractions, tant magnétiques qu'électriques, paroissent l'effet d'un fluide invisible, & doivent nous faire douter si un pareil fluide n'est pas aussi la cause des autres attractions qu'on observe entre les corps terrestres. En troisieme lieu, l'expérience prouve invinciblement que la force attractive entre les corps terrestres doit avoir d'autres loix que celles de l'attraction planétaire, & c'est peut-être une raison de douter qu'elle existe en effet ; car il n'est pas naturel de penser que la loi de l'attraction, si cette loi est un principe primitif, ne soit pas uniforme & absolument la même pour toutes les parties de la matiere. Quelques Philosophes, il est vrai, ont imaginé des loix d'attraction qui paroissent renfermer celle des corps célestes & celle qu'on suppose entre les corps terrestres qui nous environnent. Mais

outre

outre que les loix imaginées à cet effet n'ont pas cette simplicité qui pourroit seule prévenir en leur faveur, elles ne sont pas aussi propres qu'on l'imagine à concilier tous les phénomenes. Car suivant ces loix l'attraction devroit être presque infiniment grande dans le contact des corps ; ainsi la pesanteur des corps qui touchent la surface de la Terre, devroit être fort différente de celle des corps qui en sont peu éloignés, ce qui est contraire aux observations. Gardons-nous donc bien de précipiter notre jugement sur la nature & sur l'existence même d'une force attractive entre les corps terrestres. Le Systême du Monde nous donne lieu de soupçonner légitimement, que les mouvemens des corps n'ont peut-être pas l'impulsion seule pour cause ; que ce soupçon nous rende sages ; ne nous pressons pas de conclure que l'attraction soit un principe universel, jusqu'à ce que nous y soyons forcés par les phénomenes. Nous aimons, il est vrai, à généraliser en Philosophie nos découvertes, & jusqu'à nos hypotheses ; cette maniere de raisonner nous plait, parce qu'elle flatte notre vanité & soulage notre paresse ; mais la Nature n'est pas

pas obligée de se conformer à nos idées. Tâchons de bien distinguer ce qui est autour de nous, & ne portons notre vue au-delà qu'avec beaucoup de timidité : autrement nous n'en verrions que plus mal en croyant voir plus loin ; les objets éloignés seroient toujours confus, & ceux qui étoient à nos pieds nous échapperoient.

Nous avons dit plus haut que les phénomenes sont le seul moyen de juger l'attraction. Mais s'il ne faut pas prononcer trop légérement qu'ils y sont conformes, il ne faut pas non plus juger trop précipitamment qu'ils y sont contraires. Tel effet qui paroît contredire en apparence le Systême de la gravitation, en devient une des plus fortes preuves quand on sait l'approfondir, & démêler les causes qui le produisent. Nous n'en apporterons que deux exemples. Les Philosophes conviennent unanimement que le flux & reflux de la Mer est dû principalement à l'action de la Lune, mais ils se partagent sur la maniere dont cette action produit le flux & reflux. Les Cartésiens prétendent que la Lune en passant au-dessus de la Terre, presse le fluide renfermé entre la Terre

& elle, & que la pression de ce fluide fait soulever les eaux au-dessous de la Lune. On leur objecte avec raison que cette pression devroit refouler les eaux au-lieu de les élever. Mais de leur côté ils objectent aux Newtoniens, que si l'attraction de la Lune sur la Terre produisoit le flux & reflux, cette attraction en élevant les eaux dans le méridien au-dessus duquel la Lune est placée, devroit les abaisser dans la partie opposée du même méridien : or il est bien constaté par les observations, que les eaux s'élevent également quand la Lune passe au méridien, soit au-dessus soit au-dessous de l'horison. Pour répondre sans figure, sans calcul, & d'une maniere simple & facile à cette objection tant répétée, une des principales que les Cartésiens ont opposée au Systême de la gravitation, imaginons que la Terre soit une masse en partie solide & en partie fluide, & que la Lune exerce son attraction sur cette masse; supposons de plus, que les parties dont la Terre est composée gravitent vers son centre, en même tems qu'elles sont attirées par la Lune; il est certain que si toutes les parties du fluide & du globe

qu'il couvre étoient attirées avec une égale force, & suivant des directions paralleles, l'action de la Lune n'auroit d'autre effet, que de mouvoir ou de déplacer toute la masse du globe & du fluide, sans causer d'ailleurs aucun dérangement dans la situation respective de leurs parties. Mais suivant les loix de l'attraction, les parties de l'hémisphere supérieur, c'est-à-dire, de celui qui est le plus près de la Lune, sont attirées avec plus de force que le centre du globe, & au contraire les parties de l'hémisphere inférieur sont attirées avec moins de force : d'où il s'ensuit que le centre du globe étant mu par l'action de la Lune, le fluide qui couvre l'hémisphere supérieur, & qui est attiré plus fortement, doit tendre à se mouvoir plus vîte que le centre, & par conséquent s'élever avec une force égale à l'excès de la force qui l'attire sur celle qui attire le centre. Au contraire le fluide de l'hémisphere inférieur étant moins attiré que le centre du globe, doit se mouvoir moins vîte : il doit donc fuir ce centre, pour ainsi dire, & s'en éloigner avec une force à peu près égale à celle du fluide de l'hémisphere supérieur. Ainsi le fluide s'élé-

s'élévera aux deux points opposés qui sont dans la ligne par où passe la Lune. Toutes les parties de ce fluide accourront, si on peut s'exprimer ainsi, pour s'approcher de ces points avec d'autant plus de vîtesse qu'elles en seront plus proche. Le sophisme des Cartésiens consiste, en ce qu'ils supposent que l'élévation des eaux de la mer est produite par l'attraction totale que la Lune exerce sur ces eaux ; au-lieu qu'elle n'est produite que par la différence de cette attraction, & de celle que la Lune exerce sur le centre de la Terre.

Il en est de même d'une autre objection des Cartésiens sur les Orbites Planétaires. S'il étoit vrai, disent-ils, que les Planetes eussent une force de tendance vers le Soleil, elles devroient s'en approcher continuellement, & par conséquent décrire autour de cet astre des orbes en spirale au-lieu de courbes qui rentrent en elles-mêmes. Mais qui ne voit que le mouvement des Planetes dans leur orbite est composé de deux autres ; d'un mouvement rectiligne en vertu duquel elles tendent continuellement à s'échapper par la tangente, & d'un mouvement de tendance vers le Soleil,

qui change ce mouvement rectiligne en curviligne, & retient à chaque instant les Planetes dans leur orbite? Par le premier de ces mouvemens les Planetes tendent à s'éloigner du Soleil, par le second elles tendent à s'en rapprocher. Si donc la force du premier mouvement pour les éloigner du centre, est plus grande que celle du second mouvement pour les en rapprocher, elles doivent s'éloigner du Soleil malgré leur gravitation vers cet astre. Le calcul seul peut déterminer les cas où l'une des deux forces l'emporte sur l'autre; & ce calcul fait voir en effet, que quand une Planete est arrivée à une certaine distance du Soleil, elle doit s'en éloigner de nouveau jusqu'à un certain point, pour s'en rapprocher ensuite.

Ces deux exemples indiquent suffisamment au Philosophe la méthode qu'il doit suivre, soit pour déterminer la nature de la force qui fait tendre les Planetes les unes vers les autres, soit pour connoître les effets de cette force. Mais en voilà assez par rapport à cet objet, le premier & presque le seul sur lequel doive rouler l'Astronomie Physique.

Nous finirons cet article par une observa-

servation que nous ne pouvons refuser à la vérité. Qu'on examine avec attention ce qui a été fait depuis quelques années par les plus habiles Mathématiciens sur le Systême du Monde, on conviendra, ce me semble, que l'Astronomie Physique est aujourd'hui plus redevable aux François qu'à aucune autre Nation. C'est dans les travaux qu'ils ont entrepris, dans les Ouvrages qu'ils ont mis sous les yeux de l'Europe, que le systême Newtonien trouvera désormais ses preuves les plus incontestables & les plus profondes. Il est vrai qu'en Mathématique, toutes choses d'ailleurs égales, chaque siecle doit l'emporter sur celui qui le précede, parce qu'en profitant des lumieres qu'il en a reçues, il y ajoute encore; mais on n'en doit pas moins de justice à ceux qui savent le mieux profiter de ces lumieres, & les étendre davantage. S'il y a un cas dans lequel la prévention nationale soit permise, ou plutôt dans lequel cette prévention ne puisse avoir lieu, c'est lorsqu'il s'agit de découvertes purement géométriques, dont la réalité ni la propriété ne peuvent être contestées, & dont le fruit appartient d'ailleurs à tout

l'Univers. Ainsi notre Nation, que certains Savans étrangers, & peut-être même quelques François, semblent prendre à tâche de rabaisser, ne pourroit-elle pas s'appliquer avec raison ce qu'un Ecrivain éloquent & philosophe a dit de son siecle, qui à plusieurs égards ressembloit assez au nôtre? *Nec omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas quædam artium & laudis imitanda posteris tulit.*

XVIII.

OPTIQUE.

AVANT que de passer de l'Astronomie à la Physique proprement dite, il est deux parties de cette derniere Science sur lesquelles les Mathématiques ont une influence si considérable, qu'il est nécessaire de les envisager séparément.

La premiere est l'Optique, qui renferme la théorie de la Lumiere & les loix de la Vision. La théorie de la lumiere & l'examen de ses propriétés forment un objet presque entiérement mathématique. Sans s'embarrasser si la lumiere se pro-

propage par la pression d'un fluide, ou, ce qui paroît plus vraisemblable, par une émission de corpuscules lancés du corps lumineux; sans discuter les difficultés particulieres à chacune de ces hypotheses, difficultés assez considérables pour avoir fait douter au grand Newton *si la lumiere étoit un corps*, il suffit au Philosophe d'observer trois choses; que la lumiere se répand en ligne droite; qu'elle se réfléchit par un angle égal à l'angle d'incidence; & qu'enfin elle se rompt en passant d'un milieu dans un autre, suivant certaines loix que l'expérience peut aisément découvrir. Ces trois principes serviront à démontrer les loix que suit la lumiere dans sa réflexion sur différentes surfaces; celles de son passage à travers différens milieux; celles de la différente réfrangibilité des rayons, qui produit la différence des couleurs, & d'où résulte entre autres l'explication rigoureuse & mathématique de l'Arc-en-ciel; phénomene admirable, dont il est assez étonnant que le Philosophe connoisse si bien la cause, en même tems qu'il ignore pourquoi une pierre tombe: tant l'étude de la Nature semble faite pour flatter & pour humilier à la fois la vanité humaine.

Quiconque réfléchira sur la maniere dont on démontre en Optique ces différentes propriétés de la lumiere, ne sera pas surpris que l'illustre aveugle Saunderson ait donné des leçons publiques de cette Science, sans avoir aucune idée de la maniere dont les rayons de lumiere produisent la vision. Il lui suffisoit de regarder ces rayons comme des faisceaux de lignes droites, qui en agissant sur les yeux produisoient à peu près l'effet du toucher, avec cette différence que le toucher s'exerce par le contact immédiat, & la vue par l'action d'une matiere placée entre l'œil & le corps lumineux, à peu près comme un aveugle reconnoît au moyen de son bâton les corps éloignés de lui. Ces suppositions faites, les propositions d'Optique étoient pour Saunderson des Théorêmes de Géométrie pure, qu'il démontroit comme il eût fait ceux d'Euclide, & où se trouve en effet la même évidence mathématique.

Il s'en faut beaucoup qu'on puisse porter cette évidence dans la partie de l'Optique qui examine les loix de la vision. Rien n'est moins satisfaisant, il faut l'avouer, que les raisonnemens des Philosophes sur les moyens par lesquels

l'œil juge de la distance & de la grandeur apparente des objets, sur le lieu où l'on voit l'image dans les miroirs & dans les verres courbes, enfin sur les jugemens qu'on porte de la grandeur de cette même image. Ce sont-là néanmoins les questions préliminaires & fondamentales de la Théorie de la Vision, dans laquelle il est impossible de faire aucun progrès sans les avoir résolues. Aussi le Philosophe ne doit-il guere traiter ces différens objets, que pour faire sentir combien il y reste à desirer, ou plutôt que tout y est encore à faire; & pour indiquer, s'il est possible, les moyens de répandre de nouvelles lumieres sur une matiere si curieuse.

Ce que nous venons de dire de l'Optique, nous pouvons le dire à peu près d'une autre Science qui lui est analogue, de l'Acoustique ou de la Théorie des Sons. Les Mathématiques nous fournissent des méthodes pour calculer les vibrations des cordes sonores, eu égard à leur degré de tension, à leur grosseur & à leur longueur: mais quelle est la cause du plaisir que certains accords produisent en nous, & des sensations désagréables que d'autres nous font éprouver? voilà sur quoi nous ne sommes

pas plus instruits qu'on l'étoit du tems de Pythagore. Il ne faut en ce genre qu'une légere connoissance des faits pour se convaincre de l'insuffisance des raisons qu'on en donne (*q*). L'expérience seule est donc la base de l'Acoustique, & c'est de-là qu'il en faut tirer les regles. Un célebre Musicien de nos jours a déjà frayé cette route, en déduisant avec succès de la resonnance du corps sonore les principales regles de l'Harmonie. Mais ayant à débrouiller le premier cette matiere difficile, qui sur un grand nombre de points importans ne paroît pas susceptible de démonstration, il a été souvent obligé, comme il le reconnoît lui-même, de multiplier *les analogies*, *les transformations*, *les convenances*, pour satisfaire la raison *autant qu'il est possible* dans l'explication des phénomenes. L'illustre Artiste dont il s'agit, a été pour nous le Descartes de la Musique. On ne peut se flatter, ce me semble, de faire quelque progrès dans la théorie de cette Science, qu'en suivant la méthode qu'il a tracée.

XIX.

(*q*) *Voyez* dans l'Encyclopédie les Articles CONSONANCE & FONDAMENTAL.

XIX.

Hydrostatique & Hydraulique.

LA seconde Science dont nous avons à parler, est celle de l'équilibre & du mouvement des Fluides, & de leur action sur les corps solides qui y sont plongés. La théorie de l'équilibre des fluides se nomme Hydrostatique; celle de leur mouvement & de leur résistance s'appelle Hydraulique.

Si on connoissoit la figure & la disposition mutuelle des particules qui composent les fluides, il ne faudroit point d'autres principes que ceux de la Méchanique ordinaire, pour déterminer les loix de leur équilibre, de leur mouvement & de leur action; car la recherche de ces loix dans un Systême quelconque de corpuscules, n'est qu'un problême de Méchanique, pour la solution duquel on a tous les principes qu'on peut desirer. Cependant plus le nombre des corpuscules seroit grand, plus il deviendroit difficile d'appliquer le calcul aux principes d'une maniere simple & commode: ainsi une telle méthode ne seroit guere pratiquable dans la méchanique des fluides. Mais nous

ſommes même bien éloignés d'avoir toutes les données néceſſaires pour être à portée de faire uſage de cette méthode. Nous ignorons la figure & l'arrangement des parties des fluides ; nous ignorons comment ces parties ſe meuvent entre elles. Il y a d'ailleurs une ſi grande différence entre un fluide & un amas de corpuſcules ſolides, que les loix de la preſſion des fluides ſont très-différentes des loix de la preſſion des ſolides. L'expérience ſeule a pu nous inſtruire en détail des loix de l'Hydroſtratique, que la théorie la plus ſubtile n'auroit jamais pu nous faire ſoupçonner ; & depuis même qu'elles ſont connues, on n'a pu trouver encore d'hypotheſe ſatisfaiſante pour les expliquer, & pour les réduire aux principes ordinaires du mouvement & de l'équilibre. Auſſi le méchaniſme intérieur des fluides, ſi peu analogue à celui des autres corps, devroit être pour les Philoſophes un objet particulier d'admiration, ſi l'étude des phénomenes les plus ſimples ne les avoit accoutumés à ne s'étonner de rien, ou plutôt à s'étonner également de tout. Auſſi peu éclairés que le peuple ſur les premiers principes de

toutes

toutes choſes, ils n'ont & ne peuvent avoir d'avantage que dans la combinaiſon qu'ils font de ces principes, & dans les conſéquences qu'ils en tirent; & c'eſt dans cette eſpece d'analyſe que les Mathématiques leur ſont utiles. C'eſt avec le ſecours ſeul de ces Sciences qu'il eſt permis de pénétrer dans les fluides, & de découvrir le jeu de leurs parties, l'action qu'exercent les uns ſur les autres ces atomes innombrables dont un fluide eſt compoſé, & qui paroiſſent tout à la fois unis & diviſés, dépendans & indépendans les uns des autres.

L'ignorance où l'on eſt de la conſtitution intérieure des fluides, n'a donc pas empêché les Phyſiciens Géometres de faire de grands progrès dans la Science de l'équilibre & du mouvement de ces corps. Ne pouvant déduire immédiatement & directement de la nature des fluides les loix de leur équilibre & de leur mouvement, ils les ont au moins réduites à des principes d'expérience, qu'ils ont regardé (faute de mieux) comme les propriétés fondamentales des fluides, & comme celles auxquelles il falloit rapporter toutes les autres. La Nature eſt une machine immenſe dont les reſ-

ſorts principaux nous ſont cachés ; nous ne voyons même cette machine qu'à travers un voile qui nous dérobe le jeu des parties les plus délicates ; entre les parties plus frappantes, ou ſi l'on veut plus groſſieres, que ce voile nous permet d'entrevoir & de découvrir, il en eſt pluſieurs qu'un même reſſort met en mouvement, & c'eſt-là ſur-tout ce que nous devons chercher à démêler. Condamnés comme nous le ſommes à ignorer l'eſſence & la contexture intérieure des corps, la ſeule reſſource qui reſte à notre ſagacité eſt de tâcher au moins de ſaiſir dans chaque matiere l'analogie des phénomenes, & de les rappeller tous à un petit nombre de faits primitifs & fondamentaux. C'eſt ainſi que Newton, ſans aſſigner la cauſe de la gravitation univerſelle, n'a pas laiſſé de démontrer que le Syſtême du Monde eſt uniquement appuyé ſur les loix de cette gravitation.

Nous jugerons aiſément du plan que nous devons ſuivre dans la méchanique des fluides, ſi nous examinons d'abord quelle différence il doit y avoir entre les principes généraux de cette méchanique, & ceux de la méchanique des

corps

corps ordinaires. Ces derniers principes, comme nous l'avons dit plus haut, peuvent se réduire à trois; savoir la force d'inertie, le mouvement composé, & l'équilibre de deux masses égales, animées en sens contraire de vîtesses virtuelles égales. Nous avons donc ici deux questions à résoudre; en premier lieu, si ces trois principes sont les mêmes pour les fluides que pour les solides; en second lieu, s'ils suffisent à la méchanique des fluides.

Les particules des fluides étant des corps, il n'est pas douteux que le principe de la force d'inertie, & celui du mouvement composé, ne conviennent à chacune de ces parties. Il en seroit de même du principe de l'équilibre, si on pouvoit comparer séparément les particules fluides entr'elles: mais nous ne pouvons comparer ensemble que des masses, dont l'action mutuelle dépend de l'action combinée de différentes parties qui nous sont inconnues.

L'équilibre des fluides animés par une force de direction & de quantité constante, comme la pesanteur, est celui qui se présente d'abord à examiner, & qui est en effet le plus facile. Si on verse une

une liqueur homogene dans un tuyau composé de deux branches cilindriques égales & verticales, unies ensemble par une branche cilindrique horizontale, la premiere chose qu'on observe, c'est que la liqueur ne sauroit être en équilibre sans être à la même hauteur dans les deux branches. Il est facile de conclure de-là, que le fluide contenu dans la branche horizontale est pressé en sens contraires par l'action des colonnes verticales. L'expérience apprend de plus, que si une des branches verticales, & même, si l'on veut, une partie de la branche horizontale est anéantie, il faut pour retenir le fluide, la même force qui seroit nécessaire pour soutenir un tuyau cilindrique égal à l'une des branches verticales, & rempli de fluide à la même hauteur; & qu'en général, quelle que soit l'inclinaison de la branche qui joint les deux branches verticales, le fluide est également pressé dans le sens de cette branche & dans le sens vertical. Il n'en faut pas davantage pour nous convaincre, que les parties des fluides pesans sont pressées & pressent également en tous sens. Cette propriété étant une fois découverte, on peut aisément

ment reconnoître qu'elle n'est pas bornée aux fluides dont les parties sont animées par une force constante & de direction donnée, mais qu'elle appartient toujours aux fluides, quelle que soient les forces qui agissent sur leurs différentes parties. Il suffit pour s'en assurer, d'enfermer une liqueur dans un vase & de la presser avec un piston; car si on fait une ouverture en quelque point que ce soit de ce vase, il faudra appliquer en cet endroit une pression égale à celle du piston pour retenir la liqueur: observation qui prouve incontestablement que la pression des particules se répand également en tout sens, quelle que soit la puissance qui tend à les mouvoir.

Cette propriété générale, l'égalité de pression en tout sens, constatée par une expérience très-simple, est le fondement de tout ce qu'on peut démontrer sur l'équilibre des fluides. Néanmoins, quoiqu'elle soit connue & mise en usage depuis fort long-tems, il est assez surprenant que les Loix principales de l'Hydrostatique en ayent été si obscurément déduites. Parmi une foule d'Auteurs, dont la plupart n'ont fait que copier ceux

qui

qui les avoient précédés, à peine en trouve-t-on qui explique avec quelque clarté, pourquoi deux liqueurs sont en équilibre dans un siphon ; pourquoi l'eau contenue dans un vase qui va en s'élargissant de haut en bas, presse le fond de ce vase avec autant de force que si elle étoit contenue dans un vase cilindrique de même base & de même hauteur, quoiqu'en soutenant le premier de ces deux vases, on ne porte que le poids du liquide qui y est contenu ; pourquoi un corps d'une pesanteur égale à celui d'un pareil volume de fluide, s'y soutient en quelque endroit qu'on le place. On ne viendra jamais à bout de démontrer exactement ces propositions, que par un calcul net & précis de toutes les forces qui concourent à la production de l'effet qu'on veut examiner, & par la détermination exacte de la force qui en résulte.

Un Auteur moderne a prétendu expliquer l'égalité de pression des fluides en tout sens, par la figure sphérique & la disposition qu'il leur suppose : il prend trois boules dont les centres soient disposés en un triangle équilatéral de base horizontale, & il fait voir aisément que

la

la boule ſupérieure preſſe avec la même force en embas, qu'elle preſſe latéralement ſur les deux boules voiſines. On ſent combien cette preuve eſt inſuffiſante: elle ſuppoſe que les particules des fluides ſont ſphériques, ce qui peut être probable, mais n'eſt pas démontré: elle ſuppoſe que les deux boules d'en-bas ſoient diſpoſées de maniere que leur centre ſoit dans une ligne horizontale: elle ne démontre enfin l'égalité de preſſion avec la preſſion verticale, que pour les deux directions qui font avec la verticale un angle de 60 degrés, & nullement pour les autres.

Nous avons remarqué plus haut, qu'en général les Loix du mouvement & de l'action d'un Syſtême de corps qui agiſſent les uns ſur les autres, ſe réduiſent à celles de l'équilibre de ce même Syſtême de corps. D'où il s'enſuit que les loix du mouvement des fluides & de leur action, ſe réduiſent à celle de l'équilibre des mêmes fluides. Par ce principe on peut réſoudre les queſtions les plus délicates & les plus difficiles ſur le mouvement des fluides & ſur la preſſion qu'ils exercent quand ils ſont mus.

Nous ne pouvo ns nous empêcher de

re-

remarquer ici le peu de solidité d'un principe employé autrefois par presque tous les Auteurs d'Hydraulique, & dont plusieurs se servent encore aujourd'hui pour déterminer le mouvement d'un fluide qui sort d'un vase. Selon ces Auteurs, le fluide qui s'échappe à chaque instant, est pressé par le poids de chaque colomne fluide dont il est la base. Cette proposition est évidemment fausse, lorsque le fluide coule dans un vase cilindrique entiérement ouvert & sans aucun fond. Car la liqueur descend alors comme feroit une masse solide & pesante, sans que ses parties exercent les unes sur les autres aucune action, puisqu'elles se meuvent toutes avec une égale vîtesse. Si le fluide sort du tuyau par une ouverture faite au fond, alors la partie qui s'échappe à chaque instant peut à-la-vérité souffrir quelque pression par l'action oblique & latérale de la colomne qui appuye sur le fond; mais comment prouvera-t-on que cette pression est précisément égale (sur-tout lorsque le fluide est en mouvement) au poids de la colomne de fluide qui auroit l'ouverture du fond pour base?

Il ne faut pas dissimuler au reste, que quand

quand on veut appliquer le calcul d'une maniere rigoureuse aux loix du mouvement & de l'action des fluides, sans se permettre aucune hypothese arbitraire, on trouve dans cette explication plus de difficultés qu'on ne pourroit d'abord en attendre; & qu'on ne parvient pas sans peine à démontrer sur cette matiere les vérités les plus généralement connues, dont la plupart sont assez mal prouvées dans presque tous les Livres de Physique. On ne doit pas même être surpris, que dans cette matiere épineuse la solution des problêmes ou se refuse entiérement à l'analyse, ou ne puisse en être déduite que d'une maniere très-imparfaite: mais c'est avoir beaucoup fait dans un sujet si difficile, que de s'assurer jusqu'où peut aller la théorie, & de fixer pour ainsi dire les limites où elle doit s'arrêter. Souvent l'expérience même ne nous offre sur cet objet que des lumieres fort imparfaites; car quand on compare entr'elles les expériences qui ont été faites jusqu'ici, pour déterminer par exemple la résistance des fluides, on les trouve si peu d'accord qu'il n'y a peut-être encore aucun fait parfaitement constaté

à cet égard. La multitude des forces, soit actives, soit passives, est ici compliqué à un tel degré, qu'il paroît presque impossible de déterminer séparément l'effet de chacune; de distinguer celui qui vient de la force d'inertie d'avec celui qui résulte de la ténacité, & ceux-ci d'avec l'effet que doivent produire la pesanteur & le frottement des particules. D'ailleurs, quand on auroit démêlé dans un seul cas les effets de chacune de ces forces & la loi qu'elles suivent, seroit-on bien fondé à conclure, que dans un cas où les particules agiroient tout autrement, tant par leur nombre que par leur direction, leur disposition & leur vîtesse, la loi des effets ne seroit pas toute différente? Cette matiere pourroit bien être du nombre de celles où les expériences faites en petit n'ont presque aucune analogie avec les expériences faites en grand, & les contredisent même quelquefois; où chaque cas particulier demande presque une expérience isolée, & où par conséquent les résultats généraux sont toujours très-fautifs & très-imparfaits.

Mais eût-on fait autant de progrès qu'on en a fait peu dans la connoissan-

ce

ce du mouvement & de l'action des fluides, cette connoissance nous seroit encore assez peu utile pour résoudre des questions d'un genre plus compliqué, quoique d'ailleurs très-importantes en elles-mêmes. Il ne faudroit pas s'imaginer sur-tout, avec quelques Médecins modernes, que la théorie du mouvement des fluides dans des tuyaux ou solides ou flexibles, pût nous conduire à celle de la méchanique du corps humain, de la vîtesse du sang, de son action sur les vaisseaux dans lesquels il circule. Il seroit nécessaire pour réussir dans une telle recherche, de savoir exactement jusqu'à quel point les vaisseaux peuvent se dilater; de quelle maniere & suivant quelle loi ils se dilatent; de connoître parfaitement leur figure, leur élasticité plus ou moins grande, leurs différentes anastomoses, le nombre, la force & la disposition de leurs valvules, le degré de chaleur & de ténacité du sang, les forces motrices qui le poussent. Encore, quand chacune de ces choses seroit parfaitement connue, la grande multitude d'élémens qui entreroient dans une pareille théorie, nous conduiroit vraisemblablement

ment à des calculs impraticables. C'est en effet ici un des cas les plus composés d'un problême, dont le cas le plus simple est fort difficile à résoudre. Lorsque les effets de la Nature sont trop compliqués & trop peu connus pour pouvoir être soumis à nos calculs, l'expérience est le seul guide qui nous reste; nous ne pouvons nous appuyer que sur des inductions déduites d'un grand nombre de faits. Voilà le plan que nous devons suivre dans l'examen d'une machine aussi composée que le corps humain. Il n'appartient qu'à des Physiciens oisifs de s'imaginer qu'à force d'algebre & d'hypotheses ils viendront à bout d'en dévoiler les ressorts.

X X.

Physique générale.

LEs principes que nous venons d'établir sur la maniere dont on doit traiter la théorie des Fluides, peuvent également s'appliquer à la Physique prise dans toute son étendue. L'étude de cette Science roule sur deux points qu'il ne

ne faut pas confondre, l'observation & l'expérience. L'observation, moins récherchée & moins subtile, se borne aux faits qu'elle a sous les yeux, à bien voir & à bien détailler les phénomenes de toute espece que la Nature nous présente. L'expérience cherche à pénétrer la Nature plus profondément, à lui dérober ce qu'elle cache, à créer, en quelque maniere, par la différente combinaison des corps, de nouveaux phénomenes pour les étudier; enfin elle ne se restreint pas à écouter la Nature, mais elle l'interroge & la presse. On pourroit appeller l'observation, la Physique des faits ou plutôt la Physique *vulgaire & palpable*, & réserver pour l'expérience le nom de Physique *occulte;* pourvu qu'on attache à ce mot une idée plus philosophique & plus vraie que n'ont fait certains Physiciens modernes, & qu'on le borne à désigner la connoissance des faits cachés dont on s'assure en les voyant, & non le roman des faits supposés, qu'on devine bien ou mal sans les chercher ni sans les voir.

Les Anciens, auxquels nous nous croyons fort supérieurs dans les Sciences, parce que nous trouvons plus court & plus agréable de nous préférer à eux

que de les lire, n'ont pas autant négligé l'étude de la Nature que nous les en accusons communément. Leur Physique n'étoit ni aussi déraisonnable ni aussi bornée que le pensent ou que le disent quelques Ecrivains de nos jours. Les Ouvrages d'Hippocrate seul seroient suffisans pour montrer l'esprit qui conduisoit alors les Philosophes. Au-lieu de ces Systêmes, sinon meurtriers, du moins ridicules, qu'a enfantés la Médecine moderne, pour les proscrire ensuite, on y trouve des faits bien vus & bien rapprochés; on y voit un Systême d'observations, qui encore aujourd'hui sert de base à l'Art de guérir. Or il semble qu'on peut juger par l'état de la Médecine chez les Anciens, de celui où la Physique étoit parmi eux; en premier lieu, parce que les Ouvrages d'Hippocrate sont les monumens les plus considérables qui nous restent de la Physique ancienne; en second lieu, parce que la Médecine étant la partie la plus essentielle & la plus intéressante de la Physique, on peut toujours juger avec assez de certitude de la maniere dont on traite celle-ci, par la maniere dont celle-là est cultivée. C'est une vérité dont l'expérience nous assure, puisqu'à compter

seu-

seulement de la renaissance des Lettres, nous avons toujours vu subir à l'une de ces Sciences les changemens qui ont altéré ou dénaturé l'autre.

Nous savons d'ailleurs que dans le tems même d'Hippocrate, plusieurs grands hommes, à la tête desquels on doit placer Démocrite, s'appliquerent avec succès à l'étude de la Nature. On prétend que le Médecin, envoyé par les habitans d'Abdere pour guérir la prétendue folie du Philosophe, le trouva occupé à disséquer & à observer des animaux; & l'on peut juger qui fut trouvé le plus fou par Hippocrate, ou de ceux qui l'avoient envoyé, ou de celui qu'il alloit voir, & qui avoit trouvé la maniere la plus philosophique de jouir de la Nature & des Hommes, en étudiant l'une & en se moquant des autres.

Cependant les Anciens paroissent avoir cultivé la Physique que nous appellons *vulgaire*, préférablement à celle que nous avons nommée Physique *occulte*, & qui est proprement la *Physique Expérimentale*. Ils se contentoient de lire dans le grand Livre de la Nature, toujours ouvert pour eux ainsi que pour nous; mais ils y lisoient assidument, & avec des yeux plus attentifs & plus sûrs

que nous ne l'imaginons ; plusieurs faits qu'ils ont avancés, & qui d'abord avoient été démentis par les Modernes, se sont trouvés vrais quand on les a mieux approfondis. La méthode que suivoient les Anciens, en cultivant l'observation plus que l'expérience, étoit très-philosophique, & la plus propre de toutes à faire faire à la Physique les plus grands progrès dont elle fût capable dans ce premier âge de l'esprit humain. Avant d'employer & d'user notre sagacité pour chercher un fait dans des combinaisons subtiles, il faut être bien assuré que ce fait n'existe pas autour de nous & sous notre main ; comme il faut en Géométrie réserver ses efforts pour trouver ce qui n'a pas été résolu par d'autres. Tout est lié si intimement dans la Nature, qu'une simple collection de faits, bien riche & bien variée, avanceroit prodigieusement nos connoissances ; & s'il étoit possible de rendre cette collection complette, ce seroit peut-être le seul travail auquel le Physicien dût se borner : c'est au moins celui par lequel il faut qu'il commence ; & telle est la méthode que les Anciens ont suivie. Les plus sages d'entr'eux ont fait la table de ce qu'ils voyoient, l'ont bien faite & s'en

s'en sont tenus-là. Ils n'ont connu de l'Aimant que sa propriété la plus facile à découvrir, celle d'attirer le fer ; les merveilles de l'Electricité qui les entouroient, & dont on trouve quelques traces dans leurs Ouvrages, ne les ont point frappés, parce que pour être frappé de ces merveilles il eût fallu en voir le rapport à des faits plus cachés, que l'expérience a su nous dévoiler dans ces derniers tems. Car l'expérience, parmi plusieurs avantages, a celui d'étendre le champ de l'observation. Un phénomene que l'expérience nous apprend, ouvre nos yeux sur une infinité d'autres qui ne demandoient qu'à être apperçus. L'observation, par la curiosité qu'elle inspire & par les vuides qu'elle laisse, mene à l'expérience ; l'expérience ramene à l'observation, par la même curiosité qui cherche à remplir & à serrer de plus en plus ces vuides : ainsi on peut regarder l'expérience & l'observation comme la suite & le complément l'une de l'autre.

Les Anciens ne paroissent avoir cultivé l'expérience que par rapport aux Arts, & nullement pour satisfaire, comme nous, une curiosité purement philoso-

ſophique. Ils ne décompoſoient & ne combinoient les corps que pour en tirer des uſages utiles ou agréables, ſans chercher beaucoup à en connoître le jeu ni la ſtructure. Ils ne s'arrêtoient pas même ſur les détails dans la deſcription qu'ils faiſoient des corps; & s'ils avoient beſoin d'être juſtifiés ſur ce point, ils le feroient peut-être ſuffiſamment par le peu d'utilité que les Modernes ont trouvé à ſuivre une méthode contraire. C'eſt dans l'Hiſtoire des Animaux d'Ariſtote qu'il faut chercher le vrai goût de Phyſique des Anciens, plutôt que dans ſes autres Ouvrages, où il eſt moins riche en faits & plus abondant en paroles, plus raiſonneur & moins inſtruit. Car telle eſt tout à la fois la ſageſſe & la manie du Philoſophe; tant que la collection des matériaux eſt facile & abondante, il n'eſt guere occupé que du ſoin de les recueillir & de les mettre en ordre; mais à l'inſtant qu'ils lui manquent, il commence auſſitôt à diſcourir; obligé même (ce qui lui arrive ſouvent) de ſe contenter d'un petit nombre de matériaux, il eſt toujours tenté d'en former un corps, & de délayer en un Syſtême de Science, ou en quelque choſe du moins

moins qui en ait la forme, un petit nombre de connoissances imparfaites & isolées.

Néanmoins, en avouant que cet esprit peut avoir présidé jusqu'à un certain point aux Ouvrages Physiques d'Aristote, ne mettons pas sur son compte l'abus que les Modernes en ont fait durant les siecles d'ignorance qui ont duré si long-tems, ni toutes les inepties que les Commentateurs ont voulu donner pour les opinions de ce grand homme. Nous ne parlons ici de ces tems ténébreux, que pour faire mention en passant de quelques génies supérieurs, qui abandonnant cette méthode vague & obscure de philosopher, laissoient les mots pour les choses, & cherchoient dans leur sagacité & dans l'étude de la Nature des connoissances plus réelles. Le Moine Bacon, trop peu connu & trop peu lu aujourd'hui, doit être mis au nombre de ces esprits du premier ordre; dans le sein de la plus profonde ignorance il sut par la force de son génie s'élever au-dessus de son siecle, & le laisser bien loin derriere lui: aussi fut-il persécuté par ses confreres, & regardé par le peuple comme un Magicien, à peu près comme Gerbert l'avoit été près de

de trois siècles auparavant pour ses inventions méchaniques ; avec cette différence que Gerbert de vint Pape, & que Bacon resta Moine & malheureux.

Au reste le petit nombre de grands génies, qui étudierent ainsi la Nature en elle-même jusqu'à la renaissance proprement dite de la Philosophie, ne cultivoient pas à beaucoup près dans toute son étendue la Physique expérimentale. Chymistes plutôt que Physiciens, ils semblent s'être plus appliqués à la décomposition des corps particuliers, & au détail des usages qu'ils en pouvoient faire, qu'à l'étude générale de la Nature. Riches d'une infinité de connoissances utiles ou curieuses, mais détachées; ils ignoroient les Loix du mouvement, celles de l'hydrostatique, la pesanteur de l'air dont ils voyoient les effets sans les connoître, & plusieurs autres vérités qui sont aujourd'hui la base & comme les élémens de la Physique moderne.

Le Chancelier Bacon, Anglois comme le Moine (car ce nom & ce peuple sont heureux en Philosophie) embrassa le premier un plus vaste champ. Il entrevit les principes généraux qui doivent servir de fondement à l'étude de la Natu-

Nature, il proposa de les reconnoître par la voie de l'expérience, il annonça un grand nombre de découvertes qui se sont faites depuis. Descartes qui le suivit de près, & qu'on accusa (peut-être assez mal à propos) d'avoir puisé des lumieres dans les Ouvrages de Bacon, ouvrit quelques routes dans la Physique expérimentale, mais il la recommanda plus qu'il ne la pratiqua, & c'est ce qui l'a conduit à plusieurs erreurs. Il eut, par exemple, le courage de donner le premier des loix du mouvement; courage qui mérite la reconnoissance des Philosophes, puisqu'il a mis ceux qui ont suivi sur la route des loix véritables; mais l'expérience, ou plutôt, comme nous le dirons plus bas, des réflexions sur les observations les plus communes, lui auroient appris que les loix qu'il avoit données étoient insoutenables. Descartes, & Bacon lui-même, malgré toutes les obligations que leur a la Philosophie, lui auroient peut-être été plus utiles encore, s'ils eussent été plus Physiciens de pratique & moins de spéculation; mais le plaisir oisif de la méditation & de la conjecture même, entraîne les grands génies; ils commencent beau-

coup & finissent peu ; ils proposent des vues, ils prescrivent ce qu'il faut faire pour en constater la justesse & l'avantage, & laissent le travail méchanique à d'autres, qui éclairés par une lumiere étrangere, ne vont pas aussi loin que leurs Maîtres auroient été seuls. Ainsi les uns pensent ou rêvent, les autres agissent ou manœuvrent, & l'enfance des Sciences est éternelle.

Cependant l'esprit de la Physique expérimentale, que Bacon & Descartes avoient introduit, s'étendit insensiblement. L'Académie de Florence, Boyle, Mariotte, & après eux plusieurs autres, firent un grand nombre d'expériences avec succès. Les Académies se formerent, & saisirent avec empressement cette maniere de philosopher. Les Universités plus lentes, parce qu'elles étoient déjà toutes formées lors de la naissance de la Physique expérimentale, suivirent long-tems encore leur méthode ancienne. Peu à peu la Physique de Descartes succéda dans les Ecoles à celle d'Aristote, ou plutôt de ses Commentateurs. Si on ne touchoit pas encore à la vérité, on étoit du moins sur la voie ; on fit quelques expériences ; on

on tenta de les expliquer; il eût été mieux qu'on se fût borné à les bien faire, & à les rapprocher les unes des autres avant que d'en venir à aucun systême; mais enfin il ne faut pas espérer que l'esprit humain se délivre si promptement de tous ses préjugés. Enfin Newton montra le premier ce que ses prédécesseurs n'avoient fait qu'entrevoir, l'art d'introduire la Géométrie dans la Physique, & de former, en réunissant l'expérience au calcul, une Science exacte, profonde, lumineuse & nouvelle. Aussi grand du moins par ses expériences d'Optique que par son systême du Monde, il ouvrit de tous côtés une carriere immense & sûre; l'Angleterre saisit ces vues; la Société Royale les regarda comme siennes; les Académies de France s'y prêterent plus lentement & avec plus de résistance, par la même raison qui avoit fait rejetter aux Universités pendant plusieurs années la Physique de Descartes. La lumiere a enfin prévalu: la génération ennemie de ces grands hommes s'est éteinte, ou est demeurée muëtte dans les Académies, & dans les Universités auxquelles les Académies semblent aujourd'hui donner le

ton. Une génération nouvelle s'est élevée, qui achévera la révolution; car quand les fondemens d'une révolution sont jettés, c'est presque toujours dans la génération suivante que la révolution s'achéve, rarement en-deçà, parceque les obstacles périssent plutôt que de céder; rarement au-delà, parce que les barrieres une fois franchies, l'esprit humain prend un essor rapide, jusqu'à ce qu'il rencontre un nouvel obstacle qui l'oblige de s'arrêter pour long-tems.

L'Université de Paris fournit aujourd'hui une preuve convaincante des progrès de la Philosophie parmi nous. La Géométrie & la Physique expérimentale y sont cultivées avec succès. Plusieurs jeunes Professeurs, pleins de savoir, d'esprit & de courage (car il en faut pour les innovations même les plus innocentes) ont osé quitter la route battue pour s'en frayer une nouvelle, tandis que dans d'autres Ecoles, auxquelles nous épargnons la honte de les nommer, les loix du mouvement de Descartes & même la Physique Péripatéticienne sont encore en honneur. Les jeunes Maîtres dont nous parlons forment des éleves vraiment instruits, qui

au sortir de leur Philosophie sont initiés aux vrais principes de toutes les Sciences Physico-mathématiques, & qui ne sont plus obligés, comme on l'étoit il y a peu de tems, d'oublier ce qu'ils ont appris dans les Ecoles.

Nous terminerons cette courte histoire de la Physique expérimentale par quelques réflexions sur la maniere dont on doit traiter cette Science. Les premiers objets qui s'offrent à nous dans l'étude de la Nature, sont les propriétés générales des corps, & les effets de l'action qu'ils exercent les uns sur les autres. Cette action n'est point pour nous un phénomene extraordinaire, nous y sommes accoutumés dès l'enfance; les effets de l'équilibre & de l'impulsion nous sont connus, je parle des effets en général; car pour la mesure & la loi précise de ces effets, les Philosophes ont été long-tems à la chercher, & plus long-tems encore à la trouver. Il semble néanmoins qu'un peu de réflexion sur la nature des corps, auroit dû leur faire découvrir ces loix beaucoup plutôt; elles se réduisent, comme nous l'avons vu, aux loix de l'équilibre; & les loix de l'équilibre étoient faciles à connoî-

 tre,

tre, soit par le secours seul du raisonnement, soit par l'observation la plus simple. Ainsi les phénomenes de la Nature les plus communs, & , si on l'ose dire, les plus populaires, suffisoient pour constater les loix de la percussion; & l'utilité principale de ces phénomenes est de nous assurer, comme on l'a remarqué plus haut, que les loix de la percussion qui s'observent dans l'Univers, sont précisément celles qui résultent de la nature des corps. Delà il s'ensuit que la Physique expérimentale n'est nullement nécessaire pour déterminer les loix du mouvement & de l'équilibre; si elle s'en occupe, ce doit être comme d'une recherche de simple curiosité, pour réveiller & soutenir l'attention des commençans; à peu près comme on les exerce dès l'entrée de la Géométrie à faire des figures justes, pour avoir la satisfaction de s'assurer par leurs yeux de ce que le raisonnement leur a déjà démontré; mais un véritable Physicien n'a pas plus besoin du secours de l'expérience pour démontrer les loix de la Méchanique & de la Statique, qu'un Géometre n'a besoin de regle & de compas pour s'assurer qu'il a résolu un problême difficile.

La

La seule utilité expérimentale que le Physicien puisse tirer des observations sur les loix de l'équilibre, sur celles du mouvement, & en général sur les affections primitives des corps, c'est d'examiner attentivement la différence entre le résultat que donne la théorie & celui que fournit l'expérience; & d'employer cette différence avec adresse, pour déterminer, par exemple, dans les effets de l'impulsion, l'altération causée par la résistance de l'air; dans les effets des machines simples, l'altération occasionnée par le frottement & par d'autres causes. Telle est la méthode que les plus grands Physiciens ont suivie, & qui est la plus propre à avancer & à perfectionner la Physique; car alors l'expérience ne servira plus simplement à confirmer la théorie, mais différant de la théorie sans l'ébranler, elle conduira à des vérités nouvelles auxquelles la théorie seule n'auroit pu atteindre.

Le premier objet réel de la Physique expérimentale, est l'examen des propriétés générales des corps que l'observation nous fait connoître pour ainsi dire en gros, mais dont l'expérience seule peut mesurer & déterminer les

effets,

effets; tels sont, par exemple, les phénomenes de la Pesanteur. Aucune théorie n'auroit pu nous faire trouver la loi que les corps pesans suivent dans leur chûte verticale; mais cette loi une fois connue par l'expérience, tout ce qui appartient au mouvement des corps pesans, soit rectiligne, soit curviligne, soit incliné, soit vertical, n'est plus que du ressort de la théorie: si l'expérience s'y joint, ce ne doit être que dans la même vue & de la même maniere que pour les loix primitives de l'impulsion.

L'observation journaliere nous apprend de même que l'air est pesant, mais l'expérience seule pouvoit nous éclairer sur la quantité absolue de sa pesanteur. Cette expérience est la base de l'Aérométrie, & le raisonnement acheve le reste. Il en est de même d'un grand nombre d'autres parties de la Physique, dans lesquelles une seule expérience, ou même une seule observation sert de base à des théories complettes. Ces parties sont principalement celles qu'on appellées Physico-mathématiques, & qui consistent dans l'application de la Géométrie & du Calcul aux phénomenes de la Naturce. C'est par le secours de la Géométrie qu'on

qu'on parvient à déterminer la quantité d'un effet compliqué, & dépendant d'un autre effet mieux connu : il ne faut donc pas s'étonner des secours que nous tirons de cette Science dans la comparaison & l'analyse des faits que l'expérience nous découvre. Il n'est pas surprenant que les Anciens ayent peu cultivé cette branche de la Physique. Souvent la plus subtile Géométrie est nécessaire pour y réussir ; & la Géométrie des Anciens, quoique d'ailleurs très-profonde & très-savante, ne pouvoit aller jusques-là. Il y a bien de l'apparence qu'ils l'avoient senti ; car leur méthode de philosopher, nous ne saurions trop le redire, étoit plus sage que nous ne nous l'imaginons communément. On doit donc, s'il est permis de parler ainsi, leur tenir compte de l'ignorance où ils étoient sur ce point, de n'avoir pas voulu atteindre à ce qu'il leur étoit impossible de savoir, & de n'avoir point cherché à faire croire qu'ils y étoient parvenus. Les Géometres modernes ont su se procurer à cet égard plus de secours ; non parce qu'ils sont supérieurs aux Anciens, mais parce qu'ils sont venus depuis. La perfection de l'analyse & l'inven-

vention des nouveaux calculs, nous ont mis en état de soumettre à la Géométrie des phénomenes très-compliqués.

Il seroit seulement à souhaiter que les Géometres n'eussent pas quelquefois abusé de la facilité qu'ils avoient d'appliquer le calcul à certaines hypotheses. C'est souvent le desir de pouvoir faire usage du calcul, qui les détermine dans le choix des principes; au-lieu qu'ils devroient examiner d'abord les principes en eux-mêmes, sans songer d'avance à les plier de force au calcul. La Géométrie, qui ne doit qu'obéir à la Physique quand elle se réunit avec elle, lui commande quelquefois. S'il arrive que la question qu'on veut examiner soit trop composée pour que tous les élémens puissent entrer dans la comparaison analytique qu'on en veut faire, on sépare les plus incommodes, on leur en substitue d'autres, moins gênans, mais aussi moins réels; & l'on est surpris de n'arriver après un travail pénible, qu'à un résultat contredit par la Nature; comme si après l'avoir déguisée, tronquée ou altérée, une combinaison purement méchanique pouvoit nous la rendre.

Cependant, comme d'un côté la vanité

té naturelle à l'esprit humain le porte à se faire honneur de ce qu'il sait, & que de l'autre on ne consent qu'avec peine à avoir fait un travail inutile, on résiste difficilement à montrer aux autres cet étalage de savoir géométrique, qui sans instruire le Lecteur sur la matiere qui en a été le prétexte, ne sert qu'à montrer les connoissances mathématiques de l'Auteur. Ainsi l'esprit de Calcul, qui a chassé l'esprit de Systême, regne peut-être un peu trop à son tour. Car il y a dans chaque siecle un goût de Philosophie dominant ; ce goût entraîne presque toujours quelques préjugés, & la meilleure Philosophie est celle qui en a le moins à sa suite. Il seroit mieux sans doute qu'elle ne fût jamais assujettie à aucun ton particulier ; les différentes connoissances acquises & recueillies par les Savans en auroient plus de facilité pour se rejoindre & former un tout. Mais chaque Science paroît recevoir & secouer successivément la loi de celles qui sont le plus en honneur ou les plus négligées, & la Philosophie prend la teinture des esprits où elle se trouve. Chez un Métaphysicien elle est ordinairement toute systématique, chez un

Géo-

Géometre elle eſt ſouvent toute de calcul. La méthode du dernier eſt ſans doute la plus ſûre; mais il ne faut pas s'y borner, & croire que tout s'y réduiſe, autrement nous ne ferions de progrès dans la Géométrie tranſcendante que pour être à proportion plus bornés ſur les vérités de la Phyſique. Plus on peut tirer d'utilité de l'application de la premiere de ces deux Sciences à la ſeconde, plus on doit être circonſpect dans cette application. C'eſt à la ſimplicité de ſon objet que la Géométrie eſt redevable de ſa certitude: à meſure que l'objet devient plus compoſé, la certitude s'obſcurcit & s'éloigne: il faut donc ſavoir s'arrêter ſur ce qu'on ignore, ne pas croire que les mots de *Théorême* & de *Corollaire* faſſent par quelque vertu ſecrete l'eſſence d'une démonſtration, & qu'en écrivant à la fin d'une propoſition, *ce qu'il falloit démontrer*, on rendra démontré ce qui ne l'eſt pas.

Reconnoiſſons donc que les différens ſujets de Phyſique ne ſont pas également ſuſceptibles de l'application de la Géométrie. Si les obſervations ou les expériences qui ſervent de baſe au calcul ſont en petit nombre, ſi elles ſont ſim-

plus

ples & lumineuses, le Géometre sait alors en tirer le plus grand avantage, & en déduire les connoissances physiques les plus capables de satisfaire l'esprit. Des observations moins parfaites servent souvent à le conduire dans ses recherches, & à donner à ses découvertes un nouveau degré de certitude : quelquefois même les raisonnemens mathématiques peuvent l'instruire & l'éclairer, quand l'expérience est muette, ou ne parle que d'une maniere confuse : enfin, si les matieres qu'il se propose de traiter ne laissent aucune prise à ses calculs, il se réduit alors aux simples faits dont les observations l'instruisent : incapable de se contenter des fausses lueurs quand la lumiere lui manque, il n'a point recours à des raisonnemens vagues & obscurs, au défaut de démonstrations rigoureuses.

C'est principalement la méthode qu'il doit suivre par rapport à ces phénomenes sur la cause desquels le raisonnement ne peut nous aider, dont nous n'appercevons point la chaîne, ou dont nous ne voyons du moins la liaison que très-imparfaitement, très-rarement, & après les avoir envisagés sous bien des faces.

Ce

Ce font-là les faits que le Phyficien doit fur-tout chercher à bien connoître; il ne fauroit trop les multiplier; plus il en aura recueilli, plus il fera près d'en voir l'union: fon objet doit être d'y mettre l'ordre dont ils feront fufceptibles, d'expliquer autant qu'il fera poffible les uns par les autres, d'en trouver la dépendance mutuelle, de faifir le tronc principal qui les unit, de découvrir même par leur moyen d'autres faits cachés & qui fembloient fe dérober à fes recherches; en un mot, d'en former un corps où il fe trouve le moins de lacunes qu'il fe pourra; il n'en reftera toujours que trop. Qu'il fe garde bien fur-tout de vouloir rendre raifon de ce qui lui échappe; qu'il fe défie de cette fureur d'expliquer tout, que Defcartes a introduite dans la Phyfique, qui a accoutumé la plupart de fes fectateurs à fe contenter de principes & de raifons vagues, propres à foutenir également le pour & le contre. On ne peut lire fans étonnement dans certains Auteurs de Phyfique, les explications qu'ils donnent des variations du Barometre, de la neige, de la grêle & d'une infinité d'autres faits. Ces Auteurs, avec les principes & la métho-

de

de dont ils se servent, ne seroient pas plus embarrassés pour expliquer des faits absolument contraires à ceux que nous observons; pour prouver, par exemple, qu'en tems de pluie le Barometre doit hausser, que la neige doit tomber en Eté & la grêle en Hiver, & ainsi du reste. Des faits & point de verbiage, voilà la grande regle en Physique comme en Histoire; ou, pour parler plus exactement, les explications dans un Livre de Physique doivent être comme les réflexions dans l'Histoire, courtes, sages, fines, amenées par les faits, ou renfermées dans les faits même par la maniere dont on les présente.

Au reste, quand nous proscrivons de la Physique la manie de tout expliquer, nous sommes bien éloignés de condamner, ni cet esprit de conjecture, qui tout à la fois timide & éclairé conduit quelquefois à des découvertes; ni cet esprit d'analogie, dont la sage hardiesse perce au-delà de ce que la Nature semble vouloir montrer, & prévoit les faits avant que de les avoir vus. Ces deux talens précieux & rares trompent à-la-vérité quelquefois celui qui n'en fait pas assez sobrement usage; mais ne se trompe pas ainsi qui veut. Si

Si la retenue & la circonſpection doivent être un des principaux caracteres du Phyſicien, la patience & le courage doivent d'un autre côté le ſoutenir dans ſon travail. En quelque matiere que ce ſoit, on ne doit pas trop ſe hâter d'élever entre la Nature & l'Eſprit humain un mur de ſéparation. En nous méfiant de notre induſtrie, gardons-nous de nous en méfier avec excès. Dans l'impuiſſance que nous ſentons tous les jours de ſurmonter tant d'obſtacles qui ſe préſentent à nous, nous ſerions ſans doute trop heureux, ſi nous pouvions du moins juger au premier coup d'œil juſqu'où nos efforts peuvent atteindre : *mais telle* eſt tout à la fois la force & la foibleſſe de notre eſprit, qu'il eſt ſouvent auſſi dangereux de prononcer ſur ce qu'il ne peut pas, que ſur ce qu'il peut. Combien de découvertes modernes dont les Anciens n'avoient pas même l'idée? Combien de découvertes perdues que nous conteſterions trop légérement? Et combien d'autres que nous jugerions impoſſibles, ſont réſervées pour notre poſtérité?

XXI.

XXI.

CONCLUSION.

NOUS avons tracé en général la méthode qu'on doit suivre dans l'étude des principales parties de la Philosophie. Il nous reste encore deux objets, les Faits historiques & les principes du Goût. Nous avons déjà indiqué le plan que le Philosophe doit se proposer dans l'étude des uns & des autres, nous avons même fixé dans un Ecrit particulier (*r*) l'usage & l'abus de l'esprit philosophique par rapport aux matieres de goût, c'est pourquoi nous terminerons ici cet Essai. Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur la maniere d'étudier des élémens de Philosophie bien faits. C'est moins avec le secours d'un Maître qu'on peut remplir ce but, qu'avec beaucoup de méditation & de travail. Savoir des élémens, ce n'est pas seulement connoître ce qu'ils contiennent, c'est en connoître l'usage, les applications & les conséquences; c'est pénétrer dans le génie des Inventeurs, c'est se mettre en état d'aller plus loin qu'eux; & c'est ce qu'on ne fait bien qu'à

(*r*) Voyez l'Ecrit suivant.

qu'à force d'étude & d'exercice. C'est aussi pour cela qu'on ne saura jamais parfaitement que ce qu'on s'est appris soi-même. Peut-être seroit-on bien par cette même raison d'indiquer en deux mots dans des élémens de Philosophie l'usage & les conséquences des vérités fondamentales. Ce seroit pour les commençans un sujet d'exercer leur esprit, en cherchant la preuve de ces conséquences, & en faisant disparoître les vuides qu'on leur auroit laissé à remplir. Le propre d'un bon Livre d'élémens, est de faire beaucoup penser.

Des élémens composés suivant le plan que nous avons tracé dans cet Essai, auroient une double utilité; ils mettroient les bons esprits sur la voye des découvertes à faire, en leur présentant les découvertes déjà faites; ils mettroient de plus les lecteurs ordinaires à portée de distinguer les vrayes découvertes d'avec ce qui ne l'est pas; car tout ce qui ne pourroit être ajouté aux élémens d'une Science comme par forme de supplément, ne seroit point digne du nom de découverte.

En général, l'objet d'une découverte doit être non seulement grand & nouveau, mais encore utile, ou du moins

cu-

curieux, & de-plus difficile à trouver. Il n'y a que l'utilité éminente ou l'exceſſive ſingularité, qui puiſſe diſpenſer dans une découverte, du mérite de la difficulté vaincue. Les découvertes qui réuniſſent les cinq caracteres dont nous venons de parler, ſont de la premiere eſpece ; celles qui n'ont aucun de ces caracteres dans un degré éminent, s'appellent ſimplement *inventions*.

Le hazard a fait pluſieurs découvertes dans les Arts, & même dans les Sciences de faits, telles que la Phyſique; les découvertes dans les Mathématiques & dans les autres Sciences de pur raiſonnement ſont preſque toujours l'ouvrage du génie; quelquefois ſeulement le génie peut y concourir avec le hazard, lorſqu'en cherchant ce qu'on ne trouve point, on trouve ce qu'on ne cherchoit pas. De pareilles découvertes ſont une eſpece de bonheur; mais c'eſt un bonheur qui n'arrive qu'à ceux qui le méritent, c'eſt-à-dire, qui auroient pu trouver par le génie ſeul, ce que le hazard joint au génie leur a fait trouver.

Les découvertes ſe font, ou en joignant enſemble pluſieurs idées nouvelles, ou en joignant des idées nouvelles

à des idées connues, ou en combinant d'une maniere nouvelle des idées connues. Mais il faut dans ce dernier cas que la réunion soit importante ou difficile. Il n'est pas même nécessaire qu'elle soit difficile, quand elle est importante. Les Sciences sont une espece de grand édifice auquel plusieurs personnes travaillent de concert; les uns à la sueur de leurs corps tirent la pierre de la carriere, d'autres la traînent avec effort jusqu'au pied du bâtiment, d'autres l'élevent à force de bras & de machines, mais celui qui la met en œuvre & en place a le mérite de la construction.

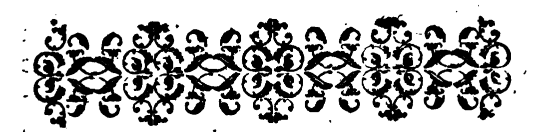
Il n'y a proprement que trois genres de Connoissances où les découvertes n'aient pas lieu; l'Erudition, parce que les faits ne se devinent & ne s'inventent pas; la Métaphysique, parce que les faits se trouvent au-dedans de nous-mêmes; la Théologie, parce que le dépôt de la Foi est inaltérable, & qu'il ne sauroit y avoir de Révélation nouvelle.



RE'-

RÉFLEXIONS
SUR L'USAGE
ET
SUR L'ABUS
DE LA PHILOSOHIE
DANS LES MATIERES DE GOÛT,

Lues à l'Académie Françoise le 14 Mars 1757.



RÉFLEXIONS SUR L'USAGE ET SUR L'ABUS DE LA PHILOSOPHIE DANS LES MATIERES DE GOÛT.

L'ESPRIT Philoſophique, ſi célébré chez une partie de notre Nation, & ſi décrié par l'autre, a produit dans les Sciences & dans les Belles-Lettres des effets contraires. Dans les Sciences, il a mis des bornes ſéveres à la manie de tout expliquer, que l'amour des Syſtêmes avoit introduite; dans les Belles-Lettres, il a entrépris d'analyſer nos plaiſirs, & de ſoumettre à l'examen tout ce qui eſt l'objet du *Goût*. Si la ſage timidité de la Phyſique moderne a trouvé des con-

contradicteurs, est-il surprenant que la hardiesse des nouveaux Littérateurs ait eu le même sort? Elle a dû principalement révolter ceux de nos Ecrivains qui pensent qu'en fait de *Goût* comme dans des matieres plus sérieuses, toute opinion nouvelle & paradoxe doit être proscrite par la seule raison qu'elle est nouvelle. Il nous semble au contraire, que dans les sujets de spéculation & d'agrément on ne sauroit laisser trop de liberté à l'industrie, dût-elle n'être pas toujours également heureuse dans ses efforts. C'est en se permettant les écarts que le génie enfante les choses sublimes; permettons de même à la raison de porter au hazard, & quelquefois sans succès, son flambeau sur tous les objets de nos plaisirs, si nous voulons la mettre à portée de découvrir au génie quelque route inconnue. La séparation des vérités & des sophismes se fera bientôt d'elle-même, & nous en serons ou plus riches, ou du moins plus éclairés.

Un des avantages de la Philosophie appliquée aux matieres de *Goût*, est de nous guérir ou de nous garantir de la Superstition Littéraire; elle justifie no-

tre

tre estime pour les Anciens en la rendant raisonnable ; elle nous empêche d'encenser leurs fautes ; elle nous fait voir leurs égaux dans plusieurs de nos bons Ecrivains modernes, qui pour s'être formés sur eux, se croyoient par une inconséquence modeste fort inférieurs à leurs Maîtres. Mais l'analyse métaphysique de ce qui est l'objet du sentiment, ne peut-elle pas faire chercher des raisons à ce qui n'en a point, émousser le plaisir en nous accoutumant à discuter froidement ce que nous devons sentir avec chaleur, donner enfin des entraves au génie, & le rendre esclave & timide ? Essayons de répondre à ces questions.

Le *Goût*, quoique peu commun, n'est point arbitraire ; cette vérité est également reconnue de ceux qui réduisent le *Goût* à sentir, & de ceux qui veulent le contraindre à raisonner. Mais il n'étend pas son ressort sur toutes les beautés dont un Ouvrage de l'Art est susceptible. Il en est de frappantes & de sublimes, qui saisissent également tous les esprits, que la Nature produit sans efforts dans tous les Siecles & chez tous les Peuples, & dont par conséquent tous

les Esprits, tous les Siecles, & tous les Peuples sont juges. Il en est qui ne touchent que les ames sensibles, & qui glissent sur les autres. Le beautés de cette espece ne sont que du second ordre, car ce qui est grand est préférable à ce qui n'est que fin; elles sont néanmoins celles qui demandent le plus de sagacité pour être produites, & de délicatesse pour être senties; aussi sont-elles plus fréquentes parmi les Nations chez lesquelles les agrémens de la Société ont perfectionné l'Art de vivre & de jouir. Ce genre de beautés faites pour le petit nombre, est proprement l'objet du *Goût*, qu'on peut définir *le talent de démêler dans les ouvrages de l'Art ce qui doit plaire aux âmes sensibles & ce qui doit les blesser.*

Si le *Goût* n'est pas arbitraire, il est donc fondé sur des principes incontestables; & ce qui en est une suite nécessaire, il ne doit point y avoir d'ouvrage de l'Art dont on ne puisse juger en y appliquant ces principes. En effet la source de notre plaisir & de notre ennui est uniquement & entiérement en nous; nous trouverons donc au-dedans de nous-mêmes, en y portant une vue attentive, des regles générales & invariables

riables de *Goût*, qui seront comme la pierre de touche à l'épreuve de laquelle toutes les productions du talent pourront être soumises. Ainsi le même esprit philosophique qui nous oblige, faute de lumieres suffisantes, de suspendre à chaque instant nos pas dans l'étude de la Nature & des objets qui sont hors de nous, doit au contraire dans tout ce qui est l'objet du *Goût* nous porter à la discussion. Mais il n'ignore pas en même tems que cette discussion doit avoir un terme. En quelque matiere que ce soit, nous devons désespérer de remonter jamais aux premiers principes, qui sont toujours pour nous derriere un nuage: vouloir trouver la cause métaphysique de nos plaisirs, seroit un projet aussi chimérique que d'entreprendre d'expliquer l'action des objets sur nos sens. Mais comme on a su réduire à un petit nombre de sensations l'origine de nos connoissances, on peut de même réduire les principes de nos plaisirs en matiere de *Goût*, à un petit nombre d'observations incontestables sur notre maniere de sentir. C'est jusques-là que le Philosophe remonte ; mais c'est-là qu'il s'arrête, & d'où par une pente

naturelle il descend ensuite aux conséquences.

La justesse de l'esprit, déjà si rare par elle-même, ne suffit pas dans cette analyse; ce n'est pas même encore assez d'une ame délicate & sensible; il faut de-plus, s'il est permis de s'expliquer de la sorte, ne manquer d'aucun des sens qui composent le *Goût*. Dans un Ouvrage de Poésie, par exemple, on doit parler tantôt à l'imagination, tantôt au sentiment, tantôt à la raison, mais toujours à l'organe; les vers sont une espece de chant, sur lequel l'oreille est si inexorable, que la raison même est quelquefois contrainte de lui faire de légers sacrifices. Ainsi un Philosophe dénué d'organe, eût-il d'ailleurs tout le reste, sera un mauvais juge en matiere de Poésie. Il prétendra que le plaisir qu'elle nous procure, est un plaisir d'opinion; qu'il faut se contenter, dans quelqu'Ouvrage que ce soit, de parler à l'esprit & à l'ame: il jettera même par des raisonnemens captieux un ridicule apparent sur le soin d'arranger des mots pour le plaisir de l'oreille. C'est ainsi qu'un Physicien réduit au seul sentiment de toucher, prétendroit que les objets éloi-

éloignés ne peuvent agir sur nos organes, & le prouveroit par des sophismes auxquels on ne pourroit répondre qu'en lui rendant l'ouïe & la vue. Notre Philosophe croira n'avoir rien ôté à un Ouvrage de Poésie en conservant tous les termes, & en les transposant pour détruire la mesure; & il attribuera à un préjugé dont il est esclave lui-même sans le vouloir, l'espece de langueur que l'Ouvrage lui paroît avoir contractée par ce nouvel état. Il ne s'appercevra pas qu'en rompant la mesure, & en renversant les mots, il a détruit l'harmonie qui résultoit de leur arrangement & de leur liaison. Que diroit-on d'un Musicien qui pour prouver que le plaisir de la mélodie est un plaisir d'opinion, dénatureroit un air fort agréable en transposant au hazard les sons dont il est composé?

Ce n'est pas ainsi que le vrai Philosophe jugera du plaisir que donne la Poésie. Il n'accordera sur ce point ni tout à la nature ni tout à l'opinion; il reconnoîtra, que comme la Musique a un effet général sur tous les Peuples, quoique la Musique des uns ne plaise pas toujours aux autres, de même tous

les Peuples sont sensibles à l'Harmonie Poétique, quoiqe leur Poésie soit fort différente. C'est en examinant avec attention cette différence, qu'il parviendra à déterminer jusqu'à quel point l'habitude influe sur le plaisir que nous font la Poésie & la Musique, ce que l'habitude ajoute de réel à ce plaisir, & ce que l'opinion peut aussi y joindre d'illusoire. Car il ne confondra point le plaisir d'habitude avec celui qui est purement arbitraire & d'opinion; distinction qu'on n'a peut-être pas assez faite en cette matiere, & que néanmoins l'expérience journaliere rend incontestable. Il est des plaisirs qui dès le premier moment s'emparent de nous; il en est d'autres qui n'ayant d'abord éprouvé de notre part que de l'éloignement ou de l'indifférence, attendent pour se faire sentir, que l'ame ait été suffisamment ébranlée par leur action, & n'en sont alors que plus vifs. Combien de fois n'est-il pas arrivé, qu'une Musique qui nous avoit d'abord déplû, nous a ravis ensuite, lorsque l'oreille à force de l'entendre, est parvenue à en démêler toute l'expression & la finesse? Les plaisirs que l'habitude fait goûter peuvent

donc

donc n'être pas arbitraires; & même avoir eu d'abord le préjugé contre eux.

C'est ainsi qu'un Littérateur Philosophe conservera à l'oreille tous ses droits. Mais en même tems (& c'est-là sur-tout ce qui le distingue) il ne croira pas que le soin de satisfaire l'organe dispense de l'obligation encore plus importante de penser. Comme il sait que c'est la premiere loi du style, d'être à l'unisson du sujet, rien ne lui inspire plus de dégoût que des idées communes exprimées avec recherche, & parées du vain coloris de la versification: une Prose médiocre & naturelle lui paroît préférable à la Poésie qui au mérite de l'harmonie ne joint point celui des choses: c'est parce qu'il est sensible aux beautés d'image, qu'il n'en veut que de neuves & de frappantes; encore leur préfére-t-il les beautés de sentiment, & sur-tout celles qui ont l'avantage d'exprimer d'une maniere noble & touchante des vérités utiles aux hommes.

Il ne suffit pas à un Philosophe d'avoir tous les sens qui composent le *Goût*; il est encore nécessaire que l'exercice de ces sens n'ait pas été trop concentré dans un seul objet. Malebranche ne pou-

pouvoit lire ſans ennui les meilleurs vers, quoiqu'on remarque dans ſon ſtyle les grandes qualités du Poëte, l'imagination, le ſentiment & l'harmonie. Mais trop excluſivement appliqué à ce qui eſt l'objet de la Raiſon, ou plutôt du Raiſonnement, ſon imagination ſe bornoit à enfanter des hypotheſes philoſophiques, & le degré de ſentiment dont il étoit pourvu, à les embraſſer avec ardeur comme des vérités. Quelque harmonieuſe que ſoit ſa proſe, l'harmonie poëtique étoit ſans charmes pour lui, ſoit qu'en effet la ſenſibilité de ſon oreille fût bornée à l'harmonie de la proſe, ſoit qu'un talent naturel *lui fît* produire de la proſe harmonieuſe ſans qu'il s'en apperçût, comme ſon imagination le ſervoit ſans qu'il s'en doutât, ou comme un inſtument rend des accords ſans le ſavoir.

Ce n'eſt pas ſeulement à quelque défaut de ſenſibilité dans l'ame ou dans l'organe, qu'on doit attribuer les faux jugemens en matiere de *Goût*. Le plaiſir que nous fait éprouver un ouvrage de l'Art, vient ou peut venir de pluſieurs ſources différentes ; l'analyſe philoſophique conſiſte donc à ſavoir les diſtinguer

guer & les ſéparer toutes, afin de rapporter à chacune ce qui lui appartient, & de ne pas attribuer notre plaiſir à une cauſe qui ne l'ait point produit. C'eſt ſans doute ſur les Ouvrages qui ont réuſſi en chaque genre, que les regles doivent être faites; mais ce n'eſt point d'après le réſultat général du plaiſir que ces Ouvrages nous ont donné: c'eſt d'après une diſcuſſion réfléchie, qui nous faſſe diſcerner les endroits dont nous avons été vraiment affectés, d'avec ceux qui n'étoient deſtinés qu'à ſervir d'ombre ou de repos, d'avec ceux même où l'Auteur s'eſt négligé ſans le vouloir. Faute de ſuivre cette méthode, l'imagination échauffée par quelques beautés du premier ordre dans un Ouvrage monſtrueux d'ailleurs, fermera bientôt les yeux ſur les endroits foibles, transformera les défauts même en beautés, & nous conduira par degrés à cet enthouſiaſme froid & ſtupide qui ne ſent rien à force d'admirer tout: eſpece de paralyſie de l'eſprit, qui nous rend indignes & incapables de goûter les beautés réelles. Ainſi, ſur une impreſſion confuſe & machinale, ou bien on établira de faux principes de *Goût*, ou, ce qui n'eſt pas moins

moins dangereux, on érigera en principe ce qui est en soi purement arbitraire; on retrécira les bornes de l'Art, & on prescrira des limites à nos plaisirs, parce qu'on n'en voudra que d'une seule espece & dans un seul genre; on tracera autour du talent un cercle étroit dont on ne lui permettra pas de sortir.

C'est à la Philosophie à nous délivrer de ces liens, mais elle ne sauroit mettre trop de choix dans les armes dont elle se sert pour les briser. Feu Mr. de la Motte a avancé que les vers n'étoient pas essentiels aux Pieces de Théâtre: pour prouver cette opinion, très-soutenable en elle-même, il a écrit contre la Poésie, & par-là il n'a fait que nuire à sa cause; il ne lui restoit plus qu'à écrire contre la Musique, pour prouver que le chant n'est pas essentiel à la Tragédie. Sans combattre le préjugé par des paradoxes, il avoit, ce me semble, un moyen plus court de l'attaquer; c'étoit d'écrire Inès de Castro en prose; l'extrême intérêt du sujet permettoit de risquer l'innovation, & peut-être aurions-nous un genre de plus. Mais l'envie de se distinguer fronde les opinions dans la théorie; & l'amour-propre qui craint

craint d'échouer, les ménage dans la pratique. Les Philoſophes ſont le contraire des Légiſlateurs; ceux-ci ſe diſpenſent des loix qu'ils impoſent, ceux-là ſe ſoumettent dans leurs Ouvrages aux loix qu'ils condamnent dans leurs préfaces.

Les deux cauſes d'erreur dont nous avons parlé juſqu'ici, le défaut de ſenſibilité d'une part, & de l'autre trop peu d'attention à démêler les principes de notre plaiſir, ſont la ſource éternelle de la diſpute tant de fois renouvellée ſur le mérite des Anciens. Leurs partiſans trop enthouſiaſtes font trop de graces à l'enſemble en faveur des détails; leurs adverſaires trop raiſonneurs ne rendent pas aſſez de juſtice aux détails, par les vices qu'ils remarquent dans l'enſemble.

Il eſt une autre eſpece d'erreur dont le Philoſophe doit avoir plus d'attention à ſe garantir, parce qu'il lui eſt plus aiſé d'y tomber. Elle conſiſte à tranſporter aux objets du *Goût* des principes vrais en eux-mêmes, mais qui n'ont point d'application à ces objets. On connoît le célebre *qu'il mourût* du vieil Horace, & on a blâmé avec raiſon le vers ſuivant: cependant une métaphy-

taphyſique commune ne manqueroit pas de ſophiſmes pour le juſtifier. Ce ſecond vers, dira-t-on, eſt néceſſaire pour exprimer tout ce que ſent le vieil Horace: ſans doute il doit préférer la mort de ſon fils au deshonneur de ſon nom; mais il doit encore plus ſouhaiter que la valeur de ce fils le faſſe échapper au péril, & qu'animé par *un beau déſeſpoir* il ſe défende ſeul contre trois. On pourroit d'abord répondre que le ſecond vers exprimant un ſentiment plus naturel, devroit au moins précéder le premier, & par conſéquent qu'il l'affoiblit. Mais qui ne voit d'ailleurs que ce ſecond vers ſeroit encore foible & froid, même après avoir été remis à ſa véritable place? N'eſt-il pas évidemment inutile au vieil Horace d'exprimer le ſentiment que ce vers renferme? Chacun ſuppoſera ſans peine qu'il aime mieux voir ſon fils vainqueur que victime du combat: le ſeul ſentiment qu'il doive montrer, & qui convienne à l'état violent où il eſt, eſt ce courage héroïque qui lui fait préférer la mort de ſon fils à la honte. La logique froide & lente des eſprits tranquilles, n'eſt pas celles des ames vivement agitées: comme elles dédaignent

gnent de s'arrêter sur des sentimens vulgaires, elles sous-entendent plus qu'elles n'expriment, elles s'élancent tout d'un coup aux sentimens extrêmes ; semblables à ce Dieu d'Homere, qui fait trois pas & qui arrive au quatrieme.

Ainsi dans les matieres de *Goût*, une demi-philosophie nous écarte du vrai, & une philosophie mieux entendue nous y ramene. C'est donc faire une double injure aux Belles-Lettres & à la Philosophie, que de croire qu'elles puissent réciproquement se nuire ou s'exclure. Tout ce qui appartient non seulement à notre maniere de concevoir, mais encore à notre maniere de sentir, est le vrai domaine de la Philosophie : il seroit aussi déraisonnable de la releguer dans les Cieux & de la restreindre au Systême du Monde, que de vouloir borner la Poésie à ne parler que des Dieux & de l'Amour. Et comment le véritable esprit philosophique seroit-il opposé au bon *Goût?* Il en est au-contraire le plus ferme appui, puisque cet esprit consiste à remonter en tout aux vrais principes, à reconnoître que chaque Art a sa nature propre, chaque si-

tua-

tuation de l'ame son caractere, chaque chose son coloris ; en un mot, à ne point confondre les limites de chaque genre. Abuser de l'esprit philosophique, c'est en manquer.

Ajoutons qu'il n'est point à craindre que la discussion & l'analyse émoussent le sentiment ou refroidissent le génie dans ceux qui posséderont d'ailleurs ces précieux dons de la Nature. Le Philosophe sait que dans le moment de la production le génie ne veut aucune contrainte ; qu'il aime à courir sans frein & sans regle, à produire le monstrueux à côté du sublime, à rouler impétueusement l'or & le limon tout ensemble. La Raison donne donc au génie qui crée une liberté entiere ; elle lui permet de s'épuiser jusqu'à ce qu'il ait besoin de repos, comme ces coursiers fougueux dont on ne vient à bout qu'en les fatiguant. Alors elle revient sévérement sur les productions du génie ; elle conserve ce qui est l'effet du véritable enthousiasme, elle proscrit ce qui est l'ouvrage de la fougue, & c'est ainsi qu'elle fait éclorre les chefs-d'œuvre. Quel Ecrivain, s'il n'est pas entiérement dépourvu de talent & de *goût*, n'a pas re-

remarqué que dans la chaleur de la composition une partie de son esprit reste en quelque maniere à l'écart, pour observer celle qui compose & pour lui laisser un libre cours, & qu'elle marque d'avance ce qui doit être effacé?

Le vrai Philosophe se conduit à-peu-près de la même maniere pour juger que pour composer: il s'abandonne d'abord au plaisir vif & rapide de l'impression; mais persuadé que les vrayes beautés gagnent toujours à l'examen, il revient bientôt sur ses pas, il remonte aux causes de son plaisir, il les démêle, il distingue ce qui lui a fait illusion d'avec ce qui l'a profondément frappé, & se met en état par cette analyse de porter un jugement sain de tout l'Ouvrage.

On peut, ce me semble, d'après ces réflexions, répondre en deux mots à la question souvent agitée, si le sentiment est préférable à la discussion pour juger un Ouvrage de *Goût*. L'impression est le juge naturel du premier moment, la discussion l'est du second. Dans les personnes qui joignent à la finesse & à la promptitude du tact, la netteté & la justesse de l'esprit, le second

cond juge ne fera pour l'ordinaire que confirmer les arrêts rendus par le premier. Mais, dira-t-on, comme ils ne feront pas toujours d'accord, ne vaudroit-il pas mieux s'en tenir dans tous les cas à la premiere décision que le sentiment prononce? Quelle triste occupation de chicaner ainsi avec son propre plaisir! & quelle obligation aurons-nous à la Philosophie, quand son effet sera de le diminuer? Nous répondrons avec regret, que tel est le malheur de la condition humaine: nous n'acquérons guere de connoissances nouvelles que pour nous abuser de quelque illusion, & nos lumieres sont presque toujours aux dépens de nos plaisirs. La simplicité de nos ayeux étoit peut-être plus fortement remuée par les Pieces monstrueuses de notre ancien Théatre, que nous ne le sommes aujourd'hui par la plus belle de nos Pieces dramatiques: les Nations moins éclairées que la nôtre ne sont pas moins heureuses, parce qu'avec moins de desirs elles ont aussi moins de besoins, & que des plaisirs grossiers ou moins raffinés leur suffisent: cependant nous ne voudrions pas changer nos lumieres pour l'ignorance de ces Nations

&

& pour celle de nos ancêtres. Si ces lumieres peuvent diminuer nos plaisirs, elles flattent en même tems notre vanité ; on s'applaudit d'être devenu difficile, on croit avoir acquis par-là un degré de mérite. L'amour-propre est le sentiment auquel nous tenons le plus, & que nous sommes le plus empressés de satisfaire : le plaisir qu'il nous fait éprouver n'est pas comme beaucoup d'autres, l'effet d'une impression subite & violente, mais il est plus continu, plus uniforme & plus durable, & se laisse goûter à plus longs traits.

Ce petit nombre de réflexions paroît devoir suffire pour justifier l'esprit philosophique des reproches que l'ignorance ou l'envie ont coutume de faire. Observons en finissant, que quand ces reproches seroient fondés, ils ne seroient peut-être convenables, & ne devroient avoir de poids que dans la bouche des véritables Philosophes : ce seroit à eux seuls qu'il appartiendroit de fixer l'usage & les bornes de l'esprit philosophique, comme il n'appartient qu'aux Ecrivains qui ont mis beaucoup d'esprit dans leurs Ouvrages, de parler contre l'abus qu'on en peut faire. Mais

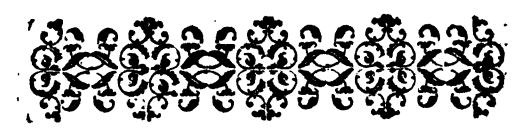
le contraire est malheureusement arrivé; ceux qui possedent & qui connoissent le moins l'esprit philosophique, en sont parmi nous les plus ardens détracteurs, comme la Poésie est décriée par ceux qui n'ont pu y réussir, les hautes Sciences par ceux qui en ignorent les premiers principes, & notre siecle par les Ecrivains qui lui font le moins d'honneur.



DE L'ABUS
DE LA CRITIQUE
EN MATIERE DE RELIGION.

Quæ caput à cœli regionibus ostendebat.

LUCRET. I.



DE L'ABUS DE LA CRITIQUE

EN MATIERE DE RELIGION.

I.

UN Auteur assez ignoré, & plus digne encore de l'être, le Pere Laubrussel, Jésuite, donna autrefois au Public un Ouvrage que depuis long-tems on ne lit plus, & dont le titre est le même que celui de cet Ecrit. Il avoit pour but de venger la Religion des coups impuissans que lui ont portés les Incrédules & les Hérétiques. L'entreprise étoit très-louable; il seroit seulement à desirer qu'il l'eût exécutée plus heureusement, & qu'il n'eût pas mis trop souvent des déclamations & des injures à la place des raisons (*a*). Néan-

(*a*) C'est une chose incroyable qu'on ait laissé paroître dans le tems, sous le sceau de l'Autorité publique,

Néanmoins, sans approuver sa Logique, on peut lui tenir compte de son zele, si le zele doit couvrir la multitude des inepties, comme la charité la multitude des fautes. Nous nous proposons ici un objet très-différent, qui n'est pas moins utile, & que nous tâcherons de mieux remplir. C'est de venger les Philosophes des reproches d'impiété dont on les charge souvent mal-à-propos, en leur attribuant des sentimens qu'ils n'ont pas, en donnant à leurs paroles des interprétations forcées, en tirant de leurs principes des conséquences odieuses & fausses qu'ils désavouent, en voulant enfin faire passer pour criminelles ou pour dangereuses des opinions que le Christianisme n'a jamais défendu de soutenir. Entre les abus sans nombre qu'on peut reprocher à la Critique, il n'en est point de plus funeste que celui dont nous allons nous plaindre, & sur lequel il soit plus

que, cet Ouvrage du Pere Laubrussel, où l'Auteur semble avoir pris à tâche, à-la-vérité innocemment & de bonne foi, de réunir dans un même volume ce qui a jamais été dit contre la Religion de plus scandaleux & de plus impie, sans y répondre autrement que par des exclamations. Ce Livre n'est presqu'absolument qu'un recueil portatif des plaisanteries les plus indécentes, & des descriptions les plus burlesques de nos Mysteres, imprimé avec approbation & Privilege.

plus néceſſaire de la démaſquer & de la confondre. L'importance de la matiere exigeroit peut-être un Ouvrage conſidérable : les réflexions que nous préſentons aux Lecteurs n'en ſont que le projet & l'eſquiſſe. Puiſſent-elles mériter l'approbation des Sages, également éclairés ſur les droits de la Foi & ſur ceux de la Raiſon ! Puiſſe le plan d'apologie que je vais tenter en leur faveur, être goûté & ſaiſi par quelqu'un de nos illuſtres Ecrivains, plus digne & plus capable que moi de l'exécuter !

I I.

Dans la défenſe comme dans la recherche de la Vérité, le premier devoir eſt d'être juſte. Nous commencerons donc par avouer, que les Défenſeurs de la Religion ont quelque raiſon de craindre pour elle, autant néanmoins qu'on peut craindre pour ce qui n'eſt pas l'ouvrage des hommes. On ne ſauroit ſe diſſimuler que les principes du Chriſtianiſme ſont aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand nombre d'Ecrits. Il eſt vrai que la maniere dont ils le ſont pour l'ordinaire, eſt très-capable de raſ-

ſurer ceux que ces attaques pourroient allarmer: le deſir de n'avoir plus de frein dans les paſſions, la vanité de ne pas penſer comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illuſion des ſophiſmes, un grand nombre d'Incrédules, qui, ſelon l'expreſſion de Montagne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* Cette grêle de traits émouſſés ou perdus, lancés de toutes parts contre le Chriſtianiſme, a jetté l'effroi dans le cœur de nos plus pieux Ecrivains. Empreſſés de ſoutenir la cauſe & l'honneur de la Religion, qu'ils croyoient en péril parce qu'ils la voyoient outragée, ils ont été pour ainſi dire à la découverte de l'impiété dans tous les Livres nouveaux; & il faut avouer qu'ils y ont fait une moiſſon triſtement abondante. Mais quelques-uns d'entr'eux, ſemblables à ces guerriers pleins de courage que l'ardeur entraîne au-delà des rangs, & qui par un faux mouvement prêtent le flanc à l'ennemi, ont porté dans leur zele & dans leurs recherches une indiſcrétion dangereuſe à leur cauſe. Quand ils n'ont pas trouvé d'impiétés réelles, ils en ont forgé d'imaginaires pour avoir l'avantage de les combattre. Ils ont ſup-

supposé des intentions au défaut des crimes; ils ont accusé jusqu'au silence même. *Sénateurs*, disoit autrefois un Romain, *on m'attaque dans mes discours, tant je suis innocent dans mes actions*: quelques-uns de nos Philosophes pourroient dire à son exemple: *on m'attaque dans mes pensées, tant je suis irréprochable dans mes discours*. Denis, Tyran de Syracuse, fit mourir un de ses sujets, qui avoit conspiré contre lui en songe. Souvent il n'a manqué au faux zele, pour porter l'injustice encore plus loin, que le crédit ou la puissance. Le Tyran punissoit les rêves; les ennemis de la Philosophie les supposent, demandent le sang des coupables, & peu s'en est fallu quelquefois qu'ils ne l'aient obtenu, à la honte de la Raison & de l'Humanité.

III.

Rien n'a été plus commun dans tous les tems, que l'accusation d'irreligion intentée contre les Sages par ceux qui ne le sont pas. Périclès eut à peine le crédit de sauver Anaxagore, accusé d'athéisme par les Prêtres Athéniens, pour avoir prétendu que l'Univers étoit

gouverné par une Intelligence suprême suivant des loix générales & invariables. Les cendres de Socrate fumoient encore, lorsqu'Aristote cité devant les mêmes Juges par des ennemis fanatiques, fut contraint de se dérober par la fuite à la persécution: *ne souffrons pas*, dit-il, *qu'on fasse une seconde injure à la Philosophie*. Ces Athéniens superstitieux, qui applaudissoient aux impiétés d'Aristophane, permettoient de tourner en ridicule les objets de leur culte, & ne souffroient pourtant pas qu'on y en substituât d'autres. Il n'étoit défendu chez les Grecs de parler de la Divinité, qu'aux seuls hommes qui pouvoient en parler dignement. Mais sans remonter au siecle des Anaxagores, des Aristotes & des Socrates, nous nous bornerons à ce qui s'est passé dans le nôtre.

IV.

Le fameux Jésuite Hardouin, un des premiers hommes de son siecle par la profondeur de son érudition, & un des derniers par l'usage ridicule qu'il en a fait, porta autrefois l'extravagance jusqu'à composer un Ouvrage exprès, pour met-

mettre sans pudeur & sans remords au nombre des Athées des Auteurs respectables, dont plusieurs avoient solidement prouvé l'existence de Dieu dans leurs Ecrits: absurdité bien digne d'un visionnaire, qui prétendoit que la plupart des chefs-d'œuvre de l'Antiquité avoient été composés par des Moines du XIII. Siecle. Ce pieux sceptique, en attaquant, comme il le faisoit, la certitude de presque tous les monumens historiques, eût mérité plus que personne le nom d'ennemi de la Religion, si ses opinions n'eussent été trop insensées pour avoir des partisans. „ Sa folie, dit un Ecrivain célebre, ôta à „ sa calomnie toute son atrocité; mais „ ceux qui renouvellent cette calomnie „ dans notre siecle, ne sont pas toujours „ reconnus pour fous, & sont souvent „ très-dangereux ". Naturellement intolérans dans leurs opinions, quelque indifférentes qu'elles soient en elles-mêmes, les hommes saisissent avec empressement tout ce qui peut leur servir de prétexte pour rendre ces opinions respectables. On a voulu lier au Christianisme les questions métaphysiques les plus contentieuses, & les systêmes de

Philoſophie les plus arbitraires. En vain la Religion, ſi ſimple & ſi préciſe dans ſes dogmes, a rejetté conſtamment un alliage qui la défiguroit: c'eſt d'après cet alliage imaginaire qu'on a cru la voir attaquée dans les Ouvrages où elle l'étoit le moins. Entrons à cet égard dans quelque détail, & montrons avec quelle injuſtice on a traité ſur un point de cette importance, les plus ſages & les plus reſpectables des Philoſophes.

V.

Donnez-moi de la matiere & du mouvement, & je ferai un Monde: ainſi parloit autrefois Deſcartes, & ainſi ſe ſont exprimés après lui quelques-uns de ſes ſectateurs. Cette propoſition, qu'on a regardée comme injurieuſe à Dieu, eſt peut-être ce que la Philoſophie a jamais dit de plus relevé à la gloire de l'Etre ſuprême; une penſée ſi profonde & ſi grande n'a pu partir que d'un génie vaſte, qui d'un côté ſentoit la néceſſité d'un Intelligence toute-puiſſante pour donner l'exiſtence & l'impulſion à la matiere, & qui appercevoit de l'autre la ſimplicité & la fécondité non moins admirable des

loix

loix du mouvement; loix en vertu desquelles le Créateur a renfermé tous les événemens dans le premier comme dans leur germe, & n'a eu besoin pour les produire que *d'une parole*; selon l'expression si sublime de l'Ecriture. Voilà tout ce que la proposition de Descartes signifie pour qui la veut entendre; mais les ennemis de la Raison, qui n'apperçoivent qu'en petit les Ouvrages du Souverain Etre, & qui leur rendent un hommage étroit, pusillanime, & borné comme eux, n'ont vu dans l'hommage plus grand & plus pur du Philosophe, qu'un orgueilleux fabricateur de systêmes, qui sembloit vouloir se mettre à la place de la Divinité.

VI.

Les Newtoniens admettent le vuide & l'attraction, c'étoit à peu près la Physique d'Epicure: or ce Philosophe étoit Athée, les Newtoniens le sont donc aussi; telle est la logique de quelques-uns de leurs adversaires. Il est pourtant vrai qu'aucune Philosophie n'est plus favorable que celle de Newton à la croyance d'un Dieu. Car comment les parties de la matiere, qui par

elles-mêmes n'ont point d'action, pourroient-elles tendre les unes vers les autres, si cette tendance n'avoit pas pour cause la volonté toute-puissante d'un souverain Moteur? Un Cartésien Athée est un Philosophe qui se trompe dans les principes; un Newtonien Athée seroit encore quelque chose de pis, un Philosophe inconséquent.

VII.

Quand je leve les yeux vers le Ciel, dit l'impie, *j'y crois voir des traces de la Divinité; mais quand je regarde autour de moi*. . . . . . „ Regardez au-dedans de „ vous, peut-on lui répondre, & mal„ heur à vous si cette preuve ne vous „ suffit pas ". Il ne faut en effet que descendre au fond de nous-mêmes, pour reconnoître en nous l'ouvrage d'une Intelligence souveraine qui nous a donné l'existence & qui nous la conserve. Cette existence est un prodige qui ne nous frappe pas assez, parce qu'il est continuel; il nous retrace néanmoins à chaque instant une puissance suprême de laquelle nous dépendons. Mais plus l'empreinte de son action est sensible en nous

nous & dans ce qui nous environne, plus nous sommes inexcusables de la chercher dans des objets minutieux & frivoles. Un Savant de nos jours, si persuadé de l'existence de Dieu, qu'il en a même trouvé & donné de nouvelles preuves, a cru devoir attaquer quelques argumens puériles & même indécens, par lesquels certains Auteurs ont voulu établir cette grande vérité, & n'ont fait que l'outrager & l'avilir. Ce Philosophe enlevoit aux Athées des armes que l'ineptie leur prêtoit; devoit-il s'attendre qu'on l'accusât de leur en fournir? Voilà néanmoins ce que des censeurs ignorans ou de mauvaise foi n'ont pas eu honte de lui reprocher. Ainsi l'illustre Boerhaave fut autrefois accusé de Spinosisme, parce qu'ayant entendu attaquer fort mal ce Système par un inconnu plus orthodoxe qu'éclairé, il demanda à l'adversaire de Spinosa s'il avoit lu celui qu'il attaquoit.

VIII.

Le même Philosophe, trop facilement ébranlé du partage de certains Scholastiques sur les argumens de l'exis-

tence

tence de Dieu, a prétendu que les preuves dont on l'appuie ne ſont pas des démonſtrations proprement dites, qu'elles ne roulent que ſur des probabilités très-grandes, & qu'ainſi elles ne peuvent tirer une force invincible que de leur multitude & de leur union. Nous ſommes bien éloignés de croire qu'aucune preuve de l'exiſtence de Dieu n'eſt rigoureuſement démonſtrative, mais nous n'en ſommes pas plus diſpoſés à taxer d'Athéiſme ceux qui penſeroient autrement. L'exiſtence de Céſar n'eſt pas démontrée comme les théorêmes de Géométrie; eſt-ce une raiſon pour la révoquer en doute? Dans une infinité de matieres, pluſieurs argumens dont chacun en particulier n'eſt que probable, peuvent former dans l'eſprit par leur concours une conviction auſſi forte que celle qui naît des démonſtrations même; comme le concours des témoignages pour conſtater un fait, produit une certitude auſſi inébranlable que celle de la Géométrie, quoique d'une eſpece différente. C'eſt ce que Paſcal lui-même avoit déjà remarqué à l'occaſion des preuves de l'exiſtence de Dieu; & jamais Paſcal a-t-il été ſoupçonné de re-

regarder cette vérité comme douteuse? Les ennemis de ce grand homme ont bien dit que pour réponse aux dix-sept Provinciales, il suffisoit de répéter dix-sept fois qu'il étoit hérétique; mais ils n'ont pas osé dire une seule fois qu'il fût athée (*b*).

IX.

(*b*) Nous ne craindrons pas plus que ce grand homme d'être accusés d'Athéisme, en faisant ici à son occasion même quelques réflexions sur certains argumens qu'on joint pour l'ordinaire aux preuves de l'existence de Dieu. De ce nombre est l'argument fameux qu'on appelle *gageure de Pascal*; il se réduit à prouver qu'on risque davantage à nier un premier Etre qu'à l'admettre. Cet argument ne peut avoir de force qu'autant qu'il est joint avec d'autres, qu'il les précede, & qu'il les prépare; & c'est aussi l'intention dans laquelle Pascal l'a proposé. Car il ne peut y avoir de risque pour nous à douter de l'existence de Dieu, ou à la nier, qu'autant que cette existence est établie sur des preuves convaincantes; puisque l'Etre Suprême ne peut rien exiger de nous au-delà des lumieres qu'il nous a données. Il est d'ailleurs évident que la croyance d'un Dieu, appuyée sur des motifs d'intérêt ou de crainte, ne rempliroit pas ce que nous devons au Créateur. Ainsi *la gageure de Pascal* ne peut être dans cette grande question qu'un argument *préparatoire*, & non pas un argument direct. C'est ce qui n'a pas été assez distingué, ce me semble, par plusieurs Métaphysiciens.

Quelques Ecrivains ont voulu appliquer cet argument au Christianisme: *On ne risque rien à croire*, disent-ils, *ainsi c'est le parti le plus sage.* Je ne voudrois pas, à leur exemple, employer cet argument; car, ou l'on a déjà prouvé la vérité du Christianisme, & alors l'argument est inutile; ou on ne l'a pas encore prouvée, & pour lors l'incrédule est supposé douter encore si la Religion Chrétienne est la vraye, ce qui est nécessaire pour qu'il soit sûr de la suivre, puisqu'il ne peut

IX.

Quelques Ecrivains ont avancé que la notion *développée & distincte de la Création*, ne se trouvoit ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament; on a attaqué cette assertion comme impie; il eût été plus naturel de la discuter par l'examen des passages même, & l'examen n'en devoit pas être difficile. Mais quelque parti qu'on prenne sur ce point de fait, il me semble que la Foi n'en a rien à craindre; ceci a besoin d'explication. La Création, comme les Théologiens eux-mêmes le reconnoissent, est une vérité que la seule raison nous enseigne, une suite nécessaire de l'existence du premier Etre. Cette notion est donc du nombre de celles que la Révélation suppose, & sur lesquelles il n'étoit pas besoin qu'elle s'expliquât d'une maniere expresse & particuliere. Il suffit que les Livres Saints n'affirment rien de contraire; c'est de quoi on ne les a jamais accusés. Et quand même, comme on l'a prétendu, quelques anciens Peres de l'Egli-

pent y avoir, suivant les Théologiens, qu'une espece de culte agréable au Souverain Etre.

l'Eglise ne se feroient pas assez clairement exprimés sur ce même sujet de la Création, seroit-ce une raison pour supposer qu'ils ont cru la matiere éternelle?

X.

L'opinion qu'on a attribuée à deux ou trois Peres de l'Eglise sur la nature de l'Ame, a excité les mêmes clameurs & mérite la même réponse. Si on en croit différens Critiques, ces Peres n'ont pas eu sur la spiritualité du principe pensant des idées bien distinctes, & paroissent l'avoir fait matériel. La prétention bien ou mal fondée de ces Critiques a suffi pour les faire accuser du matérialisme qu'ils attribuoient à d'autres; car le matérialisme est aujourd'hui le monstre qu'on voit par-tout, l'hydre à sept têtes qu'on veut combattre. Mais quand un ou deux Ecrivains Ecclésiastiques auroient été dans cette erreur, ce que nous ne prétendons pas décider, qu'importe cette erreur à la Religion? Les preuves purement philosophiques de la spiritualité de l'ame en sont-elles moins convaincantes; & ne peut-on pas se rendre à la force de ces preuves, que Descartes a le premier ap-

approfondies & développées, & croire que quelques Peres de l'Eglise ne les ont pas connues? Mais, dira-t-on, ceux qui soutiennent que la notion développée & distincte de la Création ne se trouve point dans l'Ecriture, ni celle de la spiritualité de l'Ame dans quelques anciens Docteurs, ne le soutiennent que parce qu'ils prétendent que le Monde est éternel & que l'Ame est matiere. S'ils le prétendent, voilà de quoi il faut les convaincre, rien n'est plus nécessaire & plus juste; mais il semble qu'on ne choisit pas le plus sûr moyen pour les démasquer, sur-tout quand ils reconnoissent, comme plusieurs l'ont fait expressément & de très-bonne foi, les deux vérités qu'on les accuse de révoquer en doute.

XI.

Ce n'est pas assez de s'élever contre l'impiété; il faut encore ne pas se méprendre sur le genre d'impiété qu'on attaque. „ On m'accuse de matérialisme, „ disoit un jour un Pyrrhonien; c'est „ à peu près comme si on accusoit un „ Constitutionnaire de Jansénisme. Si „ j'avois à douter de quelque chose, ce „ seroit

„ feroit plutôt de l'exiſtence de la ma-
„ tiere que de celle de la penſée. Je ne
„ connois la premiere que par le rapport
„ équivoque de mes ſens, & je connois
„ la ſeconde par le témoignage infailli-
„ ble du ſentiment intérieur. Ma pro-
„ pre penſée m'aſſure de l'exiſtence d'un
„ principe penſant ; l'idée que j'ai des
„ corps & de l'étendue eſt beaucoup plus
„ incertaine & plus obſcure , & je ne
„ vois ſur cet objet que le ſcepticiſme
„ de raiſonnable. Ainſi, bien loin d'être
„ matérialiſte, je pancherois plutôt à nier
„ l'exiſtence de la matiere, au moins
„ telle que mes ſens me la repréſentent ;
„ mais il me paroît plus ſage de me tai-
„ re & de douter ". Ce Pyrrhonien, outré dans ſes opinions, n'avoit pas tout-à-fait tort dans ſes plaintes. Le nom de *matérialiſte* (nous ne pouvons nous diſpenſer de le répéter) eſt devenu de nos jours une eſpece de cri de guerre ; c'eſt la qualification générale, qu'on applique ſans diſcernement à toutes les eſpeces d'Incrédules, ou même à ceux qu'on veut ſeulement faire paſſer pour tels. Dans toutes les Religions & dans tous les tems, le fanatiſme ne s'eſt piqué ni d'équité ni de juſteſſe. Il a donné à ceux

qu'il

qu'il vouloit perdre ; non pas les noms qu'ils méritoient, mais ceux qui pouvoient leur nuire le plus. Ainsi dans les premiers siecles, les Payens donnoient à tous les Chrétiens le nom de Juifs, parce qu'il s'agissoit moins d'avoir raison que de rendre les Chrétiens odieux.

XII.

Durant tout le tems que la Philosophie d'Aristote a régné, c'est-à-dire, pendant plusieurs siécles, on a cru que toutes les idées venoient des sens ; & on n'avoit pas imaginé qu'une opinion, si conforme à la raison & à l'expérience, pût être regardée comme dangereuse. On le croyoit si peu, qu'il fut même défendu pendant un tems, *sous peine de mort*, d'enseigner une doctrine contraire. La peine de mort, nous en convenons, étoit un peu forte ; que les idées viennent des sens, ou n'en viennent pas, il est juste que tout le monde vive ; mais enfin la défense & la peine même prouvent l'attachement religieux de nos Peres à l'opinion ancienne, *que les sensations sont le principe de toutes nos connoissances*. Descartes vint & dit ; „ L'ame „ est

„ est spirituelle : or qu'est-ce qu'un être „ spirituel sans idées ? l'ame a donc des „ idées dès l'instant où elle commence „ d'être : il y a donc des idées innées ". Ce raisonnement, joint à l'attrait d'une opinion nouvelle, séduisit plusieurs Ecoles, mais on alla plus loin que le Maître. De la spiritualité de l'ame Descartes avoit conclu les idées innées ; quelques-uns de ses disciples en conclurent de plus, que nier les idées innées, c'étoit nier la spiritualité de l'ame ; peut-être même auroient-ils essayé d'ériger les idées innées en Article de Foi, s'ils avoient pu se dissimuler que cette prétendue vérité révélée ne remontoit pas au-delà du dernier siecle. On a vu des Théologiens porter l'extravagance jusqu'à soutenir, que l'opinion qui attribue l'origine de nos idées à nos sensations, met en danger le mystere du Péché originel & de la grace du Baptême. C'est à peu près comme si on attaquoit les axiomes les plus incontestables des Mathématiques & de la Philosophie, sous prétexte de leur opposition apparente avec quelques-unes des vérités que la Foi nous enseigne. Croit-on d'ailleurs qu'il fût impossible de combattre les idées innées par ces mêmes armes

armes de la Religion dont on se sert pour les établir? Un enfant qui auroit l'idée de Dieu, comme le prétendent les Cartésiens, dès la mamelle & même dès le sein de sa mere, n'auroit-il pas avant l'âge de raison & avant sa naissance même des devoirs envers Dieu à remplir, ce qui est contre les premiers principes de la Religion & du Sens-commun? Dira-t-on que l'idée de Dieu existe dans les enfans sans y être développée? Mais qu'est-ce que des idées que l'ame possede sans le savoir, & des choses qu'elle fait sans y avoir pensé, quoiqu'elle soit obligée de les apprendre ensuite comme si elle ne les avoit jamais sues? Un être spirituel, ajoute-t-on, doit avoir des idées dès l'instant qu'il existe. Il est d'abord facile de répondre, que cet être dans les premiers momens de son existence peut être borné à des sensations; & que pour n'être pas matériel, il suffit même qu'il soit capable de sentir, cette faculté ne pouvant appartenir (de l'aveu de tous les Théologiens) qu'à une substance spirituelle. Mais de plus, pour décider en quoi la spiritualité consiste, & s'il est de la nature d'un être spirituel de penser ou même de sentir toujours, avons-

avons-nous une idée distincte de la nature de notre ame ? Qu'on le demande au Pere Malebranche, qui ne sera pourtant pas soupçonné d'avoir confondu l'esprit avec la matiere ? Enfin, c'est par nos sens que nous connoissons la substance corporelle ; c'est donc par leur moyen que nous avons appris à la regarder comme incapable de volonté & de sensations, & par conséquent de pensée. De-là résultent deux conséquences : en premier lieu, que nous devons à nos sensations & aux réflexions qu'elles nous ont fait faire, la connoissance que nous avons de l'immatérialité de l'ame : en second lieu, que l'idée de spiritualité est en nous une idée purement *négative*, qui nous apprend ce que l'être spirituel n'est pas, sans nous éclairer sur ce qu'il est. Il y auroit de la présomption à penser autrement, & de l'imbécillité à croire qu'il faille penser autrement pour être orthodoxe. Notre ame n'est ni matiere ni étendue, & cependant est une substance ; quoiqu'un préjugé grossier, fortifié par l'habitude, nous porte à juger que ce qui n'est point matiere, n'est rien. Voilà où la Philosophie nous conduit, & où elle nous laisse.

XIII.

Cette manie si étrange de vouloir ériger en Dogmes les opinions les moins fondées sur la nature de l'ame, n'est pas particuliere à notre siecle. Nous n'en rapporterons qu'un seul exemple. Hincmar Archevêque de Rheims, le même qui fit si bien fouetter Gothescalc au Concile de Quercy, en attendant qu'il fût prouvé que Gothescalc avoit tort (c), fit condamner à peu près dans le même tems un certain Jean Scot Erigene, qui (parmi plusieurs erreurs réelles) soutenoit que l'*ame n'étoit pas dans le corps*. Il est difficile de concevoir en quoi cette prétendue hérésie peut consister ; car c'est aux corps seuls qu'il appartient d'être dans un lieu plutôt que dans un autre ; & si dans le IX. Siecle on eût été aussi vigilant que dans le nôtre sur le matérialisme, Jean Scot auroit eu beau jeu pour en accuser son adversaire. L'ame est unie au corps d'une maniere tout-à-fait inconnue pour nous, & que la ténébreuse métaphysique des Ecoles a

(c) On sait que St. Rémy de Lyon, & St. Prudence de Troyes, prirent la défense de Gothescalc, même après la flagellation.

a tenté d'expliquer en vain : mais au tems d'Hincmar on étoit trop ignorant pour ſavoir douter.

XIV.

Au reſte, ſi le Philoſophe, toujours obligé de s'énoncer clairement, ne doit point ſe permettre d'expreſſions impropres dans une matiere ſi délicate, il ne doit pas non plus condamner trop légérement & ſans explication des expreſſions équivoques, dans une matiere qui eſt en même tems ſi obſcure, & qui laiſſe au raiſonnement & à la langue même ſi peu de priſe. Un Auteur, par exemple, qui diroit aujourd'hui que l'ame eſt *eſſentiellement la forme ſubſtantielle du corps humain*, ſeroit au moins regardé comme ſuſpect de matérialiſme. Cependant celui qui avanceroit cette propoſition, ne feroit que répéter le premier Canon du Concile général de Vienne. C'eſt que le mot de *forme* eſt un terme vague, auquel les Peres de ce Concile appliquoient un ſens Catholique, & dont par conſéquent il eſt permis de faire uſage, pourvu qu'on y attache le même ſens. Dans un Ouvrage moderne on a rap-

porté & expliqué ce Canon du Concile de Vienne, pour prévenir l'abus que les Matérialistes de nos jours pourroient en faire. L'Apologiste du Concile auroit dû se repentir de son zele, si on pouvoit se repentir d'une bonne action; car malgré le ton simple & sérieux de sa défense, on l'a accusé d'avoir voulu tourner en ridicule la doctrine d'un Concile œcuménique. Il est vrai, à la honte des accusateurs, que l'imputation n'a point eu de succès.

XV.

Ce n'est pas-là le seul exemple d'expressions équivoques usitées autrefois dans les Ecoles, ou même employées encore aujourd'hui par des sectes entieres de Philosophes. Malebranche & ses disciples appellent Dieu l'*Etre universel*; les Spinosistes ne s'exprimeroient pas autrement. Les Scotistes admettent en Dieu une étendue éternelle, immense, immobile & indivisible; & ce n'est qu'en s'enveloppant du jargon le plus obscur, qu'ils se défendent de faire Dieu corporel ou du moins étendu. Cependant on n'a jamais pu accuser ni Malebranche de Spinosisme, ni les Scotistes de con-

fon-

fondre Dieu avec l'eſpace. Pourquoi ne pas traiter avec la même indulgence des hommes auſſi peu portés qu'eux à en abuſer? Cette indulgence ſeroit d'autant plus juſte, qu'il n'eſt point de ſujet où l'intention de nuire trouve plus de prétextes à s'exercer qu'en matiere de Religion. Souvent des expreſſions innocentes en elles-mêmes, & dans le ſens que l'Auteur y attache, ſont ſusceptibles d'un ſens erroné ou dangereux, ſur-tout quand on les ſépare de ce qui les précede & de ce qui les ſuit. Il ſuffit pour s'en convaincre, de jetter les yeux ſur les abus innombrables que l'Héréſie a fait des expreſſions de l'Ecriture.

XVI.

Non ſeulement les opinions métaphyſiques des Philoſophes ont été l'objet de mille déclamations; leurs Syſtêmes ſur la formation & l'arrangement de l'Univers, n'ont pas été appréciés avec plus de juſtice. La matiere n'eſt pas éternelle; elle a donc commencé à exiſter; voilà le point fixe d'où l'on doit partir. Mais Dieu a-t-il arrangé les différentes parties de la matiere dès le moment qu'il l'a créée, ou le chaos a-t-il exiſté

plus ou moins de tems avant la séparation de ses parties? Voilà sur quoi il est permis aux Philosophes de se partager. En effet, s'il n'y a dans les corps que figure & mouvement, comme la saine Physique le reconnoît, quel inconvénient peut-il y avoir à dire, que l'Etre Suprême en créant la matiere & en la formant d'abord d'une seule masse, homogene & informe en apparence, a imprimé à ses différentes parties le mouvement nécessaire pour se séparer ou se rapprocher les unes des autres, & produire par ce moyen les différens corps; que de cette grande opération, l'Ouvrage du Géometre éternel, sont sortis successivement & dans le tems prescrit par le Créateur, la lumiere, les astres, les animaux & les plantes? Cette idée si grande & si noble, non seulement n'a rien de contraire à la puissance ni à la sagesse divine, mais ne sert peut-être qu'à la développer davantage à nos yeux. D'ailleurs, l'existence du chaos avant la séparation de ses parties, est une hypothese nécessaire à l'explication physique de la formation du Globe terrestre. L'Etre Suprême a pu dans un même instant créer & arranger le Monde, sans qu'il soit défendu

fendu pour cela au Philoſophe de chercher de quelle maniere il auroit pu être produit dans un tems plus long, & en vertu des ſeules loix du mouvement établies par l'Auteur de la Nature. Le Syſtême de ce Philoſophe pourra être plus ou moins d'accord avec les phénomenes; mais c'eſt en Phyſicien, & non en Théologien qu'il faut le juger. Ainſi les Newtoniens, pour expliquer la figure de la Terre, ſuppoſent qu'elle a été originairement fluide. Ainſi Deſcartes l'a regardée comme ayant été autrefois un Soleil, obſcurci & étouffé depuis par une croûte épaiſſe dont il s'eſt couvert; hypotheſe qui a eſſuyé d'auſſi pitoyables chicanes de la part de quelques Théologiens, que de bonnes objections de la part des Philoſophes.

XVII.

Aucun Phyſicien ne doute aujourd'hui que la mer n'ait couvert une grande partie de la Terre habitée. Il paroît même impoſſible d'attribuer uniquement au déluge tous les veſtiges qui reſtent d'une inondation ſi ancienne. On a attaqué cette opinion comme contraire à l'E-

l'Ecriture ; il ne faut qu'ouvrir la Genese pour voir combien une pareille imputation eſt injuſte. *Au troiſieme jour Dieu dit ; que les eaux qui couvrent la Terre, ſe raſſemblent en un ſeul lieu, & que la terre ferme paroiſſe.* Ce paſſage a-t-il beſoin de commentaire ? Peut-être trouveroit-on dans le même chapitre des preuves de l'exiſtence du chaos avant la formation du Monde, ſi nous n'avions déjà obſervé que cette opinion eſt en elle-même tout-à-fait indifférente à la Religion ; pourvu qu'on ne ſoutienne point l'éternité du chaos. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer de relever à cette occaſion la mal-adreſſe d'un Critique moderne. L'illuſtre Hiſtorien de l'Académie des Sciences a dit dans quelqu'un de ſes extraits, que les poiſſons ont été les premiers habitans de notre Globe : le Cenſeur a crié de toutes ſes forces à l'impiété ; qui n'auroit cru qu'il avoit l'Ecriture pour garant ? On ouvre la Geneſe, & on trouve qu'il a manqué de bonne foi ou de mémoire ; car on y lit que les poiſſons ont été en effet les premiers animaux créés.

XVIII.

XVIII.

Personne n'ignore qu'un passage du Livre de Josué, mal attaqué par les Incrédules, & mal défendu par les Inquisiteurs, a été la source des malheurs de Galilée. „ Pourquoi, disoient avec affectation les Esprits-forts, Josué a-t-il „ ordonné au Soleil de s'arrêter, au-„ lieu de l'ordonner à la Terre? Qu'en „ coûte-t-il à un Auteur qu'on prétend „ inspiré, de dire les choses telles qu'el-„ les sont? Pourquoi l'Esprit Saint qui „ a dicté les Ecritures, nous induit-il en „ erreur sur la Physique, en nous éclai-„ rant sur nos devoirs? Aussi devez-„ vous croire, répondoient les Inquisi-„ teurs, que le Soleil tourne autour de „ la Terre. Le St. Esprit vous en assure, „ & ne sauroit vous tromper ". On a répondu aux uns & aux autres, que dans les matieres indifférentes à la Foi, l'Ecriture peut employer le langage du peuple. Mais cette réponse ne suffisoit pas, ce me semble, pour confondre l'impiété d'une part, & l'imbécillité de l'autre. On auroit dû ajouter, que l'Ecriture a même besoin de parler le langage de la multitude pour se mettre à sa

portée. Qu'un Miſſionnaire, tranſplanté au milieu d'un peuple de Sauvages, leur prêche ainſi l'Evangile: *je vous annonce le Dieu qui fait tourner autour du Soleil, cette Terre que vous habitez*, aucun de ces Sauvages ne daignera faire attention à ſon diſcours; il faudra qu'il leur tienne un autre langage pour les préparer à l'entendre; il imitera en quelque maniere cet Orateur, qui racontoit une fable aux Athéniens pour s'en faire écouter; en un mot il en fera d'abord des Chrétiens, & enſuite, s'il le juge à propos, des Aſtronomes. Quand ils en feront-là, ils ne chercheront pas le Syſtême du Monde dans des paſſages de l'Ecriture mal entendus; & pour ſavoir à quoi s'en tenir ſur ce ſujet, ils preféreront l'Obſervatoire au St. Office; ils feront comme le Roi d'Eſpagne, lequel ſe trouva mieux, dit Mr. Paſcal, de croire ſur les Antipodes Chriſtophle Colomb qui en venoit, que le Pape Zacharie qui n'y avoit jamais été. Reſpectons aſſez l'Ecriture & la Révélation pour n'en pas profaner l'uſage, & laiſſons Madame Dacier juſtifier par le diſcours de l'âneſſe de Balaam, le diſcours du cheval d'Achille dans Homere.

XIX.

XIX.

Quoique les Opinions purement métaphysiques, & les Systêmes sur la formation ou sur l'arrangement du Monde ayent servi le plus souvent de prétexte pour tourmenter les Philosophes, la calomnie n'a pas négligé pour cela d'autres moyens, quand elle a pu les mettre en usage. Peut-on se défendre d'un mouvement de pitié ou d'indignation, quand on voit un de nos plus célebres Ecrivains accusé d'impiété par des Journalistes, pour avoir dit que le Jourdain est une assez petite riviere, & que la Palestine étoit du tems des Croisades ce qu'elle est encore aujourd'hui, une des plus stériles contrées de l'Asie? Les Critiques accumulent les passages de l'Ecriture pour prouver que du tems de Josué la Palestine étoit très-fertile: mais que font tous ces passages à l'état de ce pays du tems de Saladin? que font-ils à son état présent? Pourquoi Dieu n'auroit-il pas vengé le Déicide qui a été commis dans cette Terre, en frappant de stérilité des contrées auparavant riches & abondantes? Ou plutôt (car les explications les plus simples sont toujours les meil-

leures) pourquoi cette Terre asservie & dépeuplée ne seroit-elle pas devenue stérile par la dépopulation même? Mais quand on a résolu de rendre un Ecrivain suspect, tout devient impiété dans sa bouche; ses preuves de l'existence de Dieu seront traitées de sophismes, ses raisonnemens en faveur de la Religion, de plaisanteries faites contre elle. Ecrit-il contre la Superstition & le Fanatisme? c'est au Christianisme qu'il en veut. Parle-t-il en faveur de la tolérance civile des Religions? il ne montre que son indifférence pour toutes.

XX.

„ Trouvez-moi, dit Mr. de Fonte-
„ nelle dans son Histoire des Oracles,
„ une *demi-douzaine* d'hommes à qui je
„ puisse persuader que ce n'est pas le
„ Soleil qui fait le jour, je ne déses-
„ pere pas de le faire croire par leur
„ moyen à des Nations entieres". Si quelque chose au monde est incontestable, c'est assurément cette proposition; les Religions absurdes dont l'Asie & l'Afrique sont couvertes, en fournissent la preuve la plus frappante & la plus triste.

Qu'ont

Qu'ont fait les Censeurs de l'Histoire des Oracles? „ Il ne manque, ont-ils dit, „ que *la douzaine* à la proposition de „ l'Auteur, pour en faire une grande „ impiété". L'impiété est évidemment toute entiere sur le compte des Critiques. De ce qu'une demi-douzaine d'hommes peut entraîner des Nations dans l'erreur, s'ensuit-il qu'une douzaine d'autres ne puisse leur faire connoître la vérité? Tout ce qu'on a écrit de profond & de vrai, dans ces derniers tems, sur les préjugés, sur la crédulité des hommes, sur les fausses prophéties, sur les faux miracles, tout cela peut-il avoir quelque application aux fondemens inébranlables sur lesquels la vraie Religion est appuyée?

XXI.

Les Peres de l'Eglise, ces premiers défenseurs du Christianisme, ne se défioient pas ainsi de la bonté de leur cause; ils ne craignoient pour elle ni les objections, ni le grand jour; ils ignoroient les fausses attaques & les précautions pusillanimes. Plusieurs Ecrivains de nos jours, dignes de marcher aprés

eux dans une si noble carriere, ont imité leur exemple; mais si la cause respectable de l'Evangile a ses Pascals & ses Bossuets, elle a aussi ses Chaumeix & ses Garasses.

XXII.

L'abus de la Critique en matiere de Religion est funeste à la Religion même par plusieurs raisons; par la mal-adresse & l'ineptie avec laquelle la bonne cause a été quelquefois défendue; par les conséquences que la multitude peut tirer de l'accusation vague d'irreligion intentée aux Philosophes; par les motifs qui portent de prétendus gens de bien à déclarer la guerre à la raison; enfin par le peu d'union & l'animosité réciproque de ses adversaires. Chacun de ces objets mérite un article à part, & nous occupera quelques momens.

XXIII.

L'Encyclopédie nous fournira le sujet du premier article. Au mot *Forme substantielle* on a rapporté, comme on le devoit, le grand argument des Cartésiens contre l'ame des Bêtes, tiré de ce

ce principe de St. Auguftin, que *fous un Dieu jufte aucune créature ne peut fouffrir fans l'avoir mérité*: argument très-connu dans les Ecoles, que le Pere Malebranche a fait valoir avec beaucoup de force, qu'enfin les Philofophes & les Théologiens éclairés ont toujours regardé comme très-difficile à réfoudre. En expofant dans l'Encyclopédie cet argument, on a en même tems remarqué que c'étoit tout au plus une objection, qui ne devoit porter d'ailleurs aucune atteinte aux preuves inconteftables de la fpiritualité de l'Ame, de fon immortalité, de la juftice & de la providence divine. Qu'a fait un des antagoniftes de l'Encyclopédie? Il a prétendu qu'on avoit eu pour unique deffein dans cet article, de tourner le principe de St. Auguftin en ridicule; & pour le prouver, il a conclu de ce principe que St. Auguftin regardoit les bêtes comme des automates; opinion dont ce faint Docteur étoit bien éloigné, & dont il faut uniquement faire honneur à fon prétendu Apologifte. Ainfi ce n'eft pas l'Encyclopédie, c'eft fon ridicule adverfaire, qui accufe le plus refpectable des Peres de l'Eglife d'abfurdité ou d'inconféquence; & c'eft ainfi

ainsi que la Religion est défendue. Selon ce nouvel Apôtre, on ne sauroit être Chrétien, sans regarder les animaux comme des machines; ainsi depuis St. Pierre jusqu'à Descartes il n'y a point eu de Chrétiens. Mais de pareilles absurdités doivent-elles étonner de la part d'un Ecrivain, qui prétend que les devoirs de la Morale ne peuvent être connus par la Raison; qui nous assure que l'existence des corps est une vérité *révélée*; qui soutient enfin contre les prétendus Incrédules, que l'ame est immortelle *de sa nature*: proposition blasphématoire, puisqu'elle ravit à l'Intelligence Suprême un de ses attributs les plus essentiels. Le seul Etre increé est immortel par essence. Notre ame ne l'est que par la volonté de cet Etre, qui a jugé à propos de lui donner une existence éternelle, & dont elle reçoit à chaque instant cette existence par *une création continuée*. Ce n'est point par la dissolution des parties, comme les corps, que notre ame peut cesser d'être; c'est en retombant dans le néant d'où l'Auteur de la Nature l'a fait sortir, & où il pourroit à chaque instant la replonger. Voilà les premiers élémens de la Métaphysique Chrétienne, dont l'Au-

l'Auteur auroit dû être inſtruit avant que d'écrire. Il eſt pour lui auſſi triſte qu'humiliant, d'être réduit à apprendre ces dogmes de la bouche de ceux même qu'il accuſe de les combattre.

XXIV.

Ceux qui exercent le métier de Critique avec le plus de violence, & par conſéquent de mal-adreſſe, ont quelquefois l'eſprit d'être modérés quand ils ſont ſûrs d'attaquer avec avantage. Je ne ſai par quelle fatalité les vengeurs du Chriſtianiſme ont ſi ſouvent fait le contraire, & ont ſoutenu les intérêts de Dieu avec des injures. Elles ont néanmoins de grands inconvéniens; elles préviennent le Lecteur contre celui qui les dit; elles aigriſſent & par conſéquent éloignent des eſprits que la modération auroit pu ramener; enfin elles empêchent le Critique de donner aux raiſons qu'il apporte, tout le choix & toute l'attention néceſſaire. Quand on ſe contentera, par exemple, comme font quelques Enthouſiaſtes, de dire à un athée, qu'il n'eſt point d'athées de bonne foi, que l'athéiſme a ſa ſource dans le libertinage du cœur, on aura

sans doute raison en général; mais espere-t-on de le convertir par ce moyen? Si l'intérêt qu'on croit avoir de nier une vérité, doit rendre suspect le refus qu'on fait de la croire, cet intérêt n'est pas non plus une raison suffisante pour être condamné, quand on peut l'être très-facilement sur de meilleures preuves. Plus un esprit éclairé cherche à approfondir celle de l'existerce de Dieu, plus il en tire de lumieres, plus il est en état de rendre à la Divinité ce culte raisonnable qui seul peut vraiment l'honorer, & qui est un de ses premiers préceptes. Par conséquent la meilleure maniere d'établir qu'il ne peut y avoir des athées de bonne foi, est de prouver avec la plus grande évidence la vérité qu'ils combattent. N'imitons pas un Ecrivain moderne, qui commence par soutenir qu'il n'y a point d'Incrédules, & qui finit par les réfuter. D'ailleurs qu'importent à une vérité incontestable les motifs de ceux qui la nient? Que fait-on pour la persuader en refusant à ses adversaires la probité & la bonne foi? C'est imiter le Maître d'école de la Fable, qui dit des injures à l'enfant qui se noie, & lui fait une ha-

ran-

rangue avant de le ſauver. Peut-on ſe diſſimuler d'ailleurs que pluſieurs Philoſophes, tant anciens que modernes, accuſés d'athéiſme ou de ſcepticiſme, ont eu, du moins en apparence, une conduite inréprochable, & ſe ſont montrés auſſi réglés dans leurs mœurs, qu'aveugles & inconſéquens dans leurs opinions? *Frappe, mais écoute*, diſoit Thémiſtocle à Euribiade : on pourroit dire à quelques-uns des prétendus vengeurs de la Religion; *frappe, mais raiſonne.* Malheureuſement il eſt à croire qu'on leur répétera long-tems ſans fruit cet avis ſi ſalutaire & ſi ſage. L'excès en toutes choſes eſt l'élément de l'homme, ſa nature eſt de ſe paſſionner ſur tous les objets dont il s'occupe; la modération eſt pour lui un état forcé, ce n'eſt jamais que par contrainte ou par réflexion qu'il s'y ſoumet; & quand le reſpect qui eſt dû à la cauſe qu'il défend, peut ſervir de prétexte à ſon animoſité, il s'y abandonne ſans retenue & ſans remords Le faux zele auroit-il oublié que l'Evangile a deux préceptes également indiſpenſables, l'amour de Dieu & celui du Prochain? Et croit-il mieux partiquer le premier en violant le ſecond?

XXV.

XXV.

Ce ne font pas feulement les injures qui peuvent nuire à la défenfe du Chriftianifme; c'eft encore la nature des accufations & des accufés. Plus on feroit coupable de prêcher l'irreligion, plus il eft criminel d'en accufer ceux qui ne la prêchent pas en effet. En cette matiere plus qu'en aucune autre, c'eft fur ce qu'on a écrit qu'on doit être jugé, & non fur ce qu'on eft foupçonné mal-à-propos de penfer ou d'avoir voulu dire. La foi eft un don de Dieu, qu'il ne dépend pas de nous feuls de nous procurer; & tout ce que la Société ordonne, eft de refpecter ce don précieux dans ceux qui ont le bonheur d'en jouir. C'eft aux hommes à prononcer fur les difcours, & à Dieu feul à juger les cœurs. Ainfi l'accufation d'irreligion, fur-tout quand on l'intente devant le Public, ne fauroit être appuyée fur des preuves trop convaincantes & trop notoires. Mais cette précaution, fi équitable en elle-même, eft fur-tout néceffaire lorfqu'on attaque un Ecrivain célebre, dont le nom feul eft capable de donner du poids à fes opinions, & même

me à celles qu'on pourroit lui attribuer fauſſement. Quel avantage la Religion a-t-elle tiré des imputations & des invectives tant de fois réitérées contre l'illuſtre Auteur de l'*Eſprit des Loix*? D'un côté on n'a pu le convaincre d'avoir cherché à porter la moindre atteinte à l'Evangile, dont il a parlé avec le plus grand reſpect dans tout le cours de ſon Ouvrage; de l'autre les Incrédules ſe ſont glorifiés du Chef qu'on leur donnoit ſi gratuitement; ils ont accepté avec reconnoiſſance l'eſpece de préſent qu'on leur faiſoit; & le nom de Mr. de Monteſquieu leur a été bien plus utile, que les prétendus traits qu'on l'accuſoit d'avoir lancés contre le Chriſtianiſme. L'autorité eſt le grand argument de la multitude; & l'incrédulité, diſoit un homme d'eſprit, eſt une eſpece de foi pour la plupart des impies. Auſſi qu'eſt-il enfin arrivé, après tant d'écrits & d'injures pieuſes contre l'Auteur de *l'Eſprit des Loix*? Les défenſeurs éclairés de la Religion, qui étoient d'abord reſtés dans le ſilence, l'ont enfin rompu (peut-être un peu trop tard) pour juſtifier eux-mêmes le Philoſophe. Ils ont ſenti le poids du nom qu'on leur oppoſoit, & n'ont

rien

rien oublié pour le rayer du catalogue des Mécréans, où on l'avoit si légérement placé.

XXVI.

Veut-on savoir une des principales causes de cette guerre déclarée aux Philosophes ? Les Théologiens François sont divisés depuis long-tems en deux partis qui s'abhorrent & se déchirent pour le malheur de l'Eglise & de l'Etat. Le plus foible des deux, après avoir épuisé contre le plus puissant (qui cessera bientôt de l'être) tout ce que la médisance ou la calomnie peuvent faire imaginer d'injures, a fini par lui reprocher son indifférence pour la doctrine de l'Evangile, attaquée tous les jours dans une multitude innombrable d'Ecrits. Sensible à ce reproche, le parti le plus puissant s'est piqué d'honneur, & s'est en apparence réuni au plus foible, pour tomber sans discernement sur les Incrédules vrais ou supposés. Cette alliance offensive devoit naturellement suspendre la guerre allumée depuis plus de cent ans dans le sein de l'Eglise de France; mais au grand détriment de la Religion, elle n'a pas même produit cet effet ; & on

ne

ne sauroit dire dans cette circonstance, *facti sunt amici ex ipsâ die*: au contraire cette guerre déclarée à l'ennemi commun, n'a fourni aux deux partis qu'un prétexte nouveau pour se déchirer l'un l'autre avec plus de fureur & de scandale. Un exemple frappant & récent sera la preuve affligeante de ce que nous avançons. Il a paru l'année derniere un Ouvrage fameux par le grand nombre d'éditions & de critiques qui en ont été faites, & que nous condamnons avec l'Auteur dans ce qu'on y a trouvé de repréhensible. Les Journalistes de Trévoux, qui depuis l'espece de signal dont nous venons de parler, sont en possession de crier à l'irreligion sur ce qui le mérite & ne le mérite pas, ont fait, dans leur style dogmatique & bourgeois, une sortie très-vive sur cet Ouvrage, jusqu'à chercher même à rabaisser les talens de l'Auteur : sur ce dernier article à-la-vérité, ils permettent qu'on ne soit pas de leur avis ; les matieres de Goût & de Philosophie sont un genre profane où ils n'osent se piquer d'être infaillibles ; la Théologie est un peu plus de leur compétence ; encore est-ce un domaine que bien des gens leur disputent. Quoi qu'il

en ſoit, ces Journaliſtes jouiſſoient paiſiblement de leur victoire, lorſqu'un Ecrivain périodique & clandeſtin, leur ennemi déclaré bien plus encore que des Incrédules, eſt venu à la charge à ſon tour contre le même Livre, déjà ſi vivement & ſi longuement attaqué. Mais les traits de ce nouvel athlete portent beaucoup moins ſur l'Ouvrage que ſur les Journaliſtes ſes premiers adverſaires. „ Voilà, s'écrie-t-il, le fruit de la mo„ rale des Caſuiſtes ; voilà la doctrine „ des Caſnedis, des Tambourins, des „ Berruyers & de leurs confreres, con„ ſacrée dans cette production perni„ cieuſe" ; & les gens raiſonnables ſe ſont écriés à leur tour ; „ voilà les con„ freres des Caſnedis, des Tambourins „ & des Berruyers, bien décemment „ récompenſés de leur zele, & la Reli„ gion vengée d'une maniere bien édi„ fiante". En effet, puiſqu'un des deux Critiques accuſe l'autre d'être dans les principes de l'Auteur cenſuré, il faut néceſſairement qu'un des deux ſoit de mauvaiſe foi : nous ne penſons point à les en taxer en commun, & à décider leur querelle comme le procès du loup & du renard par devant le ſinge.

XXVII.

XXVII.

Quand on voit l'Auteur d'un Libelle vingt fois flétri par les Magistrats, déclamer contre les Incrédules, on croit voir Calvin qui fait brûler Servet. Mais les Fanatiques sont toujours austeres. En accusant d'irreligion celui qui ne pense pas comme eux, ils se donnent un air de zele qui sied toujours bien à des hommes de parti ; ils ont la satisfaction de calomnier le Gouvernement, trop indifférent selon eux sur ce qu'ils appellent la cause de Dieu, & qui n'est ordinairement que la leur. Cependant on osera le dire avec confiance, si l'on doit punir davantage ceux qui nuisent le plus au Christianisme, les Fanatiques ont encore plus besoin d'être réprimés que les Incrédules. Quelle idée le peuple doit-il se former de la Religion, quand il voit ses Ministres (quoiqu'à-la-vérité subalternes) s'anathématiser réciproquement avec fureur, sans que l'Autorité même puisse les forcer au silence que la charité seule auroit dû leur prescrire? Croit-on que les disputes scandaleuses des Théologiens de nos jours, sur des matieres souvent futiles & toujours inin-

telligibles, n'ayent pas fait plus de tort au Christianisme, que tous les foibles raisonnemens des Impies? Comment ne produiroient-elles pas sur les Mécréans, le même effet que produisirent sur l'Empereur de la Chine les querelles des Dominicains & des Jésuites? „ Ces hommes, disoit l'Empereur, viennent de „ cinq mille lieues nous prêcher une „ doctrine sur laquelle ils ne s'accordent pas". On peut juger du fruit que leur mission devoit produire. Enfin, quoi de plus propre à faire triompher en apparence l'Irreligion & chanceler les foibles, que tant d'Ouvrages contradictoires dont nous avons été accablés dans ces derniers tems, sur la Grace, sur les Caracteres de l'Eglise, sur les Miracles? Le Public a fini par négliger tous ces Ecrits; & leurs Auteurs, chagrins de ne plus être lus, ont attaqué ceux qui l'étoient.

XXVIII.

Réclamons, autant qu'il est en nous, en faveur de l'Humanité & de la Philosophie contre leurs injustes plaintes. Les faits suffiront sans raisonnemens, & n'en

n'en auront peut-être que plus de force. Ouvrons l'Histoire Ecclésiastique, Histoire dont la lecture est tout à la fois si utile au Chrétien & au Philosophe; au Chrétien, pour l'animer par des exemples de vertu, & par l'accomplissement qu'ont toujours eu les promesses de Dieu, malgré les obstacles que les Puissances de la Terre y ont opposés; au Philosophe, par les monumens incroyables & sans nombre qu'elle lui présente de l'extravagance des hommes, & sur-tout des maux que le Fanatisme a produits. Montrons par un détail abrégé de ces maux, mais aussi effrayant qu'utile, combien le Gouvernement a intérêt de défendre & d'appuyer les Gens de Lettres, qui soumis aux dogmes réels de la Foi, ont le courage & l'équité d'en séparer tout ce qui ne leur appartient pas. C'est en effet à eux que les Souverains doivent aujourd'hui l'affermissement de leur puissance, & la destruction d'une foule d'opinions absurdes, nuisibles au bonheur de leurs Etats. C'est au contraire pour avoir confondu les objets de la Religion avec ce qui leur étoit étranger, que les peuples ont si long-tems gémi sous le joug de la puissance temporelle des Ec-

cléfiaftiques ; que les excommunications, ces armes fi refpectables de l'Eglife, mais dont l'abus eft fi dangereux, ont été prodiguées pour foutenir des droits purement humains, & fouvent mal fondés ; que le fils de Charlemagne a fubi deux fois confécutives, en Efclave plutôt qu'en Chrétien, l'ignominie d'une pénitence publique dont quelques Evêques ofoient le charger, & qu'il ne méritoit que par la baffeffe qu'il avoit de s'y foumettre (*d*) ; qu'un Concile œcu-

(*d*) En 822. & 833. Louis qu'on appelle *le Débonnaire*, & qu'on feroit mieux d'appeller *le Foible*, fe foumit à la pénitence publique à Attigny & à Soiffons ; la premiere fois, pour avoir fait mourir Bernard fon neveu qui s'étoit révolté contre lui ; la feconde, pour n'avoir pas voulu recevoir la loi de fes enfans. „ Les „ Evêques qui lui impoferent cette pénitence, dit Mr. „ Fleury, prétendirent qu'il ne lui étoit plus permis „ de reprendre la Dignité Royale. St. Ambroife ne tira „ pas de telles conféquences de la pénitence de Théo- „ dofe. Dira-t-on que ce grand Saint manquoit de „ courage pour faire valoir l'autorité de l'Eglife, ou „ qu'il fût moins éclairé que les Evêques François „ du neuvieme fiecle ? Ces Evêques bien plus hardis „ fe déclarerent contre Louis le Débonnaire pour fes „ enfans, & les animerent à cette guerre civile qui „ ruina l'Empire François. Les prétextes fpécieux ne „ leur manquoient pas. Louis étoit un Prince foible, „ gouverné par fa feconde femme, tout l'Empire é- „ toit en défordre ; mais il falloit prévoir les confé- „ quences, & ne pas prétendre mettre en pénitence „ un Souverain comme un fimple Moine".

Les deux pénitences de Louis le Débonnaire, furtout la feconde, que ce foible & malheureux Empe- reur

œcuménique, dans un siecle de servitude & d'ignorance, n'a osé réclamer ouvertement contre l'entreprise d'un Pontife audacieux, qui se croyoit en droit de priver un Empereur de son patrimoine (e); qu'un de nos Rois, voulant expier le crime d'avoir brûlé 1300 personnes dans une Eglise, faisoit vœu d'en aller égorger 100000 en Syrie pour faire pénitence (f); que des insensés dé-

reur méritoit le moins, furent accompagnées des circonstances les plus humiliantes pour lui. Ebbon, Archevêque de Rheims, qui avoit osé avilir ainsi son Maître, fut déposé l'année d'après; mais l'Empereur étoit deshonoré.

(e) En 1245. au premier Concile général de Lyon, le Pape Innocent IV. deposa publiquement en présence du Concile l'Empereur Frédéric II. tous les Peres tenant un cierge allumé; ce que les Ecrivains Protestans ont très-injustement regardé comme une espece d'approbation tacite; puisqu'il est constant, comme le remarque Mr. Fleury, que cette déposition ne fut pas faite avec l'approbation du Concile, ainsi que les autres Décrets. Mais, disent les Protestans, pourquoi ce cierge & ce silence? On répond à cette objection, qu'en effet la plus grande partie des Ecclésiastiques étoient alors dans l'opinion presque générale du pouvoir des Papes sur le temporel des Rois; mais que Dieu n'a pas permis que cette opinion fût confirmée par le suffrage positif d'un Concile œcuménique; & que le silence de l'Eglise assemblée n'est pas toujours une marque d'approbation, sur-tout dans les matieres qui ne regardent pas expressément la Foi.

(f) On sait combien l'Abbé Suger, aussi grand Homme d'Etat que l'Abbé de Clairvaux étoit grand Orateur, s'opposa à cette Croisade malheureuse que Louis le Jeune entreprit par le conseil de St. Bernard. L'événement justifia les craintes du Ministre, & dé-

dépouilloient leur famille pour enrichir des Moines ignorans & inutiles ; que les controverses ridicules des Grecs sur des absurdités, ont avancé la perte de leur Empire (g) ; que l'on a osé regarder com-

mentir les promesses du Prédicateur. Louis le Jeune, s'étoit croisé pour conquérir la Palestine, & en chasser les Sarrasins; son expédition se borna à chasser sa femme à son retour, & à perdre en conséquence le Poitou & la Guyenne. En vain St. Bernard voulut se justifier, en imputant aux péchés des croisés les malheurs de leur entreprise ; il oublioit que la premiere croisade avoit été plus heureuse, sans que les croisés en fussent plus dignes ; & ne s'appercevoit pas, dit Mr. Fleury, qu'une preuve qui n'est pas toujours concluante ne l'est jamais.

(g) Vers le milieu du quatorzieme siecle, quelques Moines imbécilles du Mont Athos, à qui de longs & fréquens jeûnes avoient apparemment échauffé le cerveau, s'imaginerent qu'ils voyoient à leur nombril une lumiere, & passoient leur tems à la contempler. Voilà une occupation bien triste. Ils prétendoient de plus que cette lumiere étoit celle du Thabor, & qu'elle étoit incréée, n'étant autre chose que Dieu même. Barlaam leur adversaire ; plus ridicule qu'eux en ce qu'il les attaquoit sérieusement, eut le crédit de faire assembler à Constantinople un Concile contre ces Visionnaires ; il n'avoit pas prévu qu'il y seroit condamné. Ce fut pourtant ce qui arriva. L'Empereur Grec Andronic Paléologue harangua ce prétendu Concile avec tant de véhémence, qu'il en mourut quelques jours après ; digne fin d'un Empereur ! C'est cet Andronic Paléologue qui laissa périr la Marine dans ses Etats, parce qu'on l'assura que Dieu étoit si content de son zele pour l'Eglise, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même Empereur regrettoit le tems qu'il déroboit aux disputes théologiques pour le donner au soin de ses affaires. La querelle des Grecs sur la lumiere du Thabor dura jusqu'à la destruction de l'Empire, & subsistoit même avec violence tandis que Bajazet

comme Jugemens de Dieu des épreuves incertaines & cruelles, dont le fruit étoit souvent la condamnation des innocens & l'absolution des coupables (*b*); qu'une des plus riches parties du Monde a été dévastée par des monstres, qui en faisoient mourir les habitans dans les supplices pour les convertir; que la moitié de notre Nation s'est baignée dans le sang de l'autre; enfin que l'étendard de la révolte a été mis à la main des sujets contre leurs Souverains, & le glaive à la main des Souverains contre leurs sujets (*i*). C'est par les lumieres de

jazet assiégeoit Constantinople: toutes ces ridicules controverses auxquelles les Empereurs prirent trop de part, hâterent leur chûte en leur faisant négliger le Gouvernement.

(*b*) On peut voir dans un grand nombre d'Ouvrages le détail de ces sortes d'epreuves, & les raisons qui les ont fait abolir. On décidoit généralement par ce moyen toutes sortes de questions. On alla jusqu'à jetter deux Missels au feu pour connoître quel étoit le meilleur; il arriva la chose du monde la plus extraordinaire, & qu'on avoit le moins prévue, les deux Missels furent brûlés. Dans la premiere croisade un Clerc Provençal se soumit à l'épreuve du feu pour prouver une Révélation qu'il disoit avoir eue sur la découverte de la Sainte Lance; le Provençal en mourut. L'événement de ces sortes d'épreuves eût toujours été aussi simple, si on y eût toujours agi de bonne foi; mais dans les siecles d'ignorance, comme dans les autres, les hommes ont su tromper.

(*i*) Nous ne pouvons mieux terminer ces notes que par un passage de Mr. Fleury. „ Il est triste, je le „ sens bien, dit-il, de relever ces faits peu édifians....

de la Philosophie que nous sommes délivrés de tant de maux. Des hommes courageux ont osé, quelquefois même au péril de leur liberté, de leur fortune & de leur vie, ouvrir les yeux des Peuples & des Rois. La reconnoissance qu'ils ont droit d'exiger de notre siecle, doit se mesurer sur l'importance des services qu'ils lui ont rendus ; & l'effet le plus réel de cette reconnoissance, est la protection qu'on doit à leurs successeurs. Cette protection, nous le disons avec joie, trouvera aujourd'hui d'autant moins d'obstacles, que l'esprit de Philosophie, qui se répand de jour en jour, s'est com-

„ Mais le fondement de l'histoire est la vérité. . . .
„ Deux sortes de personnes trouvent mauvais que l'on
„ rapporte ces faits désavantageux à l'Eglise. Les
„ premiers sont des politiques profanes, qui ne connoissant point la vraie Religion la confondent avec
„ les fausses, la regardent comme une invention humaine, pour contenir le vulgaire dans son devoir ;
„ & craignent tout ce qui pourroit en diminuer le
„ respect dans l'esprit du peuple ; c'est-à-dire, selon
„ eux, le désabuser. Je ne dispute point contre ces
„ politiques, il faudroit commencer par les instruire
„ & les convertir ; mais je crois devoir satisfaire, s'il
„ est possible, les gens de bien scrupuleux qui par
„ un zele peu éclairé tombent dans le même inconvénient, de trembler lorsqu'il n'y a pas sujet de
„ craindre. Que craignez-vous, leur dirois-je ? Est-ce
„ de connoître la vérité ? Vous aimez donc à demeurer dans l'erreur ou du moins dans l'ignorance ; &
„ pouvez-vous y demeurer en sûreté, vous qui devez
„ instruire les autres ?

communiqué à la partie la plus ſaine & la plus ſage des Théologiens, & les a rendus plus indulgens ou plus équitables ſur les matieres qui ne ſont pas de leur objet. Nous ne ſommes plus au tems où c'étoit preſque un crime parmi nous d'enſeigner une autre Philoſophie que celle d'Ariſtote. Avec quelques lumieres de moins & l'Inquiſition de plus, on en eût fait une eſpece de Loi de l'Etat, comme elle l'eſt encore chez des Nations voiſines (*k*).

XXIX.

Il ne faut que jetter les yeux ſur ces Nations malheureuſes, victimes d'une Loi ſi ridicule, pour ſe convaincre des triſtes effets que produiſent chez un Peuple la crainte & l'impoſſibilité de s'inſtruire. La poſtérité croira-t-elle que

(*k*) Nos peres s'en virent bien près en 1624, lorsqu'à *la Requête* de l'Univerſité, & ſur-tout de la Sorbonne, il fut défendu par un Arrêt, „ *ſous peine de* „ *la vie*, de tenir ou d'enſeigner aucune maxime con„ tre les anciens Auteurs & approuvés, & de faire „ aucunes diſputes que celles qui ſeront approuvées „ par les Docteurs de la Faculté de Théologie". Par le même Arrêt on admoneſta & on bannit différens particuliers qui avoient compoſé & publié des Theſes contre la Doctrine d'Ariſtote. Depuis ce tems, les choſes ont bien changé de face.

que de nos jours on ait imprimé dans une des principales villes de l'Europe l'Ouvrage suivant avec ce titre ; *Systema Aristotelicum de formis substantialibus & accidentibus absolutis*, 1750 ? Cette postérité ne jugera-t-elle pas que la date est une faute d'impression, & qu'il faut lire 1550 ? Tel est, au milieu du XVIII. Siecle, l'état déplorable de la raison dans une des plus belles régions de la Terre, chez une Nation d'ailleurs spirituelle & polie ; tandis que les Sciences font de si grands progrès en Angleterre, en France, & dans la partie Protestante de l'Allemagne ? Nous disons dans la partie Protestante ; car on ne peut s'empêcher d'avouer avec affliction la supériorité présente des Universités de cette partie de l'Allemagne sur les Ecoles Catholiques. Elle est si frappante, que les Etrangers qui voyagent dans ce Pays & qui passent d'une Université Catholique à une Université Protestante voisine, croient en une heure avoir fait quatre-cens lieues ou vécu quatre-cens ans, avoir passé de Salamanque à Cambridge, ou du siecle de Scot à celui de Newton. Nous en faisons la remarque avec d'autant plus de liberté, qu'on ne doit

point

point sans doute attribuer cette différence de lumieres & de savoir dans les différentes Régions de l'Allemagne à la différence de Religion. En France où la Doctrine Catholique est suivie & respectée, les Sciences n'en sont pas cultivées avec moins de succès; en Italie même elles ne sont pas négligées; sans doute parce que les Souverains Pontifes, pour la plupart éclairés & sages, & connoissant les abus qui résultent de l'ignorance, sont plus à portée en Italie de réprimer, quand il est nécessaire, la tyrannie des Inquisiteurs subalternes. Car tout sert de prétexte à cette espece d'hommes méprisable & lâche, pour étouffer la lumiere, & pour arrêter les progrès de l'esprit.

XXX.

Il n'y a, ce me semble, qu'un moyen d'affoiblir leur empire dans les Contrées malheureuses où ils dominent encore; c'est d'y favoriser, autant qu'il est possible, l'étude des Sciences exactes. Souverains qui gouvernez ces Peuples, & qui voulez leur faire secouer le joug de la superstition & de l'ignorance, faites

naître des Mathématiciens parmi eux ; cette ſemence produira des Philoſophes avec le tems, & preſque ſans qu'on s'en apperçoive. L'Orthodoxie la plus délicate n'a rien à démêler avec la Géométrie. Ceux qui croiroient avoir intérêt de tenir les eſprits dans les ténebres, fuſſent-ils aſſez prévoyans pour preſſentir la ſuite des progrès de cette Science, manqueroient de prétexte pour l'empêcher de ſe répandre. Bientôt l'étude de la Géométrie conduira comme d'elle-même à celle de la ſaine Phyſique, & celle-ci à la vraie Philoſophie, qui par la lumiere qu'elle répandra, ſera bientôt plus puiſſante que tous les efforts de la Superſtition ; car ces efforts, quelque grands qu'ils ſoient, deviennent inutiles dès qu'une fois la Nation eſt éclairée.

XXXI.

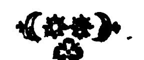
C'eſt faire injure à la Religion que de vouloir l'appuyer ſur l'ignorance. Il en eſt du domaine des Philoſophes & de celui des Théologiens, comme des deux Puiſſances ſpirituelle & temporelle ; rien n'eſt plus diſtingué que les droits de l'une & de l'autre ; mais comme autrefois

fois la Puissance spirituelle, après avoir secoué le joug de la temporelle qui l'opprimoit, a voulu à son tour opprimer celle-ci, de même quelques Ministres de la Religion, après avoir écarté les ténebres qu'une Philosophie audacieuse avoit tâché d'y répandre, ont à leur tour voulu resserrer cette Philosophie bien en-deçà des bornes que la Religion lui prescrivoit. Le domaine de l'une & de l'autre paroît aujourd'hui trop bien fixé, trop étendu, trop assuré même, pour avoir à redouter ces attaques réciproques: leur intérêt est d'être unies, comme celui de deux Souverains puissans est de se ménager; & si d'un côté le Christianisme, appuyé par les Loix divines & humaines, est établi sur des fondemens durables, de l'autre, il y a lieu de croire qu'en respectant, comme on le doit, les vérités de la Foi, les Philosophes du XVIII. Siecle défendront leur bien avec plus de force & d'avantage, que les Princes du XII. n'ont défendu leurs Couronnes.

XXXII.

Voilà un précis très-succinct des réflexions qui m'ont paru nécessaires sur

l'abus qu'on fait dans notre Siecle de la Critique en matiere de Religion. Je ne doute point qu'on ne les approuve, quand on les examinera sans préjugés, & avec les lumieres d'une saine Philosophie. Je crois m'être suffisamment prémuni contre les attaques du Fanatisme imbécille & hypocrite. S'il est des personnes qu'un zele sincere, quoique mal entendu, peut indisposer contre moi, j'en respecterai la cause sans en craindre & sans en approuver l'effet, & je me contenterai de leur répondre par ce passage de Cicéron: *Istos homines sine contumeliâ dimittamus: sunt enim & boni viri; & quoniam ità ipsi sibi videntur, beati.*

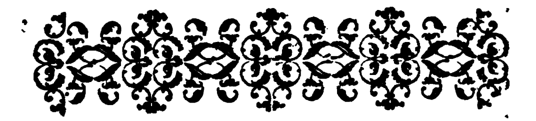


DE

DE
LA LIBERTÉ
DE
LA MUSIQUE.

Italiam, Italiam.....

ÆNEID. VI.



DE LA LIBERTÉ DE LA MUSIQUE.

I.

IL y a, chez toutes les Nations, deux choses qu'on doit respecter; la Religion & le Gouvernement; on pourroit ajouter qu'en France il en est une troisieme; *la Musique du Pays*. Mr. Rousseau a osé pourtant en médire, dans cette Lettre fameuse, tant combattue & si peu réfutée; mais les vérités qu'il a eu le courage d'imprimer sur ce grand sujet, lui ont fait plus d'ennemis que tous ses paradoxes; on l'a traité de perturbateur du repos public, qualification d'autant mieux méritée, que la Musique Françoise laisse fort *en repos* ceux qui l'é-

l'écoutent. Quelques-uns néanmoins prétendoient, & avec autant de raison, que Mr. Rousseau eût été mieux nommé perturbateur du *bruit* public, attendu que la Musique Françoise en fait beaucoup.

II.

Dans les matieres les plus sérieuses il est permis à nos Ecrivains de faire la satyre de la Nation; on est bien reçu à nous prouver, que sur le Commerce, sur le Droit public, sur les grands principes de la Législation, nous ne sommes encore que des enfans; mais c'est un crime de nous dire que nous ne faisons que balbutier en Musique. La plupart des Lecteurs du Citoyen de Geneve opinoient à le traiter comme cet Artiste de la Grece, que de séveres Magistrats chasserent pour avoir voulu ajouter une corde à la Lyre. Aurions-nous adopté ce principe de Platon, que tout changement dans la Musique annonce un changement dans les Mœurs? Si c'est-là le sujet de nos craintes, nous pouvons être tranquilles; nos mœurs sont à un point de perfection où le changement n'a rien à leur faire perdre.

III.

III.

Des Bouffons, arrivés d'Italie il y a six ans, & qu'on eut l'imprudence de montrer au public sur le Théatre de l'Opéra, ont été la funeste cause de la Lettre de Mr. Rousseau, & d'une guerre civile très-vive qu'elle a excitée parmi nous. Cette guerre suffiroit pour détruire l'opinion commune, que les François, trop inconstans & trop légers, ne sont pas capables de s'occuper longtems d'un même objet. Durant une année & plus, nos entretiens & nos Ouvrages ont épuisé la matiere; notre Parterre divisé présentoit l'image de deux armées en présence, prêtes à en venir aux mains; & cet espace d'une année, employé à disserter bien ou mal sur la Musique, est sans doute un tems fort honnête pour un Pays où l'on ne parle que deux jours d'une bataille perdue, & où l'on emploie même le second à chansonner le Général. Aussi notre querelle musicale avoit été préparée insensiblement & de longue main, comme les grands événemens qui doivent agiter les Etats. Des mouvemens qui d'abord paroissoient légers, s'étendant

dant & se fortifiant peu à peu, ont enfin produit une fermentation violente. En voici l'origine & le progrès. Il y a environ trente ans que les Directeurs de l'Opéra firent la même faute qu'en 1753; ils appellerent sur leur Théatre des Bouffons d'Italie. Les oreilles françoises, quoiqu'accoutumées à la psalmodie de Lully & de ses disciples, la seule espece de chant qu'elles connussent encore, accueillirent plus qu'on ne l'avoit espéré, la nouvelle Musique qu'on leur faisoit entendre: déjà elle acquéroit des partisans, & la mauvaise doctrine gagnoit du terrein; il fallut pour détruire le mal, le couper par la racine; les Bouffons furent renvoyés, & la paix revint à l'Opéra avec l'ennui. Cependant quelques Musiciens furent frappés de l'effet qu'avoit produit sur les Auditeurs François cette Musique Italienne, moins uniforme, moins languissante, & moins pauvre que celle dont on nous avoit allaités jusqu'alors. Ces Musiciens essayerent donc de nous donner, comme à des enfans qu'on sevre, une nourriture un peu plus forte. Mouret s'écartant le premier de la route battue, mais s'en écartant peu, (car il ne vouloit ni

ne

ne pouvoit beaucoup hazarder) osa dans ses Opéra essayer quelques Ariettes modélées, autant qu'il en étoit capable, sur les Airs Italiens qu'on connoissoit en France. La Jeunesse, juge impartial, & par-là meilleur qu'on ne croit, prit plaisir à cette nouveauté; mais les Nestors crioient que c'en étoit fait du *bon genre*, que le goût alloit se perdre, & que le Gouvernement étoit bien mal conseillé de n'y pas mettre ordre. Enfin en 1733 paroît Mr. Rameau, avec son Opéra d'*Hippolite* à la main. C'est alors que les clameurs redoublent; les brochures injurieuses, les estampes satyriques, les noirceurs secrettes, tous les petits moyens que l'ignorance & l'envie savent si bien mettre en usage contre ce qui leur nuit ou leur déplait, sont employés pour perdre ce dangereux novateur; le Public va l'entendre, il se révolte d'abord, il se partage ensuite, il se réunit enfin en faveur du génie & du talent persécutés. Encouragé par ce succès, d'autant plus flatteur qu'il avoit été disputé long-tems, ce Musicien célèbre en mérite de nouveaux; & après un grand nombre d'Opéra, déchirés d'abord avec fureur, mais

mais applaudis enfuite prefque tous avec enthoufiafme, il donne enfin l'Opéra bouffon de *Platée*, fon chef-d'œuvre & celui de la Mufique Françoife. C'eft par cet Opéra qu'il faut juger de l'état préfent de cet Art parmi nous, des progrès dont il eft redevable à Mr. Rameau, & nous ofons ajouter, du chemin qui lui refte à faire encore. La gloire de l'illuftre Artifte n'a rien à fouffrir de cet aveu; peut-être y a-t-il plus loin du lieu d'où il eft parti à celui où il eft parvenu, que du point où nous fommes aujourd'hui, à celui où nous pouvons arriver. Mr. Rameau eft d'autant plus digne d'eftime, qu'il a ofé tout ce qu'il a pu, & non tout ce qu'il auroit voulu ofer; il a eu le mérite de voir au-delà du terme où il a conduit fes Auditeurs, & le mérite peut-être auffi grand de juger jufqu'où ils pouvoient être conduits. Il eût manqué fon but en allant plus loin; il nous a donné, non la meilleure Mufique dont il fût capable, mais la meilleure que nous puffions recevoir. Ce n'eft pas feulement par leurs ouvrages qu'il faut mefurer les hommes, c'eft en les comparant à leur fiecle & à leur nation; & fi les partifans zélés que

Mr.

Mr. Rameau s'étoit faits parmi nous, sont devenus plus froids sur sa Musique; depuis que l'Italienne a frappé leurs oreilles, ils n'en sentent pas moins tout le prix de ses heureux efforts, & toute la justice des applaudissemens dont ils ont été couronnés.

IV.

C'est dans ces circonstances, & après toutes les innovations déjà tentées ou hazardées dans notre Musique, que les Bouffons ont reparu pour la seconde fois sur notre Théatre; ils ont fourni à la plume éloquente de Mr. Rousseau, déjà exercé à nous dire des vérités dures, une occasion bien favorable de nous instruire & de nous maltraiter. On peut juger s'il a été écouté patiemment. Il a soutenu presque seul, comme ce fameux Romain, les attaques de l'Armée Françoise, animée & réunie contre sa Lettre & contre sa personne. Cette armée, il est vrai, n'étoit guere composée que de troupes légeres; mais si elles ne portoient pas à leur ennemi des coups bien redoutables, elles faisoient contre lui presqu'autant de bruit que la Musique

qu'elles défendoient. Ses complices, (car la Musique Italienne lui en avoit donné) avoient aussi leur part, quoique plus foiblement, aux traits qu'on lançoit au hazard contre le Philosophe de Geneve. L'Encyclopédie, dont les principaux Auteurs avoient le malheur de penser comme Mr. Rousseau, & la témérité de le dire, ne fut pas épargnée dans ces circonstances; ce fut comme la premiere étincelle de l'embrasement général, qui en gagnant de proche en proche a depuis échauffé tant d'esprits contre cet Ouvrage. On représenta les Auteurs comme une Société formée pour détruire à la fois la Religion, l'Autorité, les Mœurs & la Musique. Bientôt, comme par un effet du sort qui les poursuivoit pour les rendre odieux, l'effervescence qu'on les accusoit d'exciter, s'étendit de la Capitale aux Provinces; Lyon fut troublé comme Paris; & c'étoit encore un Encyclopédiste, & par malheur un homme de beaucoup d'esprit, que l'on plaçoit à la tête des séditieux.

V.

Parmi le grand nombre d'Ecrits sur les deux Musiques, dont Mr. Rousseau a donné

donné comme le signal, presque tous étoient en faveur de la Musique Françoise, qui en avoit le plus de besoin; quelques-uns de ses partisans essayerent de la soutenir par des raisons, le plus grand nombre de la venger par des injures; les Bouffonistes n'écrivoient guere, lisoient encore moins ce qu'on écrivoit contr'eux, & se consoloient des ennemis que la Musique Italienne leur faisoit, par le plaisir qu'ils avoient à l'entendre. En vain pour les dégoûter des airs charmans que les Italiens exécutoient, on les assuroit que ces baladins qui leur faisoient tourner la tête, étoient le rebut de l'Italie, & dignes à peine des tréteaux d'une place publique; ils répondoient que si l'exécution étoit mauvaise, la Musique étoit divine, & qu'ils préféroient un excellent Livre aussi mal lu qu'on voudroit, à la lecture la mieux faite d'un Ouvrage fastidieux. Du reste, soit par la bonté de leur cause, soit par l'art qu'ils ont eu de la faire valoir, l'avantage leur est demeuré dans le peu même qu'ils ont écrit; de cette foule innombrable de Brochures, publiées il y a six ans pour & contre l'Opéra François, *le petit Prophete* & la Lettre de Mr. Rousseau sont les

 deux

deux seules dont on se souvienne; on a oublié jusqu'au titre des autres.

VI.

Ce n'est pas la premiere fois qu'on a manqué de respect à la Musique Françoise dans le lieu même de son empire. Au commencement de ce siecle, l'Abbé Raguenet, Ecrivain d'une imagination vive, mit au jour un petit Ouvrage, où notre Musique étoit presque aussi maltraitée que dans la Lettre de Mr. Rousseau. Cet Ecrit n'excita ni guerres ni haine dans le tems où il parut; la Musique Françoise régnoit alors paisiblement sur nos organes assoupis; on regarda l'Abbé Raguenet comme un séditieux isolé, un conjuré sans complices, dont on n'avoit point de révolution à craindre. Mr. Rousseau a trouvé des lecteurs plus aguerris & plus disposés à l'entendre, & par conséquent plus de gens intéressés à le combattre. Mais nous ne pouvons nous dispenser de remarquer ici le jugement porté sur le Livre de l'Abbé Raguenet par son Censeur Mr. de Fontenelle, ce Philosophe si modéré & si pacifique, accoutumé d'ailleurs à nos anciens Opéra dont il avoit les oreilles imbues & pénétrées,

élevé

élevé enfin dans la Musique la plus Françoise & la moins Ultramontaine, *je crois*, dit-il, *que l'impression de cet Ouvrage sera très-agréable au Public, pourvu qu'il soit capable d'équité.* Cinquante ans plus tard quel cri n'eût pas excité cette approbation? Le sage Fontenelle n'auroit pas eu l'imprudence ou le courage de parler ainsi de nos jours. Il n'étoit pas homme à se faire des ennemis pour des chansons.

VII.

Il y a une espece de fatalité attachée dans ce siecle à ce qui nous vient d'Italie. Tous les présens bons ou mauvais qu'elle veut nous faire sont pour nous un sujet de trouble. Ne seroit-il pas possible d'accommoder notre différend avec les Italiens, de prendre leur Musique & de leur renvoyer le reste? Dissensions pour dissensions, celles que l'Opéra peut causer parmi nous seront moins turbulentes, & sur-tout moins ennuyeuses. Qu'on me permette de raconter à cette occasion, comme une matiere de réflexion pour les Philosophes, la conversation que j'eus dans la plus grande chaleur de notre guerre musicale, avec un Janséniste austere qui ne va jamais au Spectacle, & qui

n'en a pas la plus légere idée. On lui avoit envoyé une de ces Brochures dont nous avons été inondés sur la Musique Françoise ; „ J'ai reçu, me dit-il, un
„ Ecrit où je ne comprends rien, si ce
„ n'est qu'il m'a paru fort mal fait &
„ fort mal écrit. Qu'est-ce que le *Cor-*
„ *recteur des Bouffons*, *l'Ecolier de Pra-*
„ *gue*, le *petit Prophete*, le *Coin de la*
„ *Reine*"? Je lui expliquai de mon mieux ce que signifioient ces mots. „ Hé bien,
„ lui dis-je ensuite, vous n'entendiez
„ rien à tout cela, & vous n'en étiez
„ pas plus à plaindre ; cependant appre-
„ nez que cette dispute sur la Musique,
„ qui vous touche si peu, & qui n'est
„ pas même parvenue jusqu'à vous, oc-
„ cupe depuis six mois avec fureur les
„ graves citoyens de cette ville ; appre-
„ nez que l'intérêt violent qu'ils y pren-
„ nent, a suspendu & presque anéanti
„ celui qu'ils commençoient à prendre
„ à la chose du monde dont vous êtes le
„ plus agité, l'affaire de la Sœur Moy-
„ zan, & celle de la Sœur Perpétue".
Mon Janséniste gémit, & alla prier Dieu pour l'aveuglement de son siecle.

VIII.

VIII.

Enfin, pour calmer les esprits, il a fallu de nouveau renvoyer les Bouffons, à peu près comme il fallut autrefois que Titus renvoyât sa Maîtresse pour appaiser les Romains. En vain les Bouffonistes, réduits à la disette, ont demandé instamment qu'on ne les privât pas avec rigueur d'un amusement qu'on leur avoit laissé goûter. Ceux qui président à nos plaisirs (& qui n'en ont guere) ont été aussi inexorables à leurs plaintes, que les vieilles femmes le sont pour interdire l'amour aux jeunes. On n'a voulu ni souffrir à l'Opéra la Musique Italienne, dont elle blessoit, disoit-on, la dignité, mais dont elle dévoiloit encore plus l'indigence ; ni permettre à cette Musique de se faire entendre à ses malheureux partisans sur un Théatre particulier, & uniquement destiné pour elle. A peine l'a-t-on soufferte dans quelques Concerts, dont la liberté n'est pas même trop assurée. Je ne sais pourtant si on a bien fait d'ôter cet objet de distraction ou de dispute à une Nation vive & frivole, dont l'inquiétude a besoin d'aliment, qui même heureu-

sement n'y est pas difficile, qui est satisfaite pourvu qu'elle parle, mais qui peut exercer sa langue sur des sujets plus sérieux, si on la lui lie sur ses plaisirs. On sait le mot du Danseur Pylade à Auguste, qui vouloit prendre parti dans la dispute des Citoyens de Rome au sujet de ce danseur & de son concurrent Bathylle : *Tu es un sot*, dit le Comédien à l'Empereur ; *que ne les laisses-tu s'amuser de nos querelles ?* Quoi qu'il en soit, aujourd'hui que l'animosité est éteinte, les Brochures oubliées, & les esprits adoucis, tandis que l'attention partagée des Parisiens oisifs est tournée vers des objets plus importans, & s'exerce sans fruit comme sans intérêt sur les affaires de l'Europe, seroit-il permis de faire un examen pacifique de notre querelle musicale ?

IX.

Je m'étonne d'abord que dans un siecle où tant de plumes se sont exercées sur la liberté du Commerce, sur la liberté des Mariages, sur la liberté de la Presse, sur la liberté des Toiles peintes, personne n'ait encore écrit sur LA LIBERTÉ DE LA MUSIQUE. Etre es-

claves dans nos divertissemens, ce seroit, pour employer l'expression d'un Ecrivain Philosophe, dégénérer non seulement de la liberté, mais de la servitude même. „ Vous avez la vûe bien „ courte, répondent nos grands Politi„ ques; toutes les libertés se tiennent, „ & sont également dangereuses. La „ liberté de la Musique suppose celle de „ sentir, la liberté de sentir entraîne „ celle de penser, la liberté de penser „ celle d'agir, & la liberté d'agir est la „ ruine des Etats. Conservons donc „ l'Opéra tel qu'il est, si nous avons „ envie de conserver le Royaume; & „ mettons un frein à la licence de chan„ ter, si nous ne voulons pas que celle „ de parler la suive bientôt ". *Voilà*, comme disoit Pascal de je ne sai quel raisonnement d'Escobar, *ce qui s'appelle argumenter en forme; ce n'est pas là discourir, c'est prouver.* On aura peine à le croire, mais il est exactement vrai que dans le Dictionnaire de certaines gens, Bouffoniste, Républicain, Frondeur, Athée, (j'oubliois Matérialiste) sont autant de termes synonimes. Leur Logique profonde me rappelle cette leçon d'un Professeur de Philosophie. „ La Diop-

„ trique eſt la Science des propriétés
„ des Lunettes; les lunettes ſuppoſent
„ les yeux; les yeux ſont un des orga-
„ nes de nos ſens; l'exiſtence de nos
„ ſens ſuppoſe celle de Dieu, puiſque
„ c'eſt Dieu qui nous les a donnés; l'e-
„ xiſtence de Dieu eſt le fondement de
„ la Religion Chrétienne; nous allons
„ donc prouver la vérité de la Religion
„ pour premiere leçon de Dioptrique ".

X.

La majeſté de l'Opéra, diſent nos gens de goût, feroit outragée, ſi on y admettoit des baladins. Si cette majeſté nous ennuye, je ne vois pas ce qui nous obligeroit à la révérer. Et pourquoi la *majeſté* d'Armide feroit-elle offuſquée par la *Serva Padrona*, ſi celle de Cinna ne l'eſt pas par le *Bourgeois Gentilhomme*? Pourquoi ces connoiſſeurs ſi difficiles, qui ſe croiroient dégradés de voir *Bertholde à la Cour* après Roland, n'ont-ils pas honte de rire à *Pourceaugnac*, après avoir pleuré à *Zaïre*? Pourquoi enfin leurs oreilles ſont-elles bleſſées des airs comiques d'un intermede Italien, lorsque leurs yeux ne le ſont pas des bambochades de Tenieres, des figures es-

tropiées de la Chine, & des magots de porcelaine dont leurs maisons sont meublées?

X I.

La Musique Italienne, ajoutent-ils, nous dégoûteroit de la Françoise. Où est l'inconvénient, si la Musique Italienne est préférable? C'est comme si on eût défendu à Corneille de composer ses Pieces, sous prétexte qu'elles devoient faire oublier celles de Hardi & de Jodelle. Mais on fait plus d'honneur à la Musique Italienne qu'elle ne mérite; après l'avoir entendue pendant plus d'un an, il s'en faut bien que nous soyons revenus de la nôtre. On court à l'Opéra les Vendredis comme à l'ordinaire; & les Bouffonistes qui en avoient annoncé la désertion, se sont trompés dans leurs prophéties. Ces Enthousiastes ont jugé de l'impression du vulgaire par celle qu'ils éprouvoient. Ils ont été dans la même erreur que certains Ecrivains de nos jours, qui nous parlent sans cesse des progrès de la Nation dans ce qu'ils appellent l'Esprit Philosophique, & qui s'imaginent avoir contribué par leurs Ouvrages à répandre cet esprit jusque

dans le Peuple. S'établit-il dans un fauxbourg quelque prétendu faiseur de miracles ? le peuple y court en foule, & l'esprit philosophique est pris pour dupe. Je me représente les Philosophes vrais ou prétendus, qui ont quelque réforme à faire ou à prêcher, comme étant sur le bord d'un fleuve très-rapide qu'ils se proposent de franchir ; ils assemblent leur siecle sur le bord du fleuve, le haranguent, & l'exhortent à les imiter. Ils se jettent ensuite dans le fleuve, & à travers une grêle de traits ils le passent à la nage, ne doutant point que leur siecle ne les suive. A peine ont-ils passé, qu'ils se retournent, & voient leur siecle à l'autre bord, qui les regarde, qui se moque d'eux, & qui s'en va ; c'est la Fable du Berger & de son troupeau (a). Ne jugeons donc pas de l'effet de la Musique Italienne sur le commun des Spectateurs, par celui qu'elle a produit sur un petit nombre. Son futur empire, fut-il aussi infaillible qu'il est douteux, aura besoin de tems pour s'établir. Toute Musique, pour peu qu'elle

(a) *Voyez* les Fables de La Fontaine, *Liv.* IX. *Fable* 18.

qu'elle soit nouvelle, demande de l'habitude pour être goûtée par le vulgaire : c'est pourquoi si l'Opéra François a quelque décadence à craindre, elle n'arrivera que peu à peu, & il pourra survivre encore à la génération qui le regrette. Qu'elle jouisse en paix de ses tranquilles plaisirs, mais qu'elle ne prétende point régler ceux de la génération suivante.

XII.

On fait contre la Musique Italienne une objection plus raisonnable que les précédentes. C'est qu'elle nous obligeroit de substituer à notre Opéra François l'Opéra Italien ; que ce dernier est froid & languissant, que nous en serions bientôt ennuyés, & qu'ainsi nous perdrions d'un côté sans rien gagner de l'autre. Avant de répondre à cette objection, observons d'abord qu'elle ne paroît pas avoir frappé comme nous les autres Nations de l'Europe. Toutes sans exception ont rejetté notre Opéra & notre Musique, pour leur préférer l'Opéra & la Musique des Italiens ; soit que l'Opéra François ne leur ait pas paru aussi supérieur à ceux d'Italie que nous l'imaginons ; soit que le dégoût

pour notre Musique l'ait emporté chez elles sur les avantages que nous pouvons avoir du côté des Pieces & du genre de Spectacle. Cette décision générale de l'Europe est d'autant moins suspecte, qu'en proscrivant notre Opéra, elle a universellement adopté notre Théatre François, qui est en effet le meilleur modele qu'on ait encore jusqu'à présent du genre dramatique. Les Etrangers ont fait plus; malgré la préférence qu'ils donnent à la Musique Italienne sur la nôtre, ils n'ont pas pour cela renoncé à notre Langue en faveur de l'Italienne, qui cependant n'est peut-être pas inférieure à la Françoise, & que bien des Gens de Lettres osent même lui préférer. En vain diroit-on que les Etrangers ne sont prévenus contre notre Opéra, que faute de le connoître & de l'entendre. Parmi cette foule d'Anglois, d'Espagnols, d'Allemands & de Russes, qui accourent à Paris de toutes parts, à peine s'en trouve-t-il un seul que nos Ouvrages Lyriques ne fassent bâiller jusqu'aux vapeurs. C'est un tintamarre qui leur rompt la tête, ou un plein-chant qui les endort par sa langueur, quand il ne les révolte

pas

pas par sa prétention; s'ils prennent plaisir à quelque partie du Spectacle; c'est à nos danses; mais elles ne suffisent pas pour les dédommager de trois heures de bruit & d'ennui; ils sortent en se bouchant les oreilles, & on ne les y voit gueres reparoître. Quelques-uns, il est vrai, moins difficiles ou moins sinceres, semblent approuver & partager notre plaisir. On dit plus; on assure que depuis deux ans la Musique Françoise commence à réussir à Vienne, où on la détestoit autrefois; mais je crains bien que cet empressement, survenu tout à coup aux Autrichiens pour notre Musique, ne soit de la part de nos nouveaux Alliés un simple accueil de politesse & de reconnoissance.

XIII.

Cependant seroit-il juste de régler absolument notre goût, quant aux Spectacles en Musique, sur l'opinion & l'exemple des Etrangers, eux qui dans tout le reste sont accoutumés à prendre le Goût François pour le modele du leur? Quelque genéral que soit leur suffrage en faveur de l'Opéra Italien, s'ensuit-il que nous ferions bien de les imiter?

La forme de cet Opéra, il faut en convenir, le rend uniforme & ennuyeux; celle du nôtre est sans comparaison plus variée & plus agréable. Nous avons, ce me semble, mieux connu qu'aucun autre Peuple le vrai caractere de chaque Théatre; chez nous la Comédie est le spectacle de l'esprit, la Tragédie celui de l'ame, l'Opéra celui des sens; voilà tout ce qu'il est & tout ce qu'il peut être. Où la vraisemblance n'est pas, l'intérêt ne sauroit s'y trouver, au moins l'intérêt soutenu; car l'intérêt de la Scene est fondé sur l'illusion, & l'illusion est bannie d'un Théatre où un coup de baguette transporte en un moment le spectateur d'une extrémité de la Terre à l'autre, & où les Acteurs chantent au lieu de parler. Ce n'est pas que la Musique bien faite d'un Scene touchante ne nous arrache quelquefois des larmes, ni que je veuille renouveller l'objection triviale contre les Tragédies en Musique, que les *Héros y meurent en chantant*; laissons au vulgaire ce préjugé ridicule, de croire que la Musique ne soit propre qu'à exprimer la gaieté; l'expérience nous prouve tous les jours qu'elle n'est pas moins susceptible d'une expression tendre & douloureuse. Mais si la Musique tou-

touchante fait couler nos pleurs, c'est toujours en allant au cœur par les sens; elle differe en cela de la Tragédie déclamée, ou, pour parler plus juste, de la Tragédie *parlée*, qui va au cœur par la peinture & le développement des passions. L'Opéra est donc le Spectacle des sens, & ne sauroit être autre chose. Or si les plaisirs des sens, comme nous l'éprouvons tous les jours, s'émoussent quand ils sont trop continus, s'ils veulent de la variété & de l'interruption pour être goûtés sans fatigue, il s'ensuit que dans ce genre de Spectacle le plaisir ne peut entrer dans notre ame par trop de sens à la fois; qu'on ne sauroit, pour ainsi dire, lui laisser trop de portes ouvertes, y mettre trop de diversité; & qu'un Opéra qui réunit comme le nôtre, les machines, les chœurs, le chant & la danse, est préférable à l'Opéra Italien, qui se borne au spectacle & au chant. On prétend, je le sai, que les Opéras (*b*) Italiens ont un avantage, en ce qu'ils peu-

(*b*) J'écris ainsi *Opéras* au pluriel, malgré la décision contraire, parce qu'il me semble que la derniere syllabe de ce mot est longue au pluriel. (*Malgré les grandes autorités qui nous ont fait retrancher précédemment l's dans le mot* Opéra *au pluriel, nous l'y aurions pourtant laissée par déférence pour Mr.* d'Alembert, *si nous avions vu sa remarque à tems.* Addit. du Corr.)

peuvent être déclamés comme chantés, ce qui n'auroit pas lieu dans les nôtres. Supposé le fait vrai, tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'il faut chanter nos Opéras & déclamer (*c*) nos Tragédies. Mais ce prétendu avantage des Tragédies Italiennes, d'être également propres au chant ou à la déclamation, rend à mes yeux leur mérite bien suspect. C'est n'avoir point de caractere que d'en pouvoir si facilement changer; & je ne sai ce qu'on doit penser d'un genre de Pieces, auquel la forme de la représentation est indifférente. J'accorderai pourtant, si l'on veut, que le meilleur Opéra de Quinaut déclamé, fera moins de plaisir que le meilleur Opéra de Métastase déclamé de même; j'accorderai encore que la meilleure Tragédie de Racine mise en musique, nous plaira moins que la meilleure Tragédie chantée de Métastase; mais qu'on joue à la suite l'une de l'autre une Tragédie de Racine & une de Métastase, & qu'on exécute de même successivement un Opéra de Métastase & un Opéra de Quinault

(*c*) Je me sers ici du mot *déclamer*, tout impropre qu'il est, parce que nous n'en avons point d'autre pour opposer la Tragédie *parlée* à la Tragédie *chantée*.

nault *mis en bonne Musique:* & malgré toute l'estime que mérite le Poëte Italien, je ne doute pas que l'avantage du parallele ne demeure aux deux Poëtes François.

XIV.

Au reste, quel que doive être le succès de cette épreuve, il sera toujours incontestable que la Tragédie *parlée* est préférable à la Tragédie *chantée*; la premiere est une action dont la vérité ne dépend que de ceux qui l'exécutent, la seconde ne sera jamais qu'un spectacle. Quelque superstitieux admirateur de l'Antiquité m'opposera sans doute les Tragédies Grecques: „les Anciens, dira-t-„ il, nos modeles & nos maîtres, con„ noissoient aussi bien que nous la Na„ ture, & le mérite de l'imiter telle „ qu'elle est. Cependant chez eux les „ Pieces de Théatre étoient chantées, „ & ils y trouvoient apparemment plus „ d'avantage que dans la simple décla„ mation". Si on vouloit répondre en servile adorateur des Anciens, qui regarde leur exemple & leur autorité comme un argument sans replique, on pourroit dire que la question dont il s'agit est fort difficile à décider; qu'elle tient

à plu-

à pluſieurs autres qu'on n'a point encore réſolues, ſur la nature des Langues anciennes, ſur leur Proſodie, ſur la Muſique des Grecs, ſur la Mélopée du chant dramatique, ſur la forme & la grandeur des anciens Théatres; nous n'avons en effet ſur tous ces objets que des notions fort imparfaites; car les Hiſtoriens ſont comme les Commentateurs, très-diffus ſur ce qu'on ne leur demande pas, & muëts ſur ce qu'on voudroit ſavoir. Mais on accorde que les Anciens ayent préféré dans leurs Tragédies le chant à la déclamation; & on ne craindra pas de dire, que ſur ce point nous avons touché de plus près qu'eux à la Nature. Que la Muſique des Grecs ait été auſſi parfaite qu'on voudra, les ſiecles d'ignorance qui l'ont détruite, nous ont dédommagé en un ſens du plaiſir qu'ils nous ont fait perdre, puiſqu'ils nous ont forcé de nous rapprocher de la vérité, en ſubſtituant la parole au chant dans nos repréſentations dramatiques (d). Il ſemble que le pro-

(d) Ce n'eſt pas la ſeule obligation que nous ayons à ces ſiecles obſcurs, que nous mépriſons quelquefois injuſtement. Nous leur devons la plupart des inventions utiles, le papier, la fayance, le linge, les moulins à vent, la bouſſole, l'Imprimerie, & pluſieurs au-

propre des siecles d'ignorance est de représenter la Nature plus grossiere, mais aussi plus vraie; & celui des siecles de lumiere, de la peindre plus délicate, mais plus déguisée. Nous ne prétendons pas pour cela qu'on doive toujours représenter sur le Théatre la Nature exacte & toute nue; mais nous croyons qu'on ne sauroit l'imiter trop fidélement, tant qu'elle ne tombe point dans la bassesse. Personne ne regrettera dans nos Tragédies les fossoyeurs du Théatre Anglois; mais peut-être y pourroit-on desirer plus d'actions & moins de paroles, moins d'art & plus d'illusion. Il seroit à souhaiter sur-tout que nos Acteurs fussent un peu plus ce qu'ils représentent; presque tous ne paroissent, si j'ose m'exprimer ainsi, que des marionnettes dont on ne voit point le fil d'archal, mais dont les mouvemens n'en sont pas plus naturels & mieux entendus. Je ne dis rien du peu de vérité que nous avons mis dans les accessoires du Spectacle, dans la décoration de la scene, dans les circonstances locales, dans

autres. Des hommes de génie servoient l'humanité par ces découvertes, tandis que les Poëtes faisoient de mauvais vers, les Ecrivains de mauvaise prose, & les Philosophes de mauvais raisonnemens.

dans l'habillement des perſonnages. Un de nos grands Artiſtes, qui ne ſera pas ſoupçonné d'ignorer la belle Nature par ceux qui ont vu ſes Ouvrages, a renoncé aux Spectacles que nous appellons ſérieux, & qu'il n'appelle pas du même nom; la maniere ridicule dont les Dieux & les Héros y ſont vêtus (e), dont ils y agiſſent, dont ils y parlent, dérange toutes les idées qu'il s'en eſt faites; il n'y retrouve point ces Dieux & ces Héros, auxquels ſon ciſeau ſait donner tant de nobleſſe & tant d'ame; & il eſt réduit à chercher ſon délaſſement dans les Spectacles de farce, dont les tableaux burleſques ſans prétention, ne laiſſent dans ſa tête aucune trace nuiſible. Quelquefois, au milieu de la repréſentation d'une Piece de Théatre, j'imagine qu'un Philoſophe, qui n'auroit aucune idée de cette eſpece de plaiſir, ſoit tranſporté tout-à-coup au milieu de la ſalle; alors je n'apperçois plus avec lui que des automates qui parlent & ſe remuent

(e) Sur le Théatre François, & même ſur celui de l'Opéra, on commence à ſe rapprocher davantage de la vérité dans les habillemens. Nous en avons l'obligation à Mademoiſelle Clairon, dont les talens ſont au-deſſus de mes éloges, & qui n'imite pas moins la Nature dans ſon jeu, que le *Coſtume* dans ſes habits.

ment sur des planches, quelques êtres animés qui ont la bonté de converser avec eux, & des enfans qui ont la simplicité de s'amuser de ce bizarre assemblage; & je vois mon Philosophe, comme Démocrite, regarder un moment le spectacle, & bien plus long-tems les spectateurs. Mais encore une fois, ces défauts si communs dans nos représentations dramatiques, sont ceux de l'exécution, & nullement du genre; ils disparoîtront quand les Auteurs sauront mieux exprimer, & les Acteurs mieux sentir. Au contraire les défauts de l'Opéra sont essentiellement attachés à sa nature; & puisqu'on ne peut les détruire, tout ce qui nous reste à tenter est de les rendre agréables.

XIV.

Revenons donc à nos Drames en Musique. Si nous étions réduits à l'alternative, ou de conserver notre Opéra tel qu'il est, ou d'y substituer l'Opéra Italien, peut-être ferions-nous bien de prendre le premier parti. Notre Opéra nous amuse, nous le croyons du moins, & il est fort douteux que l'Opéra Italien en fît autant. Ainsi nous ôter l'Opéra François pour y substituer l'Opéra Ita-

Italien, ce seroit vraisemblablement nous mettre dans le cas de ce malade dont parle Horace, qui dans son délire croyoit assister aux Spectacles les plus agréables, qui devint malheureux par sa guérison en perdant son erreur, & qui prioit les Médecins de la lui rendre. Mais ne seroit-il pas possible, en conservant le genre de notre Opéra tel qu'il est, d'y faire par rapport à la Musique des changemens qui le rendroient bientôt supérieur à l'Opéra Italien? Nous deviendrions alors les Législateurs de l'Europe pour le Théatre Lyrique, comme nous l'avons été pour le Dramatique; & cette gloire seroit assez flatteuse pour notre vanité. Or il paroît que le seul moyen d'y parvenir, est de substituer, s'il est possible, la Musique Italienne à la Françoise. Cette proposition demande que nous entrions dans quelques détails sur le caractere des deux Musiques, & sur la maniere d'appliquer la Musique Italienne à notre Langue.

XV.

Nous supposons comme un fait qui n'a pas besoin d'être prouvé, la supériorité de la Musique Italienne sur la nôtre.

re. On ne doute de cette vérité qu'en France, il n'y a plus même qu'une partie de la Nation qui en doute, & les Etrangers s'étonnent qu'elle en doute encore. Qu'on fasse ses délices de la Musique Françoise, tant qu'on n'en connoîtra point d'autre, rien n'est plus naturel & plus permis; mais que parmi ceux qui ont entendu ou plutôt écouté les deux Musiques, il puisse y avoir deux avis sur la préférence, qu'il soit même possible de balancer, c'est ce qui doit paroître bien étrange à toute oreille tant soit peu délicate, & à toute ame tant soit peu sensible. En vain les partisans de la Musique Françoise, pour couvrir sa nullité & sa foiblesse, affectent de vanter le *beau simple*, qui en fait selon eux le caractère; de ce que le beau est toujours simple, ils en concluent que le simple est toujours beau; & ils appellent simple ce qui est froid & commun, sans force, sans ame, & sans idée.

XVI.

Ce seroit néanmoins être indigne de goûter la Musique Italienne, & incapable de la sentir, que d'applaudir sans discernement & sans choix à tout ce qui

nous

nous vient en ce genre d'au-delà des Monts. Outre la foule de Compositeurs médiocres qui abonde toujours dans un Pays où la Musique est fort cultivée, comme elle l'est en Italie, le bon goût, il faut l'avouer, y dégénere sensiblement. Pergolèse, trop tôt enlevé pour le progrès de l'Art, a été le Raphaël de la Musique Italienne: il lui avoit donné un style vrai, noble & simple, dont les Artistes de sa nation s'écartent un peu trop aujourd'hui. Le beau siecle de cet Art semble être en Italie sur son déclin, & le siecle de Seneque & de Lucain commence à lui succéder. Quoiqu'on remarque encore dans la Musique Italienne moderne des beautés vraies & supérieures, l'art & le desir de surprendre s'y laisse voir trop souvent au préjudice de la Nature & de la Vérité. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Italiens éclairés s'en apperçoivent eux-mêmes, & gémissent de cet abus. Mais il a sa source dans un défaut peut-être incurable; l'amour excessif des Italiens pour la nouveauté en fait de Musique. Le plus admirable Opéra n'est jamais représenté deux fois sur le même Théatre, & l'on préfere à l'Artaxerce de Vinci, à l'O-

lym-

lympiade de Pergolese, les mêmes Pieces mises en Musique par un Compositeur médiocre. Nous sommes tombés dans l'inconvénient contraire ; & nos Musiciens les plus célebres n'osent encore toucher aux Opéras de Lulli, comme nos ancêtres n'osoient s'écarter par respect de la doctrine d'Aristote. Ainsi la passion pour le changement corrompt la Musique au-delà des Alpes, & une timidité superstitieuse en retarde les progrès parmi nous. Le seul genre de Musique qui n'ait rien perdu en Italie, qui peut-être même s'y est perfectionné, c'est le genre burlesque & comique ; les libertés qu'il permet, la variété dont il est susceptible, laissent le génie des Compositeurs plus à son aise. La Musique des intermedes, quand elle est composée par un habile Artiste, est rarement médiocre, souvent admirable ; la Musique des Tragédies est quelquefois admirable, & souvent médiocre.

XVII.

Les Italiens ont donc de fort mauvaise Musique, & même en très-grande quantité. Mais juger la Musique Italienne sur ce qu'elle a de foible ou de défec-

tueux, c'est juger notre Ecole de peinture par nos tableaux d'enseigne, ou notre Théatre par les Pieces de Pradon. Et où en serions-nous, si les Italiens vouloient apprécier la Musique Françoise par celle que nous reconnoissons nous-mêmes pour détestable? C'est d'après ce que les deux Musiques ont de meilleur qu'il faut les comparer; & quand on fera cette comparaison avec un peu de lumieres, de sentiment, & de bonne foi; quand on aura mis la richesse, la chaleur, & la variété des Italiens, à côté de notre monotonie, de notre froideur & de notre indigence, pourra-t-on ne pas penser avec toute l'Europe, que la Musique Italienne est une Langue dont nous n'avons pas seulement l'alphabet? Tout se réduit donc à savoir, si nous devons ou plutôt si nous pouvons adopter cette Musique, si notre Opéra pourra s'y prêter, & jusqu'à quel point il en fera susceptible. Mais, dira-t-on, ne seroit-il pas plus court de donner à l'Opéra Italien la forme du nôtre? Oui, si on pouvoit engager les Italiens à changer leur Opéra, & les François à abandonner leur Langue; & c'est ce qui ne paroît pas facile. J'ai meilleure opinion de la docilité de nos Musiciens; la plupart sem-

ſemblent aſſez peu attachés à la Muſique ancienne ; cette diſpoſition paroît ſur-tout dans les jeunes Artiſtes, qui ſont ceux dont on doit le plus eſpérer ; l'impénitence finale eſt le partage des autres. Déjà même ſur le Théatre de l'Opéra, ſur ce Théatre ſi attaché à ſes anciens uſages, on a hazardé des nouveautés ; nous y avons vu un Opéra Gaſcon. C'eſt un pas vers des changemens plus néceſſaires & plus agréables : à-la-vérité le pas eſt un peu en arriere ; car il ne s'agit point, comme on l'a fait dans cet Opéra, de garder notre Muſique & de changer notre Langue; il s'agit de garder notre Langue, & de changer, ſi nous pouvons, notre Muſique. Mais enfin cette innovation, quelle qu'elle ſoit, prouve que nous oſons riſquer encore, & que parmi nous la ſuperſtition de l'Opéra n'eſt pas tout-à-fait incurable.

XVIII.

Il y a dans notre Muſique trois choſes à conſidérer, le récitatif, les airs chantans, & les ſymphonies ; parcourons ſucceſſivement ces trois objets. On entend quelquefois les partiſans de Lulli ſe recrier d'admiration ſur ce que

c'eſt un Etranger qui a créé notre récitatif. Il y paroît; on ſait à quel point la proſodie y eſt eſtropiée, ſur-tout dans les finales. On ne dira pas ſans doute que ce contre-ſens proſodique, (ſi je puis l'appeller de la ſorte) ſoit un agrément dans notre chant, mais on prétendra peut-être qu'il eſt inévitable. Il y auroit d'abord un moyen facile d'y remédier; ce ſeroit de ne faire jamais tomber les chûtes muſicales que ſur des terminaiſons maſculines; & là-deſſus il ſeroit aiſé au Muſicien & au Poëte de s'entendre. Mais nous ne voyons pas d'ailleurs pourquoi il eſt plus néceſſaire de faire ſentir les finales dans le chant que dans la converſation & dans la déclamation même. En effet le caractere du chant, & ſur-tout du récitatif, étant d'approcher du diſcours le plus qu'il eſt poſſible, pourquoi les chûtes muſicales y ſeroient-elles plus marquées qu'elles ne le ſont dans le diſcours? Auſſi ne le ſont-elles pas dans le récitatif des Italiens, bien plus analogue à leur langue que le récitatif François ne l'eſt à la nôtre. Ils paroiſſent avoir bien mieux étudié que nous la marche & les inflexions de la voix dans la converſation; & il eſt ſingulier que dans une Langue auſſi rem-

plie

plie que la Françoise de finales muettes, le récitatif appuie sur ces finales, tandis qu'il fait le contraire dans la Langue Italienne, dont les finales sont moins sourdes & les voyelles plus éclatantes. On diroit que c'est un François qui a créé le récitatif Italien, comme c'est un Italien qui a inventé le nôtre.

XIX.

Cependant il ne faut pas le dissimuler ; le récitatif Italien dont nous faisons ici l'apologie, déplait à la plupart des oreilles françoises. On ne doit pas en être surpris ; comme c'est un genre moyen entre le chant & le discours, il exige nécessairement dans celui qui l'écoute, l'habitude de l'entendre, jointe à la connoissance de la Langue Italienne & de sa prosodie. Ainsi le jugement sévere que nous portons à cet égard pourroit bien être précipité. Une réflexion suffira pour le faire sentir. Outre le récitatif courant des scenes, qui marche presque aussi vîte que la déclamation ordinaire, les Italiens en ont un autre qu'ils appellent récitatif *obligé*, c'est-à-dire, accompagné d'instrumens, & qu'ils emploient souvent avec succès dans les

morceaux d'expreſſion, & ſur-tout dans les tableaux pathétiques. Ce récitatif obligé, quand il eſt bien fait (& il eſt rare qu'il ne le ſoit pas lorſqu'il eſt traité par un bon Maître) produit ſur l'oreille la moins ſenſible une impreſſion qui n'eſt ni moins vive ni moins agréable que celle des plus beaux Airs Italiens. D'excellens juges même ne balancent pas à lui donner la préférence ſur les Airs, parce que l'expreſſion du ſentiment y eſt moins chargée, plus ſimple, & par conſéquent plus vraie; il ſemble enfin, tant la Vérité & la Nature ont de droits ſur nous, que ce récitatif *obligé* eſt entendu quelquefois avec plaiſir par les ennemis même du récitatif Italien ordinaire. Cependant il n'y a point entre l'un & l'autre de différence réelle; la marche eſt abſolument ſemblable; ſeulement le récitatif obligé (dont on fait ſouvent uſage dans les monologues) eſt coupé, interrompu, & ſoutenu par l'orcheſtre qui ſert comme d'interlocuteur; & d'ailleurs ce récitatif étant employé pour l'ordinaire à des expreſſions vives, les inflexions de la douleur, de la joie, du déſeſpoir, de la colere y ſont plus ſenſibles & plus fréquentes que dans le récitatif courant; comme elles

elles le font davantage dans un discours animé que dans le discours ordinaire.

X X.

Peut-être objectera-t-on que les momens de repos ménagés par les instrumens dans le récitatif *obligé*, les tableaux & l'expression qu'ils y ajoutent, les inflexions des passions, & pour ainsi dire les tons de l'ame, plus marqués dans ce récitatif, suffisent pour le rendre très-différent du récitatif Italien ordinaire, dont la route uniforme & non interrompue produit une monotonie insupportable. Nous répondrons d'abord, que notre récitatif même n'est pas plus exempt de monotonie que le récitatif Italien, & qu'il joint à ce défaut une lenteur encore plus fatigante & plus odieuse. Nous répondrons en second lieu, que la monotonie du récitatif est peut-être un mal nécessaire, un inconvénient inévitable attaché à la nature de la Scene Lyrique. En effet qu'est-ce qu'un Opéra? Une Piece de Théatre mise en chant. Or dans une Piece de Théatre tout n'est pas destiné aux grands mouvemens des passions, l'ame ne peut y être agitée que par intervalles; il faut

néceſſairement, pour l'expoſition du ſujet, pour la préparation des ſcenes, pour le développement de l'action, des momens de repos où le ſpectateur ne doit qu'écouter. Je demande maintenant comment ces ſcenes d'expoſition, ces ſcenes de développement, ces ſcenes préparatoires doivent être traitées par le Compoſiteur? La Muſique n'eſt point une langue ordinaire & naturelle: c'eſt une langue *de change*, peu faite par conſéquent pour exprimer les choſes indifférentes ou les penſées communes; elle n'eſt propre par ſa nature qu'à rendre avec énergie les impreſſions vives, les ſentimens profonds, les paſſions violentes, ou à peindre les objets qui les font naître. Que doit donc faire le Muſicien dans les endroits nombreux du Poëme, où il n'y aura ni paſſions, ni mouvemens à exciter? Fera-t-il ſimplement réciter & déclamer ces morceaux comme une Piece de Théatre ordinaire? Mais cette déclamation trancheroit trop avec le chant qui ſuivroit, & l'Opéra ne ſeroit alors qu'un tout bizarre & monſtrueux. La vraiſemblance, il eſt vrai, ne ſe trouve pas dans un Opéra chanté d'un bout à l'autre; mais elle y eſt moins bleſſée que dans un Opéra

moitié chanté, moitié parlé; il est plus facile de se prêter à la supposition d'un peuple qui dit tout en Musique, qu'à celle d'un peuple dont la langue est mêlée de chant & de discours. Il faut donc que dans un Opéra tout soit chanté. Mais tout ne doit pas y être chanté de la même maniere, comme dans le discours tout n'est pas dit du même ton, avec la même froideur & le même mouvement. Il doit donc y avoir entre les airs & le récitatif une différence très-marquée par l'étendue & la qualité des sons, par la rapidité du débit, & par la caractere de l'expression. La nature du chant ordinaire, de ce qu'on appelle proprement ainsi, consiste en trois choses; en ce que la marche y est plus lente que dans le discours; en ce que l'on appuie sur les sons comme pour les faire goûter davantage à l'oreille; enfin en ce que les tons de la voix & les intervalles qu'elle parcourt, y varient fréquemment & presque à chaque syllabe. Le premier & le second de ces caracteres n'appartiennent point à un bon récitatif; le troisieme doit à-la-vérité s'y trouver, mais d'une maniere moins marquée que dans le chant. D'un côté la rapidité du débit rend la succession des in-

intervalles moins sensible dans le récitatif, & de l'autre cette succession doit y être plus fréquente que dans le discours, mais moins que dans le chant ordinaire. Voilà ce que les Italiens ont senti ; voilà ce qu'ils pratiquent avec raison, & on ose dire avec succès. Au contraire un des grands défauts de notre Opéra, c'est que le récitatif n'est pas assez distingué des airs. Aussi les Etrangers nous demandent-ils avec surprise quelle différence nous y mettons, ou plutôt pourquoi nous n'y en mettons pas ; depuis l'ouverture jusqu'à *la* toile baissée, ils attendent toujours, disent-ils, que l'Opéra commence.

XXI.

Ce récitatif auquel nous tenons si fort, & dont nous avons même la simplicité de nous glorifier, est aujourd'hui dans nos Opéras d'un ennui plus mortel que jamais. Les Acteurs, pour faire briller leur voix, ne songent qu'à crier & à traîner leurs sons ; la vivacité du débit, si nécessaire au récitatif, est absolument ignorée d'eux ; peut-être même n'en ont-ils pas l'idée. On assure que du tems de Lulli le récitatif se chantoit beaucoup

plus

plus vîte, & il en étoit moins fastidieux. Lulli qui étoit homme de goût, & même de génie, quoique peu versé dans son Art, parce que l'Art de son tems étoit encore au berceau, sentit au moins dans ce premier âge de la Musique, que le récitatif n'étoit pas fait pour être exécuté avec effort & lenteur, comme des airs destinés à exprimer les sentimens de l'ame. Depuis le tems de Lulli, notre récitatif, sans rien gagner d'ailleurs, a même perdu le débit que cet Artiste lui avoit donné, & qu'il faudroit tâcher de lui rendre. Nous avouerons néanmoins qu'on n'y réussira qu'imparfaitement, en lui conservant le caractere qu'il a reçu de Lulli même, & qu'on s'obstine à retenir. Les cadences, les ténues, les ports de voix que nous y prodiguons, seront toujours un écueil insurmontable au débit ou à l'agrément du récitatif; si la voix appuie sur tous ces ornemens, le récitatif traînera; si elle les précipite, il ressemblera à un chant mutilé. Mais ne seroit-il pas possible, en supprimant toutes ces entraves, de donner au récitatif François une forme plus approchante de la déclamation? Voici quelques réflexions que je hazarde sur ce sujet: je les exposerai

dans l'ordre où elles se sont présentées à mon esprit.

XXII.

J'assistois à une représentation de la *Serva Padrona*, l'un des chefs-d'œuvre de Pergolese. On sait à quel point les airs de cet Intermede sont estimés en Italie; ils ont même obtenu jusqu'à notre suffrage, & il est difficile en effet de pousser plus loin dans le chant l'imitation de la nature & la vérité de l'expression. Les airs de la *Serva Padrona* sont mêlés à l'ordinaire d'un récitatif, dont on assure que les connoisseurs d'Italie ne font pas moins de cas. Ce récitatif n'avoit d'abord fait sur moi qu'une impression légere, sans m'affecter ni en bien ni en mal : l'ébranlement que les airs chantans avoient produit dans mon oreille, y subsistoit encore après que ces airs étoient finis, entretenoit mon plaisir, & déroboit mon attention au récitatif. Je l'écoutai plus attentivement dans les représentations suivantes, & j'y trouvai une vérité qui m'étonna; il me parut si peu différent du discours, que j'avois besoin d'une sorte d'attention pour me convaincre que ce n'étoit pas en effet une scene absolument par-

lée; je croyois entendre une conversation Italienne. Les inflexions fréquentes, & les changemens de ton que je remarquois dans le dialogue, ne détruisoient point l'illusion; car on sait que la prononciation des Italiens est beaucoup plus chantante & plus musicale que la nôtre. „ Voilà, me disois-je, des Acteurs „ dont le dialogue est une simple déclamation; ils chantent néanmoins; car „ ce dialogue, outre qu'il est facile à „ noter, a de plus un accompagnement „ qui le nourrit & le soutient. Donnons „ à ce récitatif moins de rapidité, ajoutons-y des cadences, des ports de „ voix, des ténues qui n'y sont pas, ce „ sera du chant ordinaire". L'examen de la *Partition* que je fis bientôt après, justifia ma pensée; je m'apperçus qu'en chantant ce récitatif avec la lenteur & les prétendus agrémens du nôtre, il devenoit un récitatif François, mais sans comparaison moins naturel & moins agréable que dans son premier état. Cette observation me conduisit à une autre. „ Si le récitatif Italien, disois-je, „ peut se chanter à la Françoise, le récitatif François ne pourroit-il pas se „ chanter à l'Italienne? Le premier a „ perdu en se transformant, peut-être

„ le second y gagneroit-il ". J'essayai donc; je pris le premier Opéra qui se présenta sous ma main; je chantai le récitatif à l'Italienne, en retranchant les cadences, les ports de voix, les ténues, & en y mettant la rapidité & le débit nécessaires à une bonne déclamation; & voici ce que je remarquai avec autant de plaisir que de surprise. Dans les endroits où le récitatif imitoit le mieux le discours, il n'y avoit pas de comparaison entre le plaisir que me faisoit ce récitatif débité à l'Italienne, & le dégoût qu'il me causoit, crié & traîné à la Françoise. Dans les endroits au contraire, où le Musicien s'étoit écarté des tons de la déclamation, c'est-à-dire, du sentiment & de la nature, rien de plus désagréable & de plus affreux que le récitatif François *italianisé*.

XXIII.

De cette observation, que tout Musicien peut aisément faire, nous osons tirer une conséquence qui révoltera peut-être d'abord certains Lecteurs, mais qui nous paroît mériter quelque attention de la part de ceux qui s'intéressent au progrès de l'Art; c'est que si le récitatif François étoit aussi bien composé qu'il peut

peut l'être, on devroit le débiter à l'Italienne. Car il est certain qu'étant chanté de cette maniere, il ressemble beaucoup mieux à la déclamation, & plus exactement à proportion qu'il est mieux fait. Nous avons même dans notre récitatif quelques morceaux (à-la-vérité en petit nombre) où il feroit facile à l'auditeur de s'y tromper, & de prendre le récitatif ainsi chanté pour un véritable discours. On peut citer pour exemple ces vers de la Scene célebre du second Acte de Dardanus.

A cet art tout-puissant ... n'est-il rien d'impossible ?
Et s'il étoit un cœur, ... trop foible, ... trop sensible, ...
Dans de funestes nœuds ... malgré lui retenu,
Pourriez-vous .....

DARDANUS.

Vous aimez, ô Ciel ! qu'ai-je entendu ?

IPHISE.

Si vous êtes surpris en apprenant ma flame,
De quelle horreur serez-vous prévenu,
Quand vous saurez l'objet qui regne sur mon ame ?

DARDANUS.

Je tremble .... Je frémis .... Quel est votre vainqueur ? &c.

Nous

Nous croyons pouvoir proposer ce morceau à tous nos Artistes François, comme le modele d'un bon récitatif. Il nous semble qu'un excellent Acteur, qui auroit à déclamer tout cet endroit de la Scene de Dardanus, le rendroit précisément comme il est mis en musique. Pour parler plus exactement, & pour ne rien outrer, (car il peut y avoir plusieurs manieres différentes, toutes également bonnes, d'exprimer le sentiment renfermé dans ces vers) je suppose qu'un Acteur intelligent les débite à l'Italienne, en se conformant à la note, mais en mettant d'ailleurs dans son débit, les inflexions, les finesses, les nuances, les degrés de fort & foible nécessaires pour faire sortir l'expression; & je crois pouvoir assurer que le chant se fera sentir à peine, & qu'on croira simplement entendre une Scene Tragique bien rendue. Je vais plus loin, & j'ose prédire que ce morceau, *débité* de la maniere dont je le propose par une excellente Actrice, feroit plus de plaisir que le même morceau, *chanté* à pleine voix par la même Actrice avec toute la perfection dont il est susceptible; les traits du chant proprement dit sont plus marqués, &, si on ose parler de la sorte,

p'us

plus grossiers que ceux de la simple déclamation ; celle-ci a dans l'expression du sentiment certaines délicatesses, dont la voix poussée avec plus d'effort ne seroit pas capable. Cette différence entre le chant & la déclamation, paroîtroit sur-tout à l'avantage de la derniere dans les premiers vers qu'on a cités ; *& s'il étoit un cœur trop foible, trop sensible, &c.* où il n'est pas possible de porter plus loin que le Compositeur l'a fait, la vérité du sentiment & la ressemblance du chant avec le discours. La voix y monte presque à chaque syllabe par semi-tons, c'est-à-dire par les moindres degrés naturels, comme elle le doit faire quand on vient en tremblant découvrir un sentiment dont on rougit, mais dont on n'est pas le maître ; car cette élévation de ton graduelle & insensible est l'effet que doit produire d'un côté la force de la passion qui ne peut plus se contraindre, de l'autre la timidité naturelle qui s'enhardit par degrés. C'est cet endroit de la Scene de Dardanus que nous devons citer & apprendre, & non pas l'air, *arrachez de mon cœur*, peu naturel pour les paroles, & commun pour la musique.

XXIV.

XXIV.

Si le récitatif, comme tout le monde en convient, doit n'être qu'une déclamation notée, on peut en conclure qu'une des loix les plus essentielles à observer dans le récitatif, c'est de n'y pas faire parcourir à la voix un aussi grand espace que dans le chant, & d'en régler l'étendue sur celle des tons de la voix dans la déclamation ordinaire. Le seul cas où l'on puisse se permettre de sortir des limites naturelles à la voix, c'est dans certains momens de passion, où la voix, même en déclamant, franchiroit ces limites; encore ces momens doivent être rares, & même ne se rencontrer guere que dans le récitatif *obligé*, qui par son objet, son accompagnement & son caractere, doit approcher un peu plus du chant. Lulli, dont nous regardons le récitatif comme un modele de perfection, est souvent tombé dans le défaut d'y faire parcourir un trop grand espace à la voix. On peut s'en convaincre en chantant son récitatif à l'Italienne; car on s'appercevra bientôt que ce récitatif sort en mille endroits de l'étendue que la voix peut parcourir dans la déclamation la plus animée.

XXV.

XXV.

Je ne prétends pas au reste décider absolument (quelque porté que je sois à le croire) que notre récitatif réussît sur le Théatre de l'Opéra, étant débité, comme je le propose, à l'Italienne & avec rapidité; mais je puis assurer au moins que cette maniere de le rendre n'a point déplû à d'excellens juges devant lesquels j'en ai hazardé l'essai; tous unanimement l'ont préférée à la langueur insipide & insupportable du récitatif de nos Opéras; & je crois que la différence les eût encore frappés davantage, si l'exécution eût été moins imparfaite, & le récitatif mieux composé. C'est à l'expérience à nous apprendre si cette maniere de chanter doit être admise sur la Scene Lyrique. Mais il paroît au moins incontestable, qu'on doit rejetter tout récitatif, qui étant débité de la sorte hors du Théatre, choquera grossiérement nos oreilles; c'est une preuve certaine que l'Artiste s'est grossiérement écarté des tons de la nature, qu'il doit avoir toujours présens. Ainsi un Musicien veut-il s'assurer s'il a réussi dans son récitatif? qu'il l'essaye en le débitant à l'Italienne, & s'il lui déplait

en

en cet état, qu'il jette son récitatif au feu. On peut observer que les deux vers du monologue d'Armide, que Mr. Rousseau trouve les moins mal déclamés,

Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui!
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui,

sont en effet ceux qui étant récités à l'Italienne, auroient moins l'apparence de chant.

XXVI.

Ce monologue d'Armide, vanté par nos Peres comme un chef-d'œuvre, jouissoit paisiblement de sa réputation lorsque le Citoyen de Geneve a osé l'attaquer. Sa critique est restée sans réponse. En vain le célebre Mr. Rameau, pour l'honneur de notre ancienne Musique (qui devroit néanmoins lui être plus indifférent qu'à personne) a essayé de venger Lulli des coups que Mr. Rousseau lui a portés:

Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.

Mais en changeant, comme il l'a fait, la basse de Lulli en divers endroits, pour répondre aux plus fortes objections de Mr. Rousseau, en supposant dans cette

basse

basse mille choses *sous-entendues* auxquelles Lulli n'a jamais pensé, il n'a fait que montrer combien les objections étoient solides. D'ailleurs, en se bornant à quelques changemens dans la basse de Lulli, croit-on avoir ranimé & réchauffé ce monologue, où le Poëte est si grand & le Musicien si foible, où le cœur d'Armide fait tant de chemin, tandis que Lulli tourne froidement autour de la même modulation, sans s'écarter des routes les plus communes & les plus élémentaires? Nous nous en rapportons au témoignage de son illustre défenseur. Eût-il fait ainsi chanter Armide? Eût-il donné à sa basse cette marche *terre à terre*, si traînante, si écoliere & si triviale? Lulli, répondra-t-on, n'en pouvoit faire davantage, dans l'état d'imperfection & de foiblesse où la Musique étoit alors. Cela peut être; mais il ne s'agit pas de juger le monologue d'Armide sur l'impossibilité qu'il pouvoit y avoir, il y a cent ans, d'en faire un meilleur: il s'agit de juger ce monologue en lui-même; & peu nous importe qu'il ait été admirable pour nos peres, s'il est devenu insipide pour nous. Excusons les fautes de Lulli, mais avouons-les. Cet Artiste a donné à notre Musique tout

tout l'essor dont elle étoit capable en commençant à naître : il transporta à l'Opéra Fançois la Musique Italienne telle qu'elle étoit de son tems ; il ne faut, pour s'en convaincre, que jetter les yeux sur les anciens Opéras d'Italie, & les comparer aux siens. Les innovations qu'il osa faire dans notre Musique causerent une révolution ; on commença par s'élever contre lui, & on finit par avoir du plaisir & par se taire. Mais il avouoit lui-même en mourant, qu'il voyoit bien au-delà du point où il avoit porté son Art ; c'étoit un avis qu'il donnoit, sans le vouloir, à ses admirateurs. Ces froids enthousiastes (car une Musique sans chaleur ne peut en avoir d'autres) nous assurent quelquefois que les belles Scenes des Opéras de Lulli sont si parfaitement mises en Musique, qu'un homme d'esprit & de goût qui ne sauroit point les paroles, les devineroit en entendant chanter la note. Si cette expérience est faite de bonne foi, & qu'elle réussisse, le Florentin mérite des autels ; mais l'expérience ne sera pas même tentée.

XXVII.

Qu'il nous soit permis de considérer un moment ici l'étrange effet de l'injustice

tice & de la prévention des hommes? Lulli de son vivant étoit sur le trône, & Quinault dans le mépris; cependant quelle distance de l'un à l'autre, eu égard au degré de perfection où chacun d'eux a porté son Art! Le plus grand éloge d'un Poëte, dit très-bien Mr. de Voltaire, est qu'on retienne ses vers; & l'on sait des Scenes entieres de Quinault par cœur. Que d'invention, que de naturel, que de sentiment, que d'élévation même quelquefois, enfin que de beautés d'ensemble & de détail dans ses Poëmes Lyriques! Combien de tableaux a-t-il donné à faire à Lulli, que cet Artiste a manqués totalement, ou peut-être même n'a pas sentis (*f*)? Mais Quinault étoit créateur d'un genre, & d'un genre où tout le monde se croit juge; c'en étoit assez pour déchaîner contre lui les prétendus gens de goût, & les échos de leurs décisions. Les beaux esprits qui étoient pour lors à la mode, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils avoient eux-mêmes beaucoup de talent & de mérite, étoient parvenus à rendre ridicule aux yeux d'une Cour

(*f*) On peut en voir des preuves dans l'Encyclopédie à l'Article EXPRESSION.

Cour dont ils étoient l'oracle, l'Auteur de la *Mere Coquette*, de *Thésée*, d'*Atys*, & d'*Armide*. La génération suivante, il est vrai, n'en a pas jugé comme eux; & le fameux Satyrique du dernier siecle seroit aujourd'hui bien étonné de voir ce Quinault qu'il outrageoit, mis par la postérité sur la même ligne que lui, & peut-être au-dessus. Mais qu'importe cet honneur aux manes du persécuté? Tel a été le triste sort d'une multitude d'hommes célebres; on les insulte, on les déchire, on les tourmente de leur vivant; on leur rend justice quand *ils* ne sont plus en état d'en jouir; rarement même entrevoient-ils, à travers les nuages que l'envie répand autour d'eux, la justice tardive & inutile que la postérité leur prépare; la satyre est pour leur personne, & la gloire est pour leur ombre.

XXVIII.

Si le récitatif de nos Opéras nous ennuie, les airs chantans ne nous offrent guere dequoi nous dédommager. Nous avons déjà observé qu'en général ils différent trop peu du récitatif: cette ressemblance se remarque sur-tout dans les Scenes; elle est un peu moindre entre le

le récitatif des Scenes, & quelques airs placés dans les divertissemens, où nos Musiciens modernes ont osé quelquefois se donner carriere. Mais ces airs ont un défaut encore plus grand que ceux des Scenes; c'est que la Musique, ou plutôt les notes, y sont prodiguées pour l'ordinaire sur des paroles vuides de sens, & incapables de rien inspirer à l'Artiste; c'est toujours *l'amour qui vole*, qui *regne*, ou qui *triomphe*, le Musicien qui fait des roulades, l'Acteur qui les exécute comme il peut, & l'Auditoire qui applaudit en bâillant: ainsi le peu de Musique vocale que nous avons, tombe presque uniquement sur des paroles qui ne valent pas même la peine d'être chantées. Ces airs ne méritent donc point par eux-mêmes qu'on songe à les perfectionner, mais plutôt à les proscrire; car la Musique manque son but, quand elle déploie ses richesses en pure perte, & sur des syllabes. Ce que nous allons dire a donc moins pour objet les airs chantans qui se trouvent dans nos Opéras que ceux qui devroient y être, & faire l'ame de nos Scenes Lyriques. Les Italiens ont un grand nombre d'airs de cette espece; c'est une Princesse qui déplore la perte ou l'infidélité de son A-

mant, un malheureux qui évoque & qui voit l'ombre de son pere, une mere qui croit son fils assassiné par un tyran, & qui se livre tout à la fois à des mouvemens de désespoir & de fureur. Le grand mérite de ces morceaux est d'être liés à la situation, & d'en augmenter l'intérêt. Mais malheureusement les Italiens n'observent pas toujours cette regle, & les airs de leurs Scenes sont trop souvent détachés du sujet : ce sont des maximes, des comparaisons, des images qui refroidissent nécessairement l'action, quelque bien rendues qu'elles puissent être par le Compositeur & par le Poëte. On ne peut s'empêcher, par exemple, de reconnoître ce défaut dans l'air célebre chanté par Arbace, *Vo solcando un mar crudele*, tout admirable qu'il est pour la musique & pour les paroles : il n'est point dans la nature qu'Arbace accusé, innocent, & prêt à périr, se compare en beaux vers à un Nautonnier égaré, qui a perdu ses voiles, qui voit l'onde se soulever, & le ciel se couvrir de nuages. Arbace sort encore plus de la nature dans ce qu'il ajoute, qu'abandonné de tout le monde, il a pour seule compagne son innocence, qui le conduit elle-même au naufrage.

XXIX.

XXIX.

La premiere loi des Airs est donc d'intéresser par le sujet, & d'attacher par les paroles. Si on les envisage maintenant du côté de la Musique, il faut y distinguer le chant, l'accompagnement & la mesure. Point de véritable chant sans expression, & c'est en quoi la Musique des Italiens excelle. Il n'est aucun genre de sentiment dont elle ne nous fournisse des modeles inimitables. Tantôt douce & insinuante, tantôt folâtre & gaie, tantôt simple & naïve, tantôt enfin sublime & pathétique, tour à tour elle nous charme, nous enleve & nous déchire. Des hardiesses expressives, des licences heureuses, des routes de modulation détournées & savantes, & néanmoins toujours naturelles, voilà son caractere & ses richesses. Toutes les oreilles Françoises, pour l'honneur de notre nation, n'y sont pas insensibles. Il est vrai qu'il y en a beaucoup d'incrédules, & , ce qui est pis encore, bien des oreilles hypocrites, qui feignent par air un plaisir qu'elles n'ont pas. Un moyen sûr pour les connoître, c'est d'examiner les jugemens qu'elles portent des différens Airs Italiens qu'elles

entendent; ceux qui leur plaisent pour l'ordinaire davantage, sont ceux qui sont le plus à la Françoise. Je me souviens que dans l'Intermede du Maître de Musique, l'Air de l'*Echo* eut un grand succès auprès de ces prétendus amateurs. C'étoit pourtant un air assez commun, indigne d'être comparé à plusieurs autres du même Intermede, qui avoient glissé sur les oreilles vulgaires. De pareils juges, qui ne goûtent dans la Musique Italienne que ce qu'elle a de plus trivial, ne sont pas faits pour sentir l'expression qui en est l'ame. Mais cette expression n'a pas échappé parmi nous à l'espece d'hommes qui par leur état doivent s'y connoître mieux que les autres, aux Gens de Lettres & aux Artistes. La plupart sont devenus partisans aussi zélés de la Musique Italienne, qu'antagonistes déclarés de la nôtre; & l'Opéra François leur est aujourd'hui insupportable, du moins à presque tous ceux qui me sont connus.

XXX.

Et comment ne le seroit-il pas? Le Chant François a le défaut le plus contraire à l'expression; c'est de se ressembler tou-

toujours à lui-même. La douleur & la joie, la fureur & la tendresse y ont le même style (g); toujours la même route de mélodie, la même marche de modulation, & toujours la marche la plus élémentaire, la plus étroite & la moins variée; en sorte que celui qui va entendre un Air François, peut s'assurer d'avance qu'il l'a déjà entendu cent fois auparavant. Au reste c'est encore moins nos Musiciens qu'il faut accuser de cette indigence, que leurs auditeurs. Chez la plupart des François, la Musique qu'ils appellent *chantante*, n'est autre chose que la Musique commune, dont ils ont eu cent fois les oreilles rebattues; pour eux un mauvais Air est celui qu'ils ne peuvent fredonner, & un mauvais Opéra, celui dont ils ne peuvent rien retenir.

XXXI.

Mais, diront-ils, où trouvez-vous donc l'expression de la Musique Italienne? Est-ce dans ces répétitions éternelles des mêmes paroles, dans ces roulemens

(g) On peut en voir un exemple frappant dans l'Encyclopédie à l'Article EXPRESSION; on y prouve que le chant de Méduse dans Persée iroit aussi-bien sur des paroles d'un caractere tout différent.

lemens prodigués à contre-sens, & prolongés jusqu'à la fatigue, enfin dans ces *points d'orgue* ridicules ? A Dieu ne plaise, ces faux ornemens, loin de contribuer à l'expression, y nuisent au contraire beaucoup; mais de pareils défauts se corrigent aisément, il n'est besoin pour cela que d'effacer. Au contraire pour rendre nos Airs François expressifs, il faut y ajouter la vie qui leur manque; & cela ne se fait pas d'un trait de plume; la Musique Italienne est défectueuse par ce qu'elle a de trop, la Musique Françoise par ce qui n'y est pas.

XXXII.

Non seulement les Italiens devroient supprimer dans leurs Airs la répétition si souvent ennuyeuse des mêmes paroles; ils feroient bien de supprimer aussi la répétition totale de l'Air après la reprise. Nous les avons imités dans cette répétition, & nous n'en avons pas mieux fait. Peut-être aussi devroient-ils le plus souvent supprimer la reprise même, où le Musicien pour l'ordinaire se néglige. A l'égard des roulemens, ils sont presque toujours déplacés, sur-tout quand on fait parler les passions; & il faut convenir que la Musique Italienne moderne

en

en est ridiculement chargée. Ce que nous disons des roulemens, nous le dirons à plus forte raison des points d'orgue, uniquement propres à faire briller le chanteur aux dépens du goût & de la nature. C'est sacrifier l'expression, c'est-à-dire l'ame de la Musique, à l'amour-propre de celui qui l'exécute, amour-propre d'ailleurs très-mal entendu; car le sentiment rendu par l'Acteur avec vérité, lui feroit bien plus d'honneur auprès des vrais juges, que tous ces tours de force ou de souplesse. On prétend que les points d'orgue pourroient être moins fastidieux, & contribuer même à l'expression, si l'Acteur les savoit faire de maniere qu'ils fussent comme l'abrégé & la récapitulation de l'Air qu'il vient de chanter. Mais je n'entends rien à cette récapitulation prétendue; je ne conçois pas comment elle se peut faire; ni comment tous ces fredons recherchés, mis à la suite les uns des autres pour terminer un Air pathétique, n'effaceront pas l'impression qu'il a faite au-lieu de la fortifier; & je félicite ceux qui en voient là-dessus plus que moi. En général la Musique Italienne moderne est encore plus défectueuse par le mauvais goût de ceux qui l'exécutent,

que par les écarts de ceux qui la composent. Ce n'est pas que l'art & l'habileté des chanteurs laissent rien à desirer, c'est au contraire qu'ils n'en font paroître que trop; c'est qu'ils ajoutent presque à chaque note des ornemens nouveaux à ceux que le Compositeur avoit déjà trop accumulés. Ils sont parvenus même à gâter souvent à force de charge les plus excellens Airs comiques: pour l'ordinaire le Musicien met dans ces Airs le juste degré de plaisanterie qui doit y être; tout ce qui est au-delà, est bouffonnerie & grimace. Mais en voilà assez sur l'expression du chant considéré en lui-même, & sur son exécution. Venons à l'accompagnement.

XXXIII.

La fureur de nos Musiciens François est d'entasser parties sur parties, c'est dans le bruit qu'ils font consister l'effet; la voix est couverte & étouffée par leurs accompagnemens, auxquels elle nuit à son tour. On croit entendre vingt livres différens lus à la fois, tant notre harmonie a peu d'ensemble. Faut-il s'étonner si les Italiens disent que nous ne savons pas *écrire* la Musique? L'origine de

de ce défaut vient de la prévention de nos Artistes en faveur de l'harmonie au préjudice du chant, en quoi ils sont dans une grande erreur. Pour une oreille que l'harmonie affecte, il y en a cent que la mélodie touche par préférence. Ce n'est pas que nous ne reconnoissions tout le mérite d'une harmonie bien entendue. Elle nourrit & soutient agréablement le chant; alors l'oreille la moins exercée fait naturellement & sans étude, une égale attention à toutes les parties; son plaisir continue d'être un, parce que son attention, quoique portée sur différens objets, est toujours une. C'est en quoi consiste un des principaux charmes de la bonne Musique Italienne; & c'est-là cette unité de mélodie dont Mr. Rousseau a si bien établi la nécessité dans sa Lettre sur la Musique Françoise. C'est avec la même raison qu'il a dit ailleurs: *les Italiens ne veulent pas qu'on entende rien dans l'accompagnement, dans la basse, qui puisse distraire l'oreille de l'objet principal, & ils sont dans l'opinion que l'attention s'évanouit en se partageant.* Il en conclut très-bien qu'il y a beaucoup de choix à faire dans les sons qui forment l'accompagnement, précisément par cette raison, que l'attention ne doit pas s'y

porter. En effet, parmi les différens sons que l'accompagnement doit fournir, en suppofant la baffe bien faite, il faut du choix pour déterminer ceux qui s'incorporent tellement avec le chant, que l'oreille en fente l'effet fans être pour cela diftraite du chant, & qu'au contraire l'agrément du chant en augmente. L'harmonie fert donc à fortifier & à faire valoir un deffus bien compofé; ajoutons même, ce qui eft très-vrai, qu'une baffe bien faite contient tout le fond & tout le deffein du chant, que les différentes parties ne font que développer pour ainfi dire, & détailler à l'oreille. Mais en avouant cette vérité, & en convenant même des grands effets de l'harmonie dans certains cas, reconnoiffons la mélodie comme devant être prefque toujours l'objet principal. Préférer les effets de l'harmonie à ceux de la mélodie, fous ce prétexte que l'une eft le fondement de l'autre, c'eft à peu près comme fi on vouloit foutenir que les fondemens d'une maifon foient l'endroit le plus agréable à habiter, parce que tout l'édifice porte deffus.

XXXIV.

XXXIV.

Il se pourroit au reste que les Italiens même n'eussent pas tiré de l'harmonie tout le parti qu'ils auroient dû. Ces grands Artistes font à-la-vérité un usage assez frequent de quelques accords peu connus à nos Musiciens. Mais est-il bien certain qu'on n'en puisse pas encore employer d'autres ? L'oreille est ici le vrai juge, ou plutôt le seul ; tout ce qu'elle approuve pourra dans l'occasion être mis en usage avec succès ; ce sera ensuite à la théorie à chercher l'origine des nouveaux accords, ou si elle n'y réussit pas, à ne leur point donner d'autre origine qu'eux-mêmes. Je crains que la plupart des Musiciens, soit François, soit Etrangers, les uns prévenus par des systêmes, les autres aveuglés par la routine, n'ayent exclu de l'harmonie plusieurs accords, qui peut-être en certaines circonstances produiroient des effets inattendus. Je m'en rapporte là-dessus à des oreilles plus sensibles, plus exercées, & plus savantes que les miennes. Mais je le répete, je les voudrois sans prévention ; & c'est peut-être ce qui sera le plus difficile à trouver.

XXXV.

Nous ne dirons qu'un mot de la Meſure, qui eſt d'une néceſſité indiſpenſable dans la Muſique. Ce n'eſt pourtant pas par l'exactitude de la meſure que nos Opéras ſe diſtinguent ; elle y eſt à tout moment eſtropiée ; auſſi les Italiens renoncent-ils à accompagner nos Airs. La meſure manque à notre Muſique par pluſieurs raiſons ; par l'incapacité de la plupart de nos Acteurs ; par la nature de notre chant ; par celle des prétendus agrémens dont nous le chargeons, & qui ne ſervent qu'à en troubler la marche ; enfin par le peu de ſoin que nous avons de donner aux mouvemens lents une meſure marquée. Nous avons ſur ce dernier genre de mouvemens un préjugé bien étrange. Nous ne ſaurions nous perſuader, grace à la fineſſe de notre tact en Muſique, qu'une meſure vive & rapide puiſſe exprimer un autre ſentiment que la joie ; comme ſi une douleur vive & furieuſe parloit lentement. C'eſt en conſéquence de cette perſuaſion, que les morceaux vifs du *Stabat*, exécutés gaiement au Concert ſpirituel, ont paru des contre-ſens à pluſieurs de ceux qui les ont entendus. Nous penſons

ſons ſur ce point à peu près comme nous faiſions il y a très peu de tems ſur l'uſage des Cors de chaſſe. On ſait, pour peu qu'on ait entendu de beaux Airs Italiens pathétiques, l'effet admirable que cet inſtrument y produit ; avant ce tems nous n'aurions pas cru qu'il pût être placé ailleurs que dans une Fête de Diane.

XXXVI.

Il nous reſte à examiner ſi l'on peut tranſporter à la Langue Françoiſe les beautés de la Muſique Italienne chantante. Les Etrangers le nient, mais on peut les recuſer pour juges ; pluſieurs François en doutent, & il faut leur avouer du moins que la Langue Italienne ſera toujours infiniment plus propre au chant de la nôtre. Mais enfin devons-nous déſeſpérer ſi légérement de pouvoir accommoder le Chant Italien à notre Langue ? Il ne s'agit peut-être que d'y accoutumer nos oreilles. Si on peut en venir à bout, c'eſt par la route qu'on a priſe depuis aſſez peu de tems, en ajuſtant à d'excellens Airs Italiens des paroles Françoiſes, & en commençant cet eſſai par le genre comique, qui trouve toujours le ſpectateur moins ſévere contre les innovations qu'on

lui présente. Cette petite supercherie a très-bien réussi au Théâtre Italien ; on ne s'étoit pas précautionné contre le plaisir ; & on en a eu ; on a cru entendre de la Musique Françoise, parce qu'on n'entendoit plus de paroles Italiennes. C'est aussi par ce meme genre comique qu'il faudra commencer, pour essayer, si on le juge à propos, le nouveau genre de récitatif que nous avons proposé. *Le Devin du Village*, dont le récitatif est très-bien fait & très-propre au débit, seroit susceptible, si je ne me trompe, de l'épreuve dont il est question ; & il y a lieu de croire qu'elle y réussiroit. Ainsi, en gagnant du terrein peu à peu, en ne faisant pas tout à coup des innovations trop hardies, en ne hazardant une tentative qu'après une autre, on se mettra à portée de prononcer sans partialité & sans précipitation sur une des trois propositions avancees par Mr. Rousseau, *que nous ne pouvons avoir de Musique* ; car pour les deux autres, elles me paroissent très-décidées. Je crois très-fermement avec lui, *que nous n'avons point de Musique*, ou du moins que nous en avons trop peu pour nous en glorifier ; mais je ne puis être de son avis dans ce qu'il ajoute, *que si jamais nous en avons une, ce sera tant pis pour nous* ;

puis-

puisque nous n'en aurons, selon lui, que quand nous aurons changé la nôtre. Je dois à cette occasion une sorte d'excuse au Lecteur sur le langage que j'ai employé dans tout le cours de cet Ecrit. J'ai toujours parlé de la Musique Italienne & de la Françoise, comme s'il y avoit deux Musiques, & comme si la premiere n'étoit pas en effet la seule qui méritât ce nom. C'est uniquement pour me conformer à l'usage que je me suis exprimé d'une autre maniere ; & j'avoue qu'au-lieu d'employer le terme de *Musique Françoise*, j'aurois dû dire, *ce que nous appellons de la Musique & qui n'en est pas*.

XXXVII.

Nous avons beaucoup moins à réformer dans nos Symphonies que dans nos Chants. Plusieurs de celles de Mr. Rameau ne nous laissent rien à desirer. Parmi un grand nombre d'exemples que j'en pourrois rappeller ici, je me bornerai au Ballet des Fleurs dans les Indes galantes, dont les Airs de danse si bien dialogués & si pittoresques forment la scene muette la plus expressive. Sur cette partie les Italiens même sont moins riches que nous ; car je compte pour rien la quan-

tité

tité prodigieuse de Sonates que nous avons d'eux. Toute cette Musique purement Instrumentale, sans dessein & sans objet, ne parle ni à l'esprit ni à l'ame, & mérite qu'on lui demande avec Mr. de Fontenelle, *Sonate, que me veux-tu?* Les Auteurs qui composent de la Musique Instrumentale, ne feront qu'un vain bruit, tant qu'ils n'auront pas dans la tête, (à l'exemple, dit-on, du célebre Tartini), une action ou une expression à peindre. Quelques Sonates, mais en assez petit nombre, ont cet avantage si desirable, & si nécessaire pour les rendre agréables aux gens de goût. Nous en citerons une qui a pour titre *Didone abbandonata*. C'est un très-beau Monologue; on y voit se succéder rapidement & d'une maniere très-marquée, la douleur, l'espérance, le désespoir, avec des degrés & suivant des nuances différentes; & on pourroit de cette Sonate faire aisément une scene très-animée & très-pathétique. Mais de pareils morceaux sont rares. Il faut même avouer qu'en général on ne sent toute l'expression de la Musique, que lorsqu'elle est liée à des paroles ou à des danses. La Musique est une Langue sans voyelles; c'est à l'action à les y mettre. Il seroit donc à souhaiter

ter qu'il n'y eût dans nos Opéras que des symphonies expressives, c'est-à-dire dont le sens & l'esprit fussent toujours indiqués en détail, ou par la scene, ou par l'action, ou par le spectacle; que les Airs de danse toujours liés au sujet, toujours caractérisés, & par conséquent toujours pantomimes, fussent dessinés par le Musicien, de maniere qu'il fût en état d'en donner pour ainsi dire la traduction d'un bout à l'autre, & que la danse fût exactement conforme à cette traduction; qu'une symphonie qui auroit à peindre quelque grand objet, par exemple le mêlange & la séparation des élémens, fût expliquée & développée au spectateur par une décoration convenable, dont le jeu & les mouvemens répondissent aux mouvemens analogues de la symphonie; en un mot que les yeux, toujours d'accord avec les oreilles, servissent continuellement d'interpretes à la Musique Instrumentale.

XXXVIII.

Il est dans nos Opéras un genre de symphonie sur lequel nous nous arrêterons un moment; ce sont les ouvertures. Celles de Lulli, toutes insipides, &

jet-

jettées d'ailleurs au même moule, ont été pendant plus de soixante ans le modele invariable de celles qui les ont suivies; durant tout ce tems, il n'y a eu qu'une ouverture à l'Opéra, si même on peut dire qu'il y en eût une. Enfin Mr. Rameau a le premier secoué le joug, & osé tenter une autre route. Que d'objections ne fit-on pas d'abord contre cette nouveauté? Ce ne sont pas-là des ouvertures, disoit-on; comme s'il étoit décidé qu'une ouverture dût essentiellement commencer par un morceau grave, toujours composé à la façon de Lulli, de croches & de noires pointées. Enfin nous avons adopté depuis peu le genre d'ouverture des Opéras Italiens; & s'il m'est permis de le dire, ce n'est pas en cela que nous aurions dû les imiter. Car qu'est-ce qu'une ouverture? C'est la Piece de Musique qui commence un Opéra, & qui doit préparer l'Auditeur à ce qu'il va entendre. Le caractere de cette Piece doit donc être différent suivant le genre de situation qu'on va mettre sous les yeux du Spectateur. Pourquoi donc faut-il qu'une ouverture soit toujours formée, comme le pratiquent les Italiens, d'un allegro, d'un adagio, & d'un passe-pied? Le passe-pied

sur-

sur-tout, qui n'est par sa nature qu'un air de danse, & de danse vive & légere, est bien déplacé dans ce genre de symphonie. Je ne prétends point cependant avec quelques Ecrivains modernes, qu'une ouverture doive être la *Préface* & comme l'Analyse de l'Opéra qui doit suivre; cette Analyse & cette Préface ne me paroissent pas plus intelligibles ni plus praticables que la prétendue récapitulation des points d'orgue dans les Airs Italiens. Mais le caractere naturel & nécessaire d'une ouverture, c'est d'être l'annonce de la premiere Scene, la ritournelle convenable au tableau que cette Scene doit présenter. Prenons pour exemple l'Opéra de Thétis. La Nuit qui descend sur son char ouvre le prologue, & chante ces vers:

Achevons notre cours paisible,
Achevons de verser nos tranquilles pavots;
Mortels, dans votre sort pénible,
Le plus grand bien est le repos.

Que doit faire l'ouverture? Une symphonie bruyante & variée annoncera d'abord & peindra les différens mouvemens qui agitent les hommes; cette symphonie se calmant peu à peu, & s'adoucissant par degrés, dégénérera enfin, à la le-

vée

vée de la toile, en un ſommeil qui ſervira de prélude & d'accompagnement au chant de la Nuit. L'ouverture d'Amadis doit préſenter un tableau tout oppoſé. Alquif & Urgande endormis, bruſquement réveillés par un coup de tonnerre, forment la premiere ſcene du prologue. L'ouverture doit donc commencer par un ſommeil, ſur lequel la toile ſe lévera à la premiere meſure; & ce ſommeil devenant toujours plus profond & plus lent, finira tout à coup & ſans gradation par une ſymphonie bruyante.

XXXIX.

Mr. Rameau a ſuivi ce plan dans pluſieurs de ſes ouvertures, & en a fait des tableaux. L'ouverture de Zaïs peint le débrouillement du Cahos, celle de Naïs le combat des Titans, celle de Platée l'arrivée de la Folie, celle de Pigmalion les Coups de ciſeau d'un Sculpteur. Deſirons pour le progrès de l'Art que ce modele ſoit imité. Mais il faut pour cela que le Muſicien & le Décorateur s'entendent, que l'Orcheſtre & le Machiniſte agiſſent de concert, & que le ſpectacle ſoit toujours le tableau détaillé de la ſymphonie; ſans quoi l'image muſi-

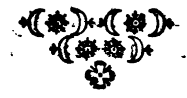
cale sera imparfaite & manquée. Il faut de plus (& c'est-là l'essentiel) des Musiciens de génie, qui sentent toute l'énergie & la variété des peintures dont la Musique est capable, & qui soient en état de les exécuter dans toute leur étendue. Nous disons dans toute leur étendue; car en matiere d'expression, rien ne prouve davantage le défaut de génie, que de rester à moitié chemin; c'est une marque qu'on a entrevu le but, & qu'on n'a pas eu la force d'y arriver. Un Compositeur qui ne rend son idée qu'à moitié ou foiblement, ressemble à un Ecrivain, qui n'a pu trouver le mot propre; la Musique est manquée quand elle ne produit pas tout l'effet qu'on a droit d'en attendre, quand l'Auditeur voit au-delà de ce que lui présente l'Artiste. Nous pourrions donner des exemples frappans de ce défaut dans plusieurs morceaux de Musique, qui ont néanmoins de la réputation parmi nous; mais les Auteurs sont vivans, & nous n'écrivons pas pour offenser.

X L.

Voilà bien des réflexions qu'on trouvera peut-être hazardées, mais qui, bonnes

nes ou mauvaises, ne valent pas à coup sûr un bel Air de Musique. L'Artiste qui crée & qui réussit est bien préférable au Philosophe qui raisonne; aussi ne songe-t-on guere à donner des préceptes, quand on est en état de fournir des modeles. Raphaël n'a point fait de Dissertations, mais des Tableaux. En Musique nous écrivons, & les Italiens exécutent. Les deux Nations à cet égard sont l'image de ces deux Architectes qui se présenterent aux Athéniens pour un Monument que la République vouloit faire élever. L'un d'eux parla long-tems & fort éloquemment sur son Art; l'autre, après l'avoir écouté, ne prononça que ces mots: *ce qu'il a dit, je le ferai.*

Fin du quatrieme Volume.



T A-

TABLE

De ce qui est contenu dans ce quatrieme Volume.

XIX.